

FEST

10a

L DE

Danse
+ARTS
MULTI
-PLES

M

ARS

ELLE

15 JUIN
> 09
JUILLET
2017

Revue de presse - Sélection d'articles

22^e édition du Festival de Marseille – 15 juin / 9 juillet 2017 Bilan

Après la première européenne de Boyzie Cekwana, *The Last King of Kakfontein*, et le concert de *La Caravane du Festival au Désert*, première halte en France de ce grand rendez-vous musical d'Afrique de l'Ouest, offrant une soirée festive et généreuse au public venu très nombreux au Théâtre Silvain, la 22^e édition du Festival de Marseille s'est achevée dimanche 9 juillet avec la danse énergique et nerveuse de Serge Aimé Coulibaly, venu présenter *Kalakuta Republik* sur la place d'Armes du Fort Saint Jean au Mucem, joué à guichets fermés.

Le Festival avait ouvert le 15 juin dernier avec la première française *Rito de Primavera* du chorégraphe chilien Jose Vidal, et *Sanctuary*, dernière création très attendue de l'artiste sud-africain Brett Bailey lors d'un grand week-end d'ouverture à la Friche la Belle de Mai proposant à un très large public spectacles de danse, théâtre, performance, concerts, ateliers et une fête.

Le Festival 2017 a invité à Marseille les plus grands noms de la création contemporaine, venus du monde entier ; parmi eux des artistes marseillais tels Dorothee Munyaneza, Eric Minh Cuong Castaing, Eva Doumbia et Julie Kretzschmar ; et aussi des centaines de nos concitoyens signant ensemble une série de co-crétions avec la ville, accompagnés par des artistes internationaux d'envergure tels Jose Vidal, Nacera Belaza, Rimini Protokoll avec *100% Marseille* ou Jérôme Bel.

Pendant plus de 3 semaines le Festival s'est déployé dans toute la ville sur 18 lieux dont le Théâtre des Bernardines, où il a installé son QG. Cette 22^e édition, la deuxième pilotée par Jan Goossens, a rassemblé 24.489 personnes affichant un taux de fréquentation de 87% avec 8 représentations jouées à guichets fermés. L'accueil ainsi réservé aux propositions de cette 22^e édition a été formidable, avec un public plus diversifié, plus de jeunes (nombre de places délivrées au tarif moins de 26 ans en augmentation de 94%), deux fois plus d'abonnements qu'en 2016 et un nombre de professionnels et de journalistes deux fois plus important ; autant d'éléments attestant de la dynamique que le festival a créée dans la ville mais aussi de son rayonnement national et international.

3 semaines de festival et **4** week-ends) : danse, théâtre, concerts, cinéma, installations performances, lectures, rencontres et fêtes * **24.489** spectateurs * **87%** de taux de fréquentation * **22** propositions artistiques et **48** représentations * **18** lieux dans Marseille * **32** artistes et penseurs venus de **20** pays * **5** créations * **1** première européenne * **4** premières françaises * **9** coproductions * **23** rendez-vous gratuits (dont **12** rendez-vous au QG du Festival) * **487** retombées presse (soit près de deux fois plus qu'en 2016) * nombre d'accréditations délivrées aux professionnels en augmentation de **54%** par rapport à 2016 (2.073 contre 1.345) * nombre de places délivrées au tarif moins de 26 ans en augmentation de **94%**

LE PUBLIC AU RENDEZ-VOUS

Un taux de fréquentation moyen de 87%, dépassant les 95% sur 5 représentations et 8 représentations jouées à guichets fermés.

24.489 spectateurs se sont rassemblés autour de cette édition : 12.760 places ont été délivrées sur une jauge totale de 14.629 et 11.729 spectateurs ont assisté ou participé aux propositions gratuites de cette édition.

UNE ÉDITION INTERNATIONALE ET ANCRÉE SUR SON TERRITOIRE

International, le festival a accueilli des artistes venant de 20 pays : Afrique du Sud, Algérie, Allemagne, Argentine, Belgique, Brésil, Burkina Faso, Cameroun, Canada, Chili, France, Israël, Liban, Mali, Maroc, Pays-Bas, Pologne, République Démocratique du Congo, Rwanda, Sénégal qui ont présenté...

... 5 créations (*7even* de Ula Sickle, Faustin Linyekula, Eric Minh Cuong Castaing, Nacera Belaza, Ayelen Parolin, Joeri Dubbe et Amos Ben-Tal – *La Procession & Solo(s)* de Nacera Belaza – *Corbeaux - Traces* de Bouchra Ouizguen – *1993*, de Julien Gosselin & Aurélien Bellanger – *What Do You Think ?* de Georges Appaix)

... 4 premières françaises (*Rito de Primavera* de Jose Vidal – *Sanctuary* de Brett Bailey – *Water Between Three Hands*, du Dance On Ensemble et Rabih Mroué – *Inoah* de Bruno Beltrao)

... et 1 première en Europe (*The Last King of Kakfontein* de Boyzie Cekwana)

Des artistes marseillais : Dorothée Munyaneza, Eric Minh Cuong Castaing, Eva Doumbia et Julie Kretschmar, Georges Appaix, Trio Combo Brazil, MaClick et Bania Medjbar

Des co-créations avec la ville, avec des centaines de nos concitoyens accompagnés par de grands artistes :

> 20 danseurs marseillais aux côtés des 20 danseurs chiliens dans *Rito de Primavera* de Jose Vidal

> 2 performeurs marseillais aux côtés des 6 autres performeurs dans *Sanctuary* de Brett Bailey

> 7 chanteurs et 13 danseurs de la région aux côtés de Nacera Belaza, dans *La Procession & Solo(s)*

> 100 Marseillais sur scène dans *100% Marseille*, de Rimini Protokoll

La mise en place du **Marslab**, première étape d'une plate-forme d'échange réunissant 8 jeunes artistes marseillais.

DE NOMBREUSES COLLABORATIONS À MARSEILLE ET AU-DELÀ

La 22^e édition du Festival a circulé dans la ville grâce à de nombreuses collaborations sur Marseille ; mais l'horizon du Festival s'étend plus loin.

18 lieux partenaires ont accueilli le Festival dans la ville : Friche la Belle de Mai / Le Merlan, scène nationale de Marseille / L'Alhambra / Ballet National de Marseille / Parc Henri Fabre / La Canebière / Le Silo / La Criée, Théâtre national de Marseille / Mucem / Cascade des Aygaldes - Cité des arts de la rue / La Cité Radieuse / Théâtre du Gymnase / Théâtre Joliette-Minoterie / KLAP Maison pour la Danse / Théâtre Silvain / L'Alcazar-BMVR / Cinéma Le Gyptis / Théâtre de la Sucrière... et le Théâtre des Bernardines où la 22^e édition a installé son QG.

La circulation du festival dans la ville s'est faite également avec la complicité de **Flux de Marseille**, qui rassemble 6 structures marseillaises aux côtés du Festival de Marseille : marseille objectif DansE, Festival Les Musiques, FID Marseille / Festival International de Cinéma, Marseille Jazz des cinq continents, Festival MIMI.

5 spectacles ont été présentés en coréalisation avec des structures marseillaises : le Mucem, Le Merlan, marseille objectif DansE, le Festival Africa Fête et le Théâtre du Gymnase.

15 structures d'envergure internationale en partenariat : le Théâtre National de Strasbourg, le Théâtre Garonne-scène européenne Toulouse, Le Parvis - Scène Nationale de Tarbes Pyrénées, Pôle Arts de la Scène - Friche de la Belle de Mai, Pôle Sud Centre de Développement Chorégraphique National de Strasbourg, Holland Festival, Centre Culturel Onassis (Athènes), Kampnagel (Hambourg), Wiener Festwochen (Vienne), Theater der Welt (Vienne), le Festival de la Cité (Lausanne), le Festival Belluard (Fribourg), Theater Spektakel (Zurich), le Festival Noorderzon (Groningen) et le Festival Transamériques (Montréal).

1 Focus Afrique imaginé avec le Festival d'Avignon avec certaines propositions présentées dans les deux festivals dont deux spectacles : *The Last King of Kakfontein* de Boyzie Cekwana, en première européenne à Marseille et en coproduction avec le Festival d'Avignon où il sera présenté quelques jours plus tard et *Kalakuta Republik* de Serge Aimé Coulibaly

UNE NOUVELLE GRILLE TARIFAIRE

Les nouveaux tarifs ont été revus à la baisse, ayant pour principaux impacts :

> une augmentation de 26% du nombre de places délivrées au plein tarif (16% du nombre total de billets délivrés)

> une augmentation de 44% du nombre d'abonnements : 172 en 2017 (contre 119 en 2016)

> le nombre de places délivrées au tarif moins de 26 ans a augmenté de 94% tandis que le nombre de places délivrées au tarif réduit (demandeurs d'emploi) et au tarif moins de 12 ans est resté stable

LE QG DU FESTIVAL, lieu d'échange et de programmation

Pour sa 22^e édition, le Festival a installé son QG au Théâtre des Bernardines. À la fois lieu de programmation artistique et espace de convivialité, le QG du Festival a permis aux artistes, aux spectateurs, aux professionnels, aux équipes du Festival et aux curieux de se retrouver pendant toute la durée du Festival grâce à des heures d'ouverture sur une large plage horaire et à de multiples propositions.

- > Le Festival des Idées - à la croisée des disciplines, le Festival a invité des penseurs d'Europe et d'Afrique : 4 conférences, 1 table-ronde et 1 atelier
- > 2 mises en lecture et 1 performance
- > 4 rendez-vous en famille : Le P'tit Festival, ateliers et contes en lien avec la programmation
- > 1 concert
- > 1 projection cinéma
- > 1 fête

UN FESTIVAL, UNE VILLE

Le Festival part à la rencontre de ses publics, proposant :

- > 23 rendez-vous gratuits autour de la programmation : ateliers, cours de danse, restitutions d'ateliers, rendez-vous en famille, projection, tables rondes et conférences, ateliers de pratique artistique, apéros culturels, dj sets et fêtes ...
- > 2 ateliers de danse grand format et 4 ateliers de danse gratuits et ouverts à tous
- > 4 mercredis en famille ont permis à 93 enfants et parents d'assister aux contes et 55 autres de bénéficier de l'atelier parents-enfants
- > et des rencontres publiques avec les artistes ont été organisées dès le mois de décembre et tout au long de l'année.

Les Festiv'Alliés, spectateurs-relais : faire de l'association Festival de Marseille une institution plus ancrée sur le territoire a été l'un des développements aujourd'hui engagés pour que le Festival devienne un véritable festival de ville ; ainsi est née l'idée des Festiv'Alliés.

- > 11 spectateurs-relais
- > 1 rendez-vous mensuel depuis janvier 2017
- > 6 présentations de la programmation ayant touché 140 particuliers dans les réseaux de ces spectateurs-relais

Le Marslab a permis de réunir 8 artistes marseillais de moins de 30 ans, venus de différentes disciplines, trouvant matière à nourrir leur démarche personnelle en assistant aux spectacles, en rencontrant les artistes, en participant à des ateliers etc.

- > 22 rencontres autour des propositions artistiques du Festival avec les artistes et les acteurs du territoire
- > 5 ateliers

ÉDUCATION ARTISTIQUE ET CULTURELLE

Les publics scolaires sont au cœur de l'attention du Festival qui conçoit des actions adaptées tout au long de l'année.

946 élèves, 27 établissements et 38 classes concernés cette année par les 3 grands dispositifs annuels d'éducation artistique et culturelle du Festival

209 heures de médiation scolaire : 106 heures de médiation et 103 heures d'ateliers de pratique artistique qui ont donné lieu à 2 restitutions pendant le Festival

1.118 jeunes ont assisté à une représentation

ACCESSIBILITÉ

Accompagnant les dispositifs dédiés en amont de la manifestation (communication papier adaptée, site internet accessible, présentations LSF de la programmation...) le Festival offre aux spectateurs des conditions d'accueil adaptées à chaque situation.

2 spectacles en audiodescription

4 spectacles accessibles aux déficients visuels grâce aux chuchoteurs du Festival de Marseille

1 billetterie par SMS à la disposition des publics sourds

1 rencontre publique adaptée en LSF

1 spectacle adapté en LSF

6 heures d'ateliers avec enfants IEM Saint-Thys dans le cadre du projet l'Âge d'Or 2017-2018 d'Eric Minh Cuong Castaing

8 vidéos en LSF sur le site internet du Festival

353 places Charte Culture à 1 euro utilisées par des personnes en situation de handicap grâce à la Charte culture (dont 48 à des personnes déficientes visuelles et 8 à des spectateurs sourds)

LA CHARTE CULTURE

Pilier de l'engagement solidaire du Festival de Marseille, la Charte culture repose sur un financement mixte de partenaires publics et privés (Les Actions culturelles d'ARTE, mairies de secteur, partenaires institutionnels) qui alimentent un fonds de soutien permettant d'offrir aux publics en difficulté 2.000 places à 1 euro.

2.177 places ont été utilisées via 87 structures relais implantées sur tout le territoire (centres sociaux, établissements scolaires, structures d'insertion, structures d'accueil ou de soins aux personnes en situation de handicap...) dont 378 à des scolaires en Réseau d'éducation prioritaire et 353 à des personnes en situation de handicap

118 actions de sensibilisation en direction des publics fragilisés au sein de structures relais de la Charte culture

DÉVELOPPEMENT

Mesure de l'impact du Festival sur l'économie culturelle et commerciale locale.

242 artistes et techniciens invités et **569** nuits d'hôtel

2.073 accréditations délivrées aux professionnels (soit 54% de plus qu'en 2016)

236 accréditations presse délivrées (soit plus de 40% de plus qu'en 2016)

487 retombées presse citant Marseille et son Festival (soit 44% de plus qu'en 2016)

LES PARTENAIRES DE L'ÉDITION 2017

Le Festival a multiplié et diversifié ses partenariats et ses propositions afin de créer une dynamique avec tous les publics de la ville.

5 institutions partenaires : la Ville de Marseille, la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Ministère de la Culture et de la Communication-Direction régionale des affaires culturelles, la Métropole Aix-Marseille Provence

11 partenaires de la Charte culture : les Actions culturelles d'ARTE / la Préfecture à l'Égalité des chances / le réseau Canopé / le Conseil départemental des Bouches-du-Rhône / les mairies des 1^{er} et 7^e, 4^e et 5^e, 6^e et 8^e, 9^e et 10^e, 11^e et 12^e, 15^e et 16^e arrondissements / la Division des Personnes Handicapées de la Ville de Marseille

106 associations, établissements et structures relais et partenaires : Flux de Marseille (marseille objectif DansE, Festival Les Musiques, FID Marseille / Festival International de Cinéma, Marseille Jazz des cinq continents, Festival MIMI), Waaw, L'association des habitants de l'Unité d'habitation du Corbusier, Office de Tourisme de Marseille, Djivani Création, Librairie Transit, La cuisine de Gagny, La Ressourcerie Histoire Sans Fin, My Garden, La Menthe sauvage, Studios du cours, Little Dancer, EDMAM, FAC - Fabrique d'Art et de Culture, AAJT Escale St Charles, ADDAP 13, Association DMMTV, ADIAM, Association ASLAA, Amical du Nid, Association Passerelle, ASCJ Sport Félix Pyat, Association Esp'Errance, AMI-DV, CADA SARA, CATTTP Lafon, CATTTP Le Collibri, CATTTP Lou Blaï, Centre de Culture Ouvrière St Marcel, Centre Social Fissiaux, Centre Social - Maison Pour Tous Panier-Joliette, Centre Social Agora, Centre Culture Ouvrière 4^{ème}, 12, 11^{ème}, Centre Social Airbel, Centre Social Baussenque, Centre Social Cours Julien, Centre Social de la Capelette, Centre Social d'Endoume, Centre Social les Musardises, Centre Social et Culturel la Garde, Centre Social La Marie – EPT Olives, Centre Social Mer et Colline, Centre Social Hauts de Mazargues, Centre Social Saint Giniez, Centre Social Romain Rolland, Centre Social Christian Chèze, Centre Social Tivoli, Centre Social St Menet, CHRS Hébergement Claire Joie, CHRS HPF, CHRS MAAVAR, CLCV Frais Vallon, Contact Club, Destination Familles, Emmaüs St Marcel, Equipe Ergo socio thérapie, EPFF, GSF13, Habitat et Humanisme, Heart Color Music, Hôpital Baltazar Blanc, Hôpital Edouard Toulouse, Pavillon 15 et Pavillon 16, IRSAM Les Hirondelles, ISATIS SAMSAH, Jas de la Bessonière, L'ARS au foyer LOU Cantou, l'Arche, La Claire Maison, Les Pas perdus, Le Fil Rouge, LIP, MAS Un toit pour moi, MMA Denis Pepin, MPT Les 3 Lucs, MECS St Michel, MECS Bois Fleuri, MECS Concorde, MECS l'Abri, MECS JB Fouque, MECS Romarins et le Taoumé, MECS La Galipotte, MMA Verduron Bas, Môm Sud La Ruche, MPT/CS Saint Antoine, Pamplemousses enflammés, Petits Frères des Pauvres, Protis, SARA/Service RSA, Sleep-in, Savoir et devenir, Secours Populaire Français, SAVS Elans - Pole Médico Social, Sextant et plus / Group, Sigma Formation, Synergie family, TIPI, Tétraccord, UNADEV, URIOPSS PACA

6 partenaires commerciaux : Accor Hôtels, Adagio, Ibis, B&B, Tunnels Prado, Grand Littoral

16 medias partenaires : Les Inrockuptibles, Libération, Mouvement, Danser Canal Historique, Ballroom, Africultures, Ventilò, Zibeline, Magma, France Bleu Provence, Raje, Radio Grenouille, Volt, La Provence, La Marseillaise, France 3 Provence-Alpes



■ L'orchestre d'Ali Farka Touré investira le théâtre Silvain, Dorothée Munyaneza, danseuse marseillaise d'origine rwandaise, joue son spectacle choc "Samedi détente", et le Chilien José Vidal ouvre l'édition. /PHOTOS DR

Le festival de Marseille voit loin

Jan Goossens, son directeur, a présenté hier la prochaine édition du festival dont les partenariats se multiplient



Hier, dévoilant la programmation de la 22^e édition du Festival de Marseille, son directeur, Jan Goossens, a livré son ambition pour le rendez-vous culturel et sa vision de la ville, de sa population, ouvrant des pistes pour que les Marseillais aillent davantage à la rencontre de cette riche offre culturelle qui déroulera 49 représentations entre le 15 juin et le 9 juillet.

Avec des spectacles politiques, engagés, qu'ils abordent la question des migrants ou celle de la crise de l'Union européenne, la nouvelle ligne semble vouloir ausculter le monde, en lien avec les racines et la mosaïque des origines des Marseillais. *"Ici, le sol est si riche qu'il vous relie à tous les continents"*, analyse Jan Goossens. Il nous fera regarder l'été prochain en direction de Santiago du Chili, du Cap, de Beyrouth, Berlin ou Rio. Le soutien apporté à ces choix par les institutions, *"dans une époque politique complexe, demande une certaine dose de courage et de conviction"*, a-t-il soufflé au côté du sénateur-maire Jean-Claude Gaudin. Celui qui préfère voir se construire *"des passerelles plutôt que des murs"* estime que *"dans une ville réellement cosmopolite, il est nécessaire de voir plus loin*

que ses voisins directs". Cela passera par un focus sur la création contemporaine africaine en lien avec le Festival d'Avignon. Programmation et billetterie communes témoignent d'une envie d'explorer ensemble les nouvelles formes de création et d'étoffer les relations internationales. Passé par le KVS, le Théâtre royal flamand à Bruxelles, Jan Goossens veut dessiner un festival qui *"portera Marseille sur scène et la rendra visible dans sa complexité et sa richesse, avec des créations européennes et internationales mais qui gardent l'empreinte de cette ville diverse et parfois fragmentée"*. Se dessine en creux la volonté de voir les Marseillais se reconnaître davantage dans le miroir que leur tendra le Festival. Vingt danseurs marseillais participeront ainsi à la recreation de José Vidal *Rito de Primavera* avec 20 autres, Chiliens. Le Sud-Africain Brett Bailey s'est notamment nourri de l'expérience de gens d'ici pour *Sanctuary*. La Marseillaise d'origine rwandaise, Dorothee Munyaneza, a deux rendez-vous avec le public. Les Berlinois du Rimini Protokoll composeront un portrait de Marseille incarnée par 100 visages. Dans le miroir.

Olga BIBILONI



Jan Gossens, son directeur, a présenté hier à la presse les grandes lignes de la programmation et son focus Afrique : "Nous voulons construire des passerelles, pas des murs."

PHOTO DAVID ROSSI

REPÈRES

► UN NOUVEAU QG

Artistes, spectateurs, professionnels et curieux pourront échanger autour d'un verre au théâtre des Bernardines, avant et après les spectacles.

► DEUX WEEK-ENDS FESTIFS

Le festival s'ouvrira à la Friche La Belle-de-Mai, du 16 au 18 juin, avec des spectacles et une soirée sur le toit-terrasse. Il se clôture avec le concert de l'orchestre d'Ali Farka Koutouré, le 8 juillet au théâtre Silvain.

► TARIFS ET RÉSERVATIONS

Les tarifs pleins s'échelonnent de 10 à 24 €. Tarif pour les moins de 26 ans et les bénéficiaires de minima sociaux : 10 €.

Des abonnements sont également proposés.

☎ 04 91 99 02 50

festivaldemarseille.com.



Danse, musique et théâtre du 15 juin au 9 juillet

Dix-sept spectacles sont présentés dans 14 lieux partenaires :

Rito de Primavera de José Vidal (Santiago du Chili). Le chorégraphe chilien montre sa pièce pour 20 danseurs pour la première fois en France.

Du 15 au 17 juin, Friche La Belle-de-Mai.

Sanctuary de Brett Bailey (Le Cap). Dans le cadre du Focus Afrique. Théâtre-parcours.

Du 16 au 21 juin, Friche La Belle-de-Mai.

Water Between Three Hands par la compagnie Dance On Ensemble de Rabih Mroué (Beyrouth). Danse et musique.

Les 17 et 18 juin, Friche La Belle-de-Mai.

So Little Time de Rabih Mroué. La vie d'un martyr libanais, entre fiction et documentaire.

Les 17 et 18 juin, Friche La Belle-de-Mai.

Samedi Détente de Dorothee Munyaneza (Kigali/Marseille). Dans le cadre du Focus Afrique. La chorégraphe raconte le génocide qu'elle a vécu et revient sur les rires qui rythmaient sa vie avant les larmes de la guerre. *Le 20 juin au Théâtre du Merlan.*

Portrait Bania Medjbar (Focus Marseille). Cinéma. *Le 22 juin à l'Alhambra.*

7even: Ula Sickle, Faustin Linyekula, Eric Minh Cuong Castaing, Nacera Belaza, Ayelel Parolin, Joeri Dubbe, Amos Ben-Tal se penchent sur le chiffre magique avec les danseurs du ballet national de Marseille et d'ICK.

Du 23 au 25 juin. Au BNM.

Compagnie, Compagnie Gala de Jérôme Bel, avec la participation de Marseillais, fut l'événement de l'an dernier. Le spectacle est repris sous deux formes le 24 juin, au parc Henri-Fabre et le 25 sur La Canebière dans le cadre des Dimanches de La Canebière.

Création 2017 de Bruno Beltrao (Rio de Janeiro). *Les 27 et 28 juin. Le Silo.*

La Procession & Solo(s) de Nacera Belaza (Médéa/Paris). Danse. *Les 28 et 29 juin. Lieu à confirmer.*



Le Sud-Africain Brett Bailey s'empare de la question des migrants dans "Sanctuary" du 16 au 21 juin. La Marseillaise Dorothee Munyaneza reprend "Samedi détente", sur le génocide rwandais, le 20 juin à La Minoterie.

/PHOTOS DR

100% Marseille de Rimini Protokoll. Cent Marseillais dressent le portrait de leur ville. *Les 30 juin, 1^{er} et 2 juillet. La Criée.*

Corbeaux de Bouchra Ouizguen (Marrakech). Danse. *Les 30 juin, 1^{er} juillet au Mucem. Le 2 juillet, Cascade des Ayalades-Cité des arts de la rue et toit-terrasse de la Cité Radieuse. Une installation est présentée au Mucem du 30 juin au 9 juillet.*

1993 de Julien Gosselin & Aurélien Bellanger. Création. *Les 3 et 4 juillet, Théâtre du Gymnase.*

Until Our Hearts Stop de Meg Stuart (Bruxelles/Berlin). *Le 5 juillet, Friche*

La Belle-de-Mai.

What do you think? de Georges Appaix. Danse. *Les 6 et 7 juillet, Théâtre Joliette-Minoterie.*

The Last King of Kakfontein de Bloyzie Cekwana. Dans le cadre du Focus Afrique. Danse-musique. *Les 8 et 9 juillet, à Klap.*

La Caravane du Festival au Désert. Concert d'Ali Farka Touré Band, Terakaft & Afel Bocoum. *Le 8 juillet au Théâtre Silvain.*

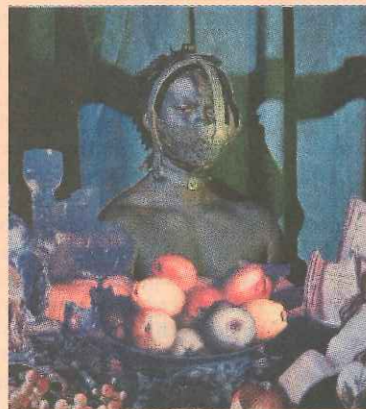
Kalakuta Republik de Serge Aimé Coulibaly. Focus Afrique. Danse-musique. *Le 9 juillet, au Mucem.*

Out of the shadowland

Theatre | Brett Bailey caused controversy with a provocative piece about slavery. Now he is taking on refugees and xenophobia. By Shirley Aporp

A pair of peacocks and a cat keep Brett Bailey company as he cradles his morning coffee in the monastery courtyard. "I've been up since 5.30am," he confesses, as his cast stir around him, stretching and heading for the breakfast room. "I don't know why. I never sleep much."

We meet in the surreal setting of the Performing Arts Forum, a decaying set of buildings owned by a French artists' collective in the heart of rural Picardy, 100km north of Paris. Bailey is there not because of any special affinity with monks or peacocks, but rather because the complex provides an affordable rehearsal venue in Europe for the eight performers – refugees from Syria, Eritrea and beyond as well as Europeans – he has brought together to create his

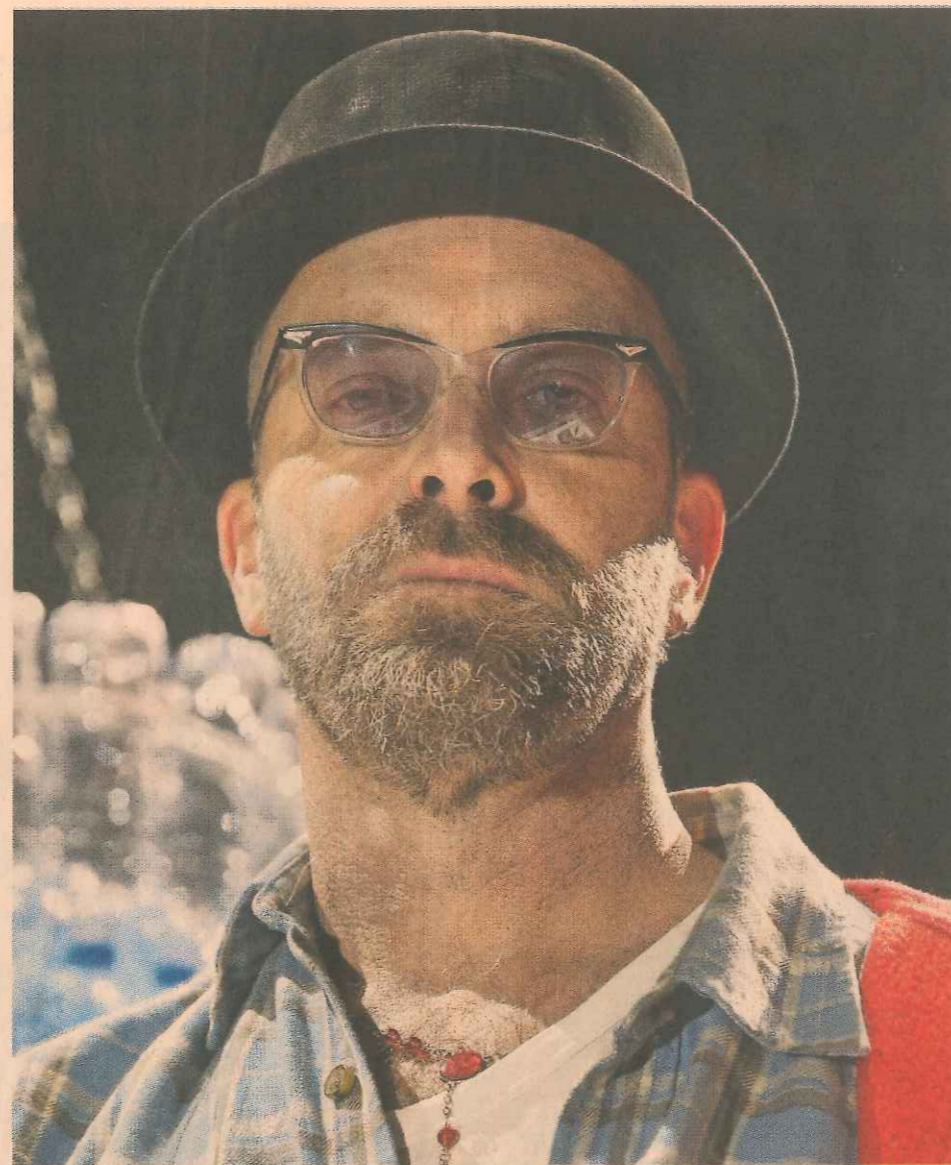


new work, *Sanctuary*. "I've seen horrific stuff," Bailey says. "I've watched propaganda videos by Isis, footage of terrorist attacks in Europe, documentaries about refugees being held hostage by Libyan militia, raped and beaten. I've seen documentaries of people on boats in the Mediterranean, people trying to cross the Sahara – it just keeps opening the bloody shadowlands of the world. You think you've seen everything..."

No wonder he has trouble sleeping. Bailey, South Africa's leading theatre-maker, has a knack of invoking darkness with his work. He hit headlines in 2014 when his *Exhibit B* provoked riots in Paris and London. The performance installation, which addressed themes of colonial oppression, examined the objectification of humans and drew violent protests that seemed at best tangentially related to the art itself.

But Bailey takes criticism to heart. In making *Sanctuary*, which looks at refugees in Europe from a range of perspectives, he has drawn on what he sees as lessons learnt. "*Exhibit B* was a series of tableaux vivants; there were criticisms that the performers were in a state of passivity, and that their voices were taken away from them," he says. "I don't want this work to walk into a similar terrain of controversy. It's not that I believe *Exhibit B* was wrong, just that when you have a huge controversy like that, everything becomes about the controversy, and not about the issue any more."

Bailey has been dealing with themes



From above: Brett Bailey; 'Exhibit B' performed in Edinburgh in 2014

AFP/Getty Images; Alamy

of flight and xenophobia for more than a decade, with works such as *Medeia* (2003), *Orfeus* (2006) and *Macbeth* (2014), but this is the first time the main focus of his work has shifted from the African continent. The Picardy rehearsals are the culmination of two years of travel and research that took Bailey to refugee centres from Athens to Calais.

"I wanted to make a piece about people stuck in states of limbo, and their quest for sanctuary in Europe," he says. "People get stuck along the way, and there is a dehumanisation that comes along with that. I wanted to explore the rise of xenophobia in Europe, the securi-

tisation, the militarisation, the borders that go up as sanctuaries are ruptured. But also Europeans living in fear that their own sanctuaries will be ruptured."

Bailey recalls an Iranian he met in Athens who was afraid to leave the hotel where he was staying because he was ashamed to be a refugee; a young Syrian woman who longed to be reunited with her mother and reclaim a treasured book; an Afghan interpreter whose main concern was his mother's heart condition. "It's surreal, but also completely banal. These are just people."

Several times in the course of researching the work, Bailey admits,

he almost gave up. "I was frustrated because I couldn't find a form to hold it, and I was afraid of the subject matter," he says. "It's so current and so big and so complex. Who is complicit in the crises that the people ran from in the first place?"

In the end, working with his Syrian-American dramaturg Eyad Houssami, he arrived at the idea of a labyrinth. Audience members enter in small groups and progress through a series of stations where individual performers tell their stories.

"I looked at several options of working with a theatrical piece on stage, but it

'I wanted to explore the rise of xenophobia in Europe, the securitisation, the militarisation, the borders'

didn't feel right," Bailey says. "One of the things I really wanted was for the spectators to be in very close proximity to the performers. I wanted there to be an interaction. I want you to feel the humanity of this person. I don't want you sitting in a darkened auditorium where it's just another story and you clap at the end."

The performers – most of them not formally trained actors – work with the director to create scenes around fictitious characters fleeing or fearing horrors of various kinds. From a torture victim and trafficked woman to a French Le Pen voter and even a neo-Nazi, Bailey's characters tell individual stories in taut, condensed scenes full of grim ambiguity. "My work is very dark," Bailey admits. "I'm drawn to things which talk about mortality, death, weightiness. But I do like sunshine, too. I've told the performers: I've presented you with eight scenes. They're very hard. They show people trapped. But I want you to approach each scene with hope. People need to walk away with the feeling that there is a light at the end of the tunnel. The mere fact that we, a group of 10 people from different backgrounds, speaking different languages, are able to come together and make a work – that is really about hope."

'Sanctuary', May 3-10, Onassis Cultural Center's Fast Forward Festival, Athens, then Hamburg, Marseille and across Europe, thirdworldbunfight.co.za



CULTURE



« Kalakuta Republik » rendra hommage à l'inventeur de l'afrobeat, Fela Kuti. PHOTODR

Flux artistiques dans la « ville-monde »



DANSE

Le Festival de Marseille a dévoilé hier la programmation de sa 22e édition qui débutera le 15 juin. Près d'un mois d'arts multiples avec une large part consacrée à la crise migratoire, sans compter un focus sur l'Afrique subsaharienne.

Marseille

« Nous voulons construire des passerelles et non pas des murs », avance le directeur du Festival de Marseille, Jan Goossens. Un leitmotiv à l'écho particulier à l'heure des nationalismes qui gangrènent les pouvoirs politiques aujourd'hui établis un peu partout sur le globe. Des « passerelles » érigées à partir de la « ville-monde » que constitue Marseille, « point de départ et ligne d'arrivée du projet », résume Jan Goossens. Les multiples constructions de ces ponts seront visibles lors du Festival de Marseille dont la 22e édition prendra fin le 9 juillet. « Le Festival de Marseille sera à la fois local et international ou ne sera pas », présage-t-il. Avant d'ajouter : « Il faut des créations qui portent l'empreinte de cette ville ».

C'est donc logiquement que la manifestation s'ouvrira par *Rito de primavera* du chorégraphe chilien José Vidal. Ou plutôt la recréation

locale de ce projet dans la mesure où une vingtaine de danseurs marseillais vont se joindre à cette « célébration pétillante » qui revisite façon happening *Le sacre du printemps* de Stravinsky. A voir à la Friche Belle de Mai lors du week-end d'ouverture du Festival qui abritera également la dernière création de Brett Bailey.

Redonner une identité aux migrants

L'auteur sud-africain avait fait sensation l'année passée au Silo avec un *Macbeth* tonitruant dans sa dénonciation du post-colonialisme. Lors de six soirées consécutives, il remettra cette fois le couvert avec *Sanctuary*, qui explore la crise de l'Union Européenne à travers l'histoire de réfugiés arrivant d'Afrique et du Moyen-Orient. Un travail de deux ans pendant lesquels il a entre autres visité la jungle de Calais, les bidonvilles de la Grande-Synthe à Dunkerque ou les camps d'Athènes. Et rencontré aussi bien des militants d'ONG que des migrants « J'avais envie de restituer l'identité de ces personnes lissées par l'image médiatique. Ce sanctuaire prend la forme d'un labyrinthe, inspiré du mythe du Minotaure », détaille Brett Bailey Une création coproduite par le festival qui sera comprise dans un focus consacré à l'Afrique subsaharienne. Parmi ces spectacles, *Samedi détente*, au Merlan, de la marseillo-rwandaise Dorothee Munyaneza, dans lequel elle évoque le génocide qu'elle a vécu. « Un requiem pour les morts et une chaleureuse étreinte

pour les vivants », décrit Jan Goossens. Ou encore la première européenne de *The last king of Kafkonstein* à KLAP. Son chorégraphe et interprète Boyzie Cekwana y fait le parallèle entre « la capitulation du projet démocratique en Afrique du Sud » incarnée par Jacob Zuma et la politique de Donald Trump. Le temps fort dédié à l'Afrique subsaharienne donnera aussi notamment à écouter le Ali Farka Touré Band au Théâtre Silvain afin de commémorer les 10 ans de la mort du bleusman malien. Le Festival de Marseille se terminera sur la place d'Armes du Mucem par *Kalakuta Republik*. Un hommage du chorégraphe et interprète Serge Aimé Coulibaly à l'inventeur phénoménal de l'Afrobeat, Fela Kuti.

Les spectateurs pourront en outre guetter attentivement la création du « chorégraphe le plus passionnant du Brésil », Bruno Beltrao, au Silo. Ou la pratique artistique comme un voyage et un engagement. Des caractéristiques communes à beaucoup d'oeuvres programmées pendant le festival de Marseille. Une cité-monde qui sera à nouveau mise à l'honneur à la Criée avec *100 % Marseille* du collectif berlinois Rimini Protokoll Un théâtre documentaire qui fera le portrait ludique - et espérons-le pertinent - de 100 habitants de la ville.

Philippe Amsellem

● *Festival de Marseille du 15 juin au 9 juillet. Programmation complète sur <http://festivaldemarseille.com/>*

La Terrasse

L'artiste éclot puissamment, et le discours sur le corps n'en est que plus frappant. Avec sa pièce de groupe *Au temps où les Arabes dansaient*, Radhouane El Meddeb posait la question du corps dansant masculin, comme une extrapolation de ses nombreux solos où la mise en scène de soi allait de pair avec une réflexion sur sa culture d'origine. Aujourd'hui, son nouveau solo s'impose comme une lettre ouverte à son père disparu. Un dialogue intime porté dans la beauté des *Variations Goldberg* de Bach. Chez Qudus Onikeku, c'est une tout autre sorte de voyage musical. Sur fond d'afrobeat version Fela Kuti, il part sur les traces du peuple Yoruba pour raconter une histoire des corps, qu'il entrelace avec les gestes de la danse, entre tradition, capoeira, hip hop et acrobatie.

N. Yokel

La Ferme du Buisson, allée de la Ferme, 77186 Noisiel. Tél. 01 64 62 77 77.

Le 17 mars 2017 : à 20h *And so you see...*

de Robyn Orlin, à 21h30 *African Original*

de Qudus Onikeku. Le 18 mars : à 18h30 *And*

so you see... de Robyn Orlin, ou *À mon père,*

une dernière danse et un premier baiser de

Radhouane El Meddeb, à 20h30 *African*

Original de Qudus Onikeku, à 21h30 *Marathon*

de l'Ensemble Links - Fabrizio Rat - Heptatonia.

RÉGION / MARSEILLE
FESTIVAL

FESTIVAL DE MARSEILLE

« *Le métissage est plus que jamais la réalité de nos arts et de nos villes* », affirme Jan Goossens, directeur du Festival de Marseille. En voici la preuve avec cette 22^e édition.

Marseille abrite un festival de danse avec une orientation internationale en lien avec la ville.

© Laura Fouquiere



Samedi Détente de Dorothee Munyaneza, programmé au Festival de Marseille.

Son directeur Jan Goossens n'aime rien tant que prendre des risques et sortir la programmation de la sphère occidentale. Il faut dire que Marseille est bien placée pour jouer le rôle de plaque tournante entre le Sud et le Nord de la Méditerranée. Le festival est l'occasion d'intensifier ce lien à travers des spectacles, mais aussi une programmation cinéma ou des petites formes et des lectures. Cette édition propose un focus Afrique important, avec Brett Bailey (Afrique du Sud), Dorothee Munyaneza (Rwanda), Nacera Belaza (France, Algérie), Bouchra Ouizguen (Maroc), Serge Aimé Coulibaly (Burkina Faso) et Boyzie Cekwana (Afrique du Sud). Par ailleurs, on découvrira des artistes venus des quatre coins du monde tels José Vidal et Compania (Chili), Dance On Ensemble / Rabih Mroué (Allemagne, Liban), Bruno Beltrão (Brésil), Rimini Protokoll (Allemagne), Meg Stuart (Belgique). Même le Ballet de Marseille proposera pour l'occasion *7EVEN*, un programme qui rassemble sept chorégraphes venus de loin. Le Festival s'associe également avec le Festival au désert en exil, manifestation culturelle musicale qui donnera lieu à un grand concert. Seuls Jérôme Bel, Georges Appaix et les metteurs en scène Julien Gosselin et Aurélien Belanger représenteront la France, au sein de ce festival résolument tourné vers l'ailleurs.

A. Izrine

Du 15 juin au 9 juillet 2017.

festivaldemarseille.com

PARTENARIATS, CONTACTEZ-NOUS / 01 53 02 06 60 OU LA.TERRASSE@WANADOO.FR



Festival de Marseille : "Le monde se trouve dans cette ville, cette ville est le monde"



Dirigé par Jan Goossens, le festival de Marseille devient un des grands événements de l'été au sud de la France.

Pour sa deuxième année à la tête du Festival de Marseille, Jan Goossens affiche clairement son objectif de s'ouvrir au monde: « *Faire partager l'idée que Marseille et le monde ne font qu'un. Le monde se trouve dans cette ville, cette ville est le monde. Le Festival de Marseille sera local et international ou il ne sera pas. Au cœur du programme: la danse qui affirme notre profonde conviction selon laquelle la diversité des corps présents au Festival saura faire lien dans cette ville complexe et fascinante. Sans pour autant oublier les autres disciplines qui font aujourd'hui la création : le théâtre, la musique, le cinéma.* »

On croirait l'entendre encore dire quasi la même chose quand il dirigeait brillamment le KVS à Bruxelles. Il est 8h et Jean-Pol Eglem, responsable de l'entreprise, est déjà à la moitié de sa journée. "La livraison doit être prête pour midi. Je suis arrivé à 4h30 ce matin pour préparer le mélange", expose-t-il. Trois fois par semaine, cet entrepreneur âgé d'une cinquantaine d'années se réveille à l'aube pour assurer ses commandes. "Colruyt est mon plus gros client pour le moment mais je livre dans plusieurs enseignes, comme chez Carrefour", explique-t-il fièrement. On entre dans la première pièce : des bureaux sont installés ainsi qu'un salon et de quoi exposer ses différents produits, comme des hamburgers, des saucisses ou encore des boulettes composés de légumes et de viande.

Le festival se tiendra du 15 juin au 9 juillet dans 18 lieux de la ville avec 49 représentations et 5 créations.

La majorité des artistes viennent du Sud : le Chilien José Vidal, le chorégraphe brésilien Bruno Beltrao, le Libanais Rabih Mroué, la Marocaine Bouchra Ouizgen, l'Algérienne Nacera Belaza. Beaucoup qui sont d'Afrique subsaharienne, seront aussi présents à Avignon : la metteuse en scène rwandaise Dorothee Munyaneza, les Sud-Africains Brett Bailey et Boyzie Cekwana ou le Belge d'origine camerounaise Serge Aimé Coulibaly.

On retrouve parmi ceux-ci des artistes habitués déjà aux scènes belges comme on retrouvera à Marseille Meg Stuart, Jérôme Bel, Faustin Linyekula et Rimini Protokoll (dans un 100% Marseille). On découvrira aussi « 1993 », le nouveau spectacle du prodige lillois, le jeune Julien Gosselin, sur un texte écrit avec l'écrivain Aurélien Bellanger.



Infos et rés. : www.festivaldemarseille.com

Jan Goossens, le succès du KVS

Il y avait déjà Bernard Foccroulle au Festival d'Aix. Avec Jan Goossens, un second Belge dirige un grand festival français. Né en 1971 à Duffel, fils de l'ancien journaliste Paul Goossens, un des leaders de la contestation de 68, Jan Goossens travailla pour Gérard Mortier à la Monnaie et avec Peter Sellars et Wim Vandekeybus avant de se retrouver directeur du KVS en 2001, à 29 ans. En 14 ans, il a totalement changé la vieille maison et son public pour en faire un des hauts lieux culturels de la ville, ouvert à toutes les communautés et à la création contemporaine. Par ses prises de positions, il devint un des grands intellectuels bruxellois, opposé entre autres à tout repli nationaliste. Tourné vers l'Afrique (il vit avec la chanteuse Rokia Traoré avec qui il a une fille), il initia aussi le Festival de Kinshasa.

Marseille, personnage principal de son festival

La programmation de la 22e édition de l'événement se singularise. Les organisateurs ont essayé d'articuler les spectacles et l'imaginaire de la cité phocéenne.



«Rito de Primavera», de la compagnie José Vidal. Photo Fabian Cambero

Contrairement à d'autres manifestations estivales interchangeables, le Festival de Marseille ne peut avoir lieu qu'à Marseille. C'était le vœu formulé par le Flamand Jan Goossens (ex-patron du KVS de Bruxelles), lors de sa nomination à la direction du projet voici deux ans, que de s'adosser le plus étroitement possible à l'imaginaire et aux réalités de la ville (sa géographie, sa composition socio-culturelle, ses flux migratoires, etc.).

Aujourd'hui, la première édition qu'il signe entièrement de ses mains l'a exaucé. La 22e édition de ce festival de spectacles vivants braque ainsi à 180°C du côté des pièces participatives ou du travail *In Situ*. En associant, par exemple, artistes ou habitants de la ville, et grandes figures de la mise en scène ou de la chorégraphie internationale. Vingt danseurs de Marseille se mêleront ainsi aux 20 danseurs chiliens de la compagnie de



[Visualiser l'article](#)

José Vidal pour un *Rito de Primavera* («sacre du printemps», une création) dansé au milieu et autour des spectateurs. Trois performances déjà vues ailleurs en France (toutes les trois superbes) seront spécifiquement adaptées pour la ville : 20 danseurs amateurs et professionnels marseillais reprendront une version spéciale Canebière (au sens propre, la pièce sera jouée sur l'avenue) du déjà culte *Gala* de Jérôme Bel.

Treize femmes, recrutées sur place, reprendront *Corbeaux*, la performance en plein air de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Quant à Stefan Kaegi et son collectif Rimini Protokoll, ils initient une chaîne humaine pour recruter les 100 Marseillais nécessaires à leur très insolite portrait sociologico-fun *100% Marseille* (après les versions *100% Paris* ou *100% Berlin*). Côté projets *In Situ*, le festival compte un second spectacle de Bouchra Ouizguen, autour des archives du Mucem, ainsi que la création de la chorégraphe franco-algérienne Nacera Belaza.

Deux créations très attendues résonnent puissamment avec l'actualité. Celle du jeune metteur en scène Julien Gosselin, sur un texte original d'Aurélien Bellanger spécialement créée à Calais. Le titre du spectacle, *1993*, évoque l'année précédant la construction du tunnel sous la Manche, projet idéal d'une Europe forte de ses infrastructures, aujourd'hui confrontée au repli identitaire. Créé entre Marseille, Hambourg et Athènes, *Sanctuary* de l'artiste sud-africain Brett Bailey prendra de son côté la forme d'une installation-déambulation à travers un labyrinthe qui rappelle un centre de rétention, et qui dévoile dix tableaux-vivants de réfugiés. A noter également le retour en France, après plusieurs années d'absence, de Bruno Beltrão, chorégraphe brésilien célébré pour son hip-hop abstrait et qui présente une nouvelle création. En outre, le Festival de Marseille s'est associé au Festival d'Avignon pour faire circuler quelques artistes de son «Focus Afrique», à l'instar de Serge Aimé Coulibaly ou Boyzie Cekwana.

22e édition du [Festival de Marseille](#), du 15 juin au 9 juillet.



Jan Goossens CRÉATEUR ENGAGÉ

Depuis juillet dernier, Jan Goossens assure la direction générale du Festival de Marseille, rendez-vous estival incontournable de la danse contemporaine.

« **N**ous voulons construire des passerelles, pas des murs ». Lors de la présentation de la 22^e édition du Festival de Marseille, les mots de Jan Goossens, son directeur, ne pouvaient être plus symboliques ! Tout comme sa programmation à destination des Marseillais ne pouvait être plus diversifiée. En effet, du 15 juin au 9 juillet prochain, pas moins de 49 représentations, dont 5 créations, 9 coproductions, une première en Europe et quatre premières en France, accueilleront des artistes de Santiago du Chili ou de Beyrouth, de Berlin ou de Rio de Janeiro, de Marrakech ou de Marseille... Et puis de Kigali, du Cap, d'Essakane, de Bobo-Dioulasso en Afrique subsaharienne*. Courageux, engagés, foisonnants, des spectacles comme « Sanctua-

ry » du Sud-Africain Brett Bailey, la création 2017 (pas encore de nom) du Brésilien Bruno Beltrao, "What do you think ?" du Marseillais Georges Appaix donnés dans dix-huit lieux partenaires vont nous parler des migrants, des crises et de bien d'autres choses de la vie. A travers la danse bien sûr, mais aussi via d'autres formes artistiques. Car l'ex-directeur du Théâtre Royal Flamand (KVS) de Bruxelles, qui a su, en 15 ans, transformer cette institution en

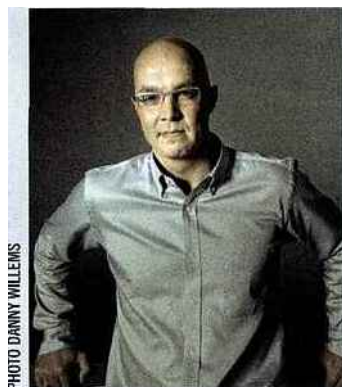


PHOTO DANNY WILLEMS

INSUFFLER AU FESTIVAL LA DIMENSION INTERNATIONALE "DES SUDS".

acteur culturel majeur de la création belge et internationale, est un adepte de la pluridisciplinarité. Homme d'équipe, la sienne qu'il qualifie de « *généreuse, motivée et acharnée* », reconnaissant du soutien apporté avec « *une certaine dose de courage et conviction* » par les collectivités et l'Etat (budget : 1,83 M€ dont 1,33 M€ de la Ville de Marseille), il veut insuffler au festival la dimension internationale "des Suds" dans une « *ville cosmopolite, complexe et inspirante* ». Le tout en collaboration avec les différents acteurs de la danse que sont ici Klap, le Merlan, le BNM, Marseille Objectif Danse... mais aussi avec les

habitants : « *Le dialogue entre un territoire, les artistes et spectateurs (17 570 l'an dernier : Ndlr) est une conversation indispensable pour la démocratie* », souligne-t-il. Se définissant comme « *initiateur et concepteur de projets en lien fort avec un territoire* », Jan Goossens, fédérateur, cherche avec ses nouveaux projets, à donner de bonnes raisons aux Marseillais qui ne se sentent pas concernés par le festival d'y participer. Au-delà de la danse, c'est Marseille elle-même qu'il va porter sur scène.

*Focus sur la création contemporaine africaine en lien avec le festival d'Avignon.



© MARC DOMAGE (À LA FONDATION MAEGHT)

L'ISLE-SUR-LA-SORGUE FONDATION VILLA DATRIS

Depuis 2011, la Villa Datris accueille des sculpteurs de renommée internationale sur des expositions souvent surprenantes mais toujours enrichissantes. La thématique 2017, « *De nature en sculpture* » joue sur un panel d'émotions, du respect à la force, de la vulnérabilité à l'effroi, que la nature suscite en chacun de nous. Sont invités une soixantaine d'artistes – toutes générations confondues – qui ont reproduit, conduit ou utilisé les éléments naturels dans leur travail. Et de natures hybrides en natures reconstituées ou mathématiques, le visiteur découvre comment la nature reprend ses droits.

ÉLIZABETH NICOLETTA

Du 26 mai au 30 juin. (www.fondationvilladatrisc.com).



WILLIAM BEAUCARDET

LE FESTIVAL DE MARSEILLE

C'est parti pour trois semaines intenses de danse, certes, mais aussi de théâtre, concerts, cinéma, installations, performances, lectures, rencontres, et même quatre fêtes ! Son directeur, Jan Goossens, annonce non sans fierté quelques chiffres significatifs : neuf créations dont une première en Europe, quarante-neuf représentations, des artistes venus des quatre coins du monde, le tout dans dix-huit lieux différents dont le QG au théâtre des Bernardines. Quelques grands noms de la création contemporaine signent cette édition : Brett Bailey de Cape Town, Bruno Beltrão de Rio de Janeiro, Serge Aimé Coulibaly du Burkina Faso... Toute une programmation-monde à découvrir. Et Jan Goossens de conclure : « *Le festival de Marseille sera local et international, ou il ne sera pas...* » E. N. Du 15 juin au 9 juillet, programmation sur festivaldemarseille.com.

AIX-EN-PROVENCE

PARADE(S) SUR LE COURS MIRABEAU

En quelques années, *Aix en juin* est devenu le prélude incontournable – si cher aux Aixois – du Festival d'art lyrique. Tout au long du mois de juin, ces rendez-vous quotidiens proposent concerts, récitals, spectacles, master classes, répétitions d'opéra, tous en écho aux productions de juillet. Avec *Odyssee pour violoncelle et chœur imaginaire*, la violoncelliste Sonia Wieder-Atherton propose une création atypique à partir de matières sonores improvisées par un chœur amateur de cent cinquante jeunes choristes issus des établissements des Alpes de Haute-Provence et de Marseille. Et *Parade(s)*, le grand concert gratuit sur le cours Mirabeau, sonne en quelque sorte le final d'*Aix en juin* ; l'Orchestre de Paris, dirigé par Pablo Heras-Casado, six solistes et le chœur Aedes, feront vibrer un public inconditionnel avec des extraits de *Carmen*.

E. N.



PATRICK BERGER

Du 12 au 30 juin, gratuit pour les moins de 30 ans, pass à 15 € pour les manifestations de l'Académie et d'Aix en juin. (www.festival-aix.com).

LES FLÂNERIES D'ANDRÉA

Cette année encore, et pour notre plus grand plaisir, Andréa Ferréol nous emmène flâner dans quelques jardins privés aixois, exceptionnellement ouverts au public, parmi les œuvres de seize artistes (peintres, plasticiens, sculpteurs, joaillier, parfumeur, vidéaste, photographes, dessinateur), minutieusement choisis par l'actrice. Musique, opéra, danse sont aussi de la fête et quelques comédiens, de Michel Leeb à Brigitte Fossey ou l'écrivaine Irène Frain, accompagnent ces flâneries par des lectures d'auteurs anciens et contemporains. E. N. Les 24 et 25 juin, programmation sur www.aix-en-œuvres.com.



On ne veut pas paraître impolie. Mais on lui rappelle quand même en arrivant qu'un des premiers détails qu'observe un journaliste concentré sur son exercice balzacien, c'est le décor dans lequel son personnage lui donne rendez-vous. Parce que là, il y a comme un souci de cohérence. On vient rencontrer un pourfendeur de l'establishment culturel, un briseur de ronron patrimonial, un globe-trotter engagé, nez au vent, sur le front des problématiques postcoloniales, un Bruxellois cosmopolite. Et on atterrit place du Châtelet à Paris, épicerie du gratin théâtral, dans une brasserie bonbonnière avec tapisserie 100% Jane Austen et best-of d'André Rieu (ou assimilé) dans les baffles. On la refait ? *«C'était par simple commodité géographique!»* Soit. Ou pour le clin d'œil sarcastique ? Jan Goossens est bien trop affable pour ça. Enfin quoique.

S'il avait mieux réfléchi à la scénographie de notre rencontre, ajoute-t-il, il aurait sans doute opté pour ce lieu hybride entre café et espace de débat politique qui a ouvert l'automne dernier dans le quartier de la gare de l'Est, ce «resto-agera» créé par le plasticien Kader Attia et dont l'évocation du nom vient faire pétiller son regard de guerrier déterminé : *«C'est un café*

qui s'appelle La Colonie. J'aime bien... Parce que qui colonise qui exactement ? Pas toujours celui qu'on croit.» La phrase sonne dans sa bouche comme une devise. Un leitmotiv.

Jan Goossens est un presque quinquagénaire au charisme enveloppant, qui accueille son interlocuteur d'une vraie bise, avec paluche ferme et concernée maintenant votre épaule. Et c'est dire s'il en faut, de la stature, pour opérer dans le paysage marseillais la mutation culturelle qu'il espère. Depuis deux ans, ce directeur artistique belge flamand visiblement chéri des artistes a repris les rênes du festival de Marseille, un événement depuis vingt ans, célébré hier pour

LE PORTRAIT

avoir programmé le gotha de la chorégraphie internationale, et qui amorce cette année sous sa direction un virage à 180 degrés. Dans la seconde ville de France, où la sociologie du public et des artistes est encore, et sans doute plus qu'ailleurs, ultra-homogène, Goossens entend bien mouiller le maillot pour diversifier les salles et les récits. Il a une tactique : inscrire la programmation au cœur des problématiques brûlantes de mobilité et d'immigration, en multipliant les collaborations «Sud-Nord». En pratique, ça donne : inviter des artistes d'envergure internationale, à l'instar du Sud-Afri-



cain Brett Bailey, à travailler plusieurs semaines sur place avec des réfugiés.

Le mode opératoire est le même que celui qui fit sa renommée à la direction du «KVS», lui qui a radicalement ouvert ce théâtre municipal de Bruxelles aux créateurs venus du Congo et du bassin méditerranéen, en obligeant l'intelligentsia à acter le fait suivant: «Dans des villes comme Bruxelles et Marseille, traversées plus que d'autres par les vagues d'immigration, les artistes et opérateurs culturels venus d'Afrique font partie intégrante du patrimoine culturel local.»

Un positionnement qui, sans surprise, n'est pas franchement passé crème dans toutes les sphères politiques (la droite flamande le lui a plusieurs fois fait comprendre). D'autant que sous la patience de velours de ce maître zen «peu doué pour le découragement» perce une conviction en fer: «Il faut des quotas ethniques et de la discrimination positive.» C'est peu ou prou la réponse à la question qu'il trimballe indéfectiblement comme une boussole: «Tu vis où et tu fais quoi pour le contexte dans lequel tu es ancré?» Il la doit à son père, Paul Goossens, un célèbre journaliste éditorialiste qui s'autoproclame sur Twitter en «marxiste européen, antinationaliste et soixante-huitard», notamment connu pour avoir suivi les affaires de Mobutu au Congo.

Le lien initial avec ce Kinshasa qui le fait tant vibrer vient de ce côté-là. Et les attaches se resserreront grâce aux tacles du metteur en scène américain Peter Sellars, son ami et principal confident. «Quand, sans être jamais allé en Afrique, j'ai voulu monter un projet théâtral sur le passé colonial de la Belgique

avec mon ami, l'auteur David Van Reybrouck, Peter Sellars m'a dit: "Tu ne peux pas te limiter à ça, ça reste une pièce d'auteur blanc qui se sent coupable."» S'ensuivra dès 2005 une longue série de voyages au Congo à l'issue desquels Van Reybrouck écrira *Mission*, puis *Congo, une histoire* (prix Médicis Essai 2012).

Goossens, lui, précisera peu

1971 Naissance à Anvers.

2001 Directeur artistique du KVS de Bruxelles.

2015 Directeur artistique du festival de Marseille.

15 juin-9 juillet 2017 Le festival de Marseille avec Brett Bailey, Jérôme Bel ou Stefan Kaegi.

à peu son intuition: «J'ai le temps, mais c'est en Afrique qu'est mon avenir.» D'autant qu'au Mali vivent aujourd'hui sa fille de 2 ans, Uma Miriam, et sa compagne, la chanteuse Rokia Traoré, rencontrée au KVS lorsqu'elle chantait dans le *Desdemona* de Peter Sellars. «Tout est à fleur de peau là-bas. Dix fois plus créatif et intense. A côté, l'Europe donne l'impression d'être un mélange entre une compagnie d'assurances et une maison de repos.»

Goossens n'en est pas moins épidermiquement proeuropéen. Là-dessus («pas sur tout»), il rejoint Emmanuel Macron, «parce qu'il arrive à parler du projet européen comme d'un outil à transformer». L'autre point de convergence, c'est sans doute cette envie d'en finir avec le vieux mythe finkielkrautien d'«identité culturelle». «Comme ma mère, si mal à l'aise avec le chauvinisme flamand, je me sens profondément bruxellois.» Traduction: attachement au plurilinguisme et à une ville-carrefour «où des gens qui ne partagent pas de passé doivent néanmoins construire un avenir commun. A Bruxelles, c'est pas de la théorie». Il en développe une autre sur Marseille, cette ville «hybride» dont il se fait l'ambassadeur zélé contre tous les Français qui s'en méfient. «Je suis agacé quand j'entends des opérateurs marseillais me dire qu'ici on n'est pas dans une capitale. Laissons Paris être la capitale de la France. Marseille, plaque tournante entre le Nord et le Sud, est une des capitales de la Méditerranée. Battons-nous pour ça.»

En attendant de voir si le milieu culturel local embrasse ou non son combat, il a choisi de vivre à Malmousque, quartier agréable et excentré qui lui permet d'aller nager tous les matins, regard tourné vers l'autre côté de la Méditerranée. En hiver, le bordel du centre-ville lui manque. Le quai des Belges d'abord. L'énergie du quartier maghrébin de Noailles ensuite. Là-bas, rue d'Aubagne, il déjeune souvent dans la seule petite épicerie «un peu bobo sophistiquée» du quartier, qu'il défend comme un embryon de mixité. Parlez-lui d'ersatz de gentrification, il vous rira au nez. «La question, c'est plutôt l'inverse: combien de temps l'épicerie va résister? Il est possible que dans deux ans elle ait déjà déménagé.» Et lui? ◀

Par ÈVE BEAUVALLET
Photo OLIVIER MONGE. MYOP



Jan Goossens : "Le spectacle, intéressant sujet de débats"

Le Festival de Marseille commence ce soir et proposera 49 représentations

Il s'intéresse à Marseille comme au lieu de la construction d'un projet et d'une relation "entre la ville et le monde". S'il a gardé un lien avec Bruxelles, où il a dirigé le KVS, et passe du temps à Bamako, où sa compagne Rokia Traoré aménage actuellement un espace culturel, Jan Goossens n'en est pas moins solidement implanté à Marseille où il dirige le festival qui commence ce soir. Il projettera sa programmation foisonnante, 49 représentations, en divers lieux. Le Chilien José Vidal donnera le coup d'envoi à la Friche La Belle-de-Mai avec *Rito de Primavera*.

Demain et jusqu'au 21 juin, le Sud-Africain Brett Bailey posera son labyrinthe-refuge *Sanctuary* au parking de la Friche, pour des parcours sensibles qui nous parlent des migrants comme personne ne le fait jamais. "Brett Bailey, dont plusieurs grands projets ont eu un impact très important, a une sorte de grande famille de partenaires autour de lui", confie Jan Goossens. On sait tous que ses conditions de travail et sa compagnie en Afrique du Sud restent fragiles, et au moment où il a formulé l'ambition de partir d'un contenu qui ne soit pas purement africain mais qui nous concerne tous, cela nous a tout de suite intéressés".

■ Brett Bailey a travaillé sur les migrants, comment cette question s'est-elle imposée et comment avez-vous accompagné ce travail ?

Brett a été très confronté à des crises de xénophobie des Suds-Africains noirs vis-à-vis d'autres Africains qui sont arrivés en Afrique du Sud en masse, Congolais, Nigériens et Zimbabwéens. Il y a eu des moments de grande violence envers ces nouveaux arrivants, Brett l'a vécu de très près, cela l'a énormément touché. Il a aussi passé beaucoup de temps en Europe où cette thématique est très présente aussi, et où les réactions hostiles relèvent davantage d'un cadre culturel et identitaire qui rend



Jan Goossens : "Le renouvellement des publics est une grande obsession pour moi".

/PHOTO DAVID ROSSI

cela également intéressant. L'artiste ne s'est pas limité qu'à ceux qui viennent ici trouver leur "sanctuaire" mais aussi à ceux qui, en Europe, craignent de perdre le leur. C'est hyper rare de trouver un espace où on nous invite à contempler tous les points de vue en même temps que la question de l'humain.

■ Comme ce fut déjà le cas pour "Exhibit B", qui a fait scandale à Paris mais pas au Festival d'Avignon, cette proposition, "Sanctuary", risque de susciter des réactions vives, qu'en pensez-vous ?

Oui, ce qui est très bien. C'est plus intéressant de proposer des spectacles qui font débattre et qui suscitent des questions. J'espère qu'on ne tombera pas dans

la controverse un peu bête, mais je ne le crois pas. Brett Bailey ne recherche pas la polémique mais il est têtue et convaincu par ses choix, même si c'est un artiste avec lequel l'échange est non seulement possible mais fructueux. Il a un trajet et une esthétique à défendre, elle est solide, ce n'est plus un artiste émergent. C'est un vrai artiste africain dans le sens où, en Europe et dans les arts de la scène contemporains, il faut être dans la suggestion. Pour lui, il s'agit d'une option mais pas la seule. Il va parfois droit au but pour une émotion pure.

■ Au-delà de "Sanctuary", cette édition du Festival de Marseille est traversée par des thèmes forts. Quelles en sont

toutes les couleurs ?

Je pense que c'est une édition avec plusieurs couleurs mais il est clair que ce projet-là, *Sanctuary*, apporte une couleur centrale de l'édition avec cette thématique de l'humain qui se déplace en quête d'un sanctuaire ou de celui qui vit dans l'angoisse de perdre son sanctuaire. Le voyage nous invite à rencontrer cet autre en détresse, c'est clairement l'un des grands thèmes de cette édition.

■ Que pouvez-vous nous dire sur "100% Marseille" que proposera Rimini Protokoll les 30 juin, 1^{er} et 2 juillet et qui cherche à savoir qui sont vraiment les Marseillais ?

C'est un projet qui nous invite, avec poésie, humour et douceur, à créer un espace de formes artistiques qui, j'espère, permettront d'ajuster la perception à une réalité, avec des dialogues, des échanges entre des gens qui d'ordinaire ne se croisent pas. Là encore, on veut déclencher des rencontres entre humains. Inviter les Marseillais à un voyage au cœur de leur ville, dont ils sortiront bouleversés, irrités parfois, mais en tout cas changés.

■ Quand on parle du Festival de Marseille, on entend souvent qu'il n'a pas assez de présence et de visibilité dans la ville. Comment comptez-vous changer cela ? Attirer un public plus varié ?

Le renouvellement des publics est une grande obsession pour moi. Artistiquement, le festival je l'ai clairement en tête. Mais il faut travailler sur cette question : comment faire parler ce festival d'une manière plus intense et plus profonde à la ville ? Mon travail à Bruxelles m'a appris que la question essentielle n'est pas "est-ce que nos salles sont remplies ?" mais "qui est là et qui n'est pas là ?" Je voudrais que l'on puisse dire bientôt qu'il y a un plus grand nombre de Marseillais concernés par le Festival.

Olga BIBILONI



Le festival de Marseille s'ouvre avec un week-end de fête

Spectacles, concerts , DJ sets et ateliers sont au programme de La Friche





Imaginez un essaim ou une nuée d'oiseaux, dans lequel l'individu est totalement fondu au groupe. C'est l'image qui reflète sans doute le mieux *Rito de primavera* (le Sacre du printemps), hypnotisant ballet pour quarante danseurs du chorégraphe chilien José Vidal, présenté en ouverture du Festival de Marseille. La pièce est un rituel, une transe à laquelle le public est invité à se joindre avant le final (notre photo). Cet aspect festif ne doit pas occulter la précision de l'écriture. Ce Sacre sud-américain est à la fois écrit et libre, laissant place à l'aléatoire dans le déplacement des danseurs.

José Vidal s'empare ainsi de la partition puissante de Stravinsky et la transforme pour célébrer l'intensité de la vie. La musique navigue du symphonique à l'électronique sans qu'on y prenne garde. Il ne s'agit pas de montrer quelque chose de virtuose (même si certains danseurs le sont) sur le plateau, mais d'emporter le spectateur dans l'énergie collective. Et ça marche. La cohésion de groupe est d'autant plus étonnante que José Vidal a travaillé avec vingt danseurs chiliens de sa compagnie, et vingt danseurs recrutés sur place à Marseille. En dix jours, ceux-ci se sont approprié sa gestuelle et se sont fondus dans le groupe.

Ce soir, la fête se poursuivra toute la nuit à la Cartonnerie, avec un DJ set de Ntone Edjabe, après la représentation. La fête sera aussi à l'extérieur de la salle avec un DJ set gratuit et des ateliers de danse samedi soir sur le toit terrasse, en entrée libre. "*Cet été, le festival va vous faire danser*" est l'adage de cette 22^e édition. Pari tenu.

Marie-Eve BARBIER

"Rito de Primavera" ce soir à 23h.
10/24€. Puis DJ set de Ntone Edjabe (2€).
Et aussi Intercontinentals, concert
d'ethno-jazz dimanche à 18h30, entrée
libre. festivaldemarseille.com



Et aussi...

Le metteur en scène Rabih Mroué présente deux spectacles : "So Little time", un solo entre fiction et documentaire : Lina Majdalanie incarne une photjournaliste qui enquête sur un martyr libanais (aujourd'hui et demain à 16h). Une deuxième pièce, de danse cette fois, "Water between three hands" (photo ci-contre), est jouée aujourd'hui à 18h30 et demain à 20h30. Il s'agit d'une commande du Dance on ensemble, qui regroupe de grands danseurs âgés issus de prestigieuses compagnies et âgés de plus de quarante ans, à l'artiste libanais.

C10

DE STANDAARD
ZATERDAG 17, ZONDAG 18 JUNI 2017Op bezoek bij **Jan Goossens** (ex-KVS) in Marseille

‘België heeft een Macron nodig’

Sinds twee jaar is Jan Goossens (45) artistiek directeur van het podiumkunstenfestival van Marseille. Maar de Zuid-Franse havenstad is voor de ex-directeur van de KVS in Brussel slechts een tussenstap naar de overkant van de Middellandse Zee. ‘Mijn horizon ligt in Afrika.’

FILIP TIELENS

Hij kan wel aarden aan de Méditerranée, vertelt hij. ‘Het licht, de zon en de zee: het is een weldaad. Ik woon aan de Corniche, vlak bij de kust. 's Ochtends kan ik gewoon twintig minuutjes in zee zwemmen voor ik ga werken. Maar die positieve invloed van de mediterrane levensstijl gaat veel verder. ‘Hoe men hier buiten leeft, belang hecht aan goed eten en een ander evenwicht zoekt tussen arbeid en familie: het Germaans-calvinistische Europa kan er nog heel wat van leren.’

Voor Goossens naar Marseille kwam, stond hij vijftien jaar aan het roer bij de KVS in Brussel. ‘We hebben met ons team het DNA van de KVS op de meest radicale wijze veranderd. Ik ben er trots op dat nu niemand nog in vraag stelt of de KVS wel een multidisciplinair en meertalig theater moet zijn met wortels in de stad. Dat was in 2001 wel even anders.’

Vanop afstand volgt hij wat zijn opvolger Michael De Cock doet. ‘Sinds mijn vertrek ben ik niet meer in de KVS geweest. Maar ik lees in de pers dat Michael er een uitstekend eerste seizoen op heeft zitten. Dat kan ik alleen maar toejuichen. Ik heb bewust afstand genomen. Michael moet alle ruimte krijgen om zijn eigen accenten te leggen. Mensen die zich als een schoonmoeder blijven bemoeien, heb ik altijd van een irritante tristesse gevonden.’ (lacht)

Mis je Brussel dan niet?

‘Nee. Al zal die stad altijd zeer belangrijk blijven voor mij. Maar ik heb de bladzijde omgeslagen. Ik heb mijn handen vol met mijn engagementen hier in Marseille en in Tunis.’

Behalve Meg Stuart heb je dit jaar geen Belgische artiesten op je festival geprogrammeerd. Hoe komt dat?

‘Ik ben niet naar het zuiden van Frankrijk gekomen om hier een antenne van de Vlaamse podiumkunsten te installeren, hé. Het lokale aspect blijft het belangrijkste. Ik wil niet de Jan Fabre van Marseille worden. Zijn passage als artistiek directeur van het Athens & Epidaurus Festival vorig jaar, waarbij hij alleen maar Belgen wilde programmeren, vond ik ronduit beschamend. Het getuigde van veel arrogantie. Alsof er de laatste dertig jaar alleen maar bij ons interessante podiumkunst

wordt gemaakt en in de rest van de wereld niet.’

Voor jou moet het Festival de Marseille de blik net meer werpen op de Méditerranée en niet langer op Parijs.

‘Ja. Ik wil deze stad meer verbinden met haar Middellandse Zeebekken. Algiers en Tunis liggen ongeveer even ver als Parijs. Dat moet zich ook weerspiegelen in de programmering: ik wil werken met artiesten uit Noord-Afrika, het Midden-Oosten en zwart-Afrika. Zij kunnen links leggen met al die gemeenschappen hier in de stad. Andere grote kunstinstellingen zoals theater La Criée of het Ballet National de Marseille zetten daar veel te weinig op in.’

Wat voor festival was het voor jij er directeur werd?

‘Een behoorlijk klassiek dansfestival dat al twintig jaar bestond, sterk beïnvloed door de traditie van het ballet. Vooral de chique burgerij uit Le Roucas Blanc, de villa's met zicht op zee, gaf er in de zomer *rendez-vous*. Dat is voor een groot deel het electoraat van Jean-Claude Gaudin, de centrumrechtse politicus die al sinds 1995 burgemeester is en het Festival de Marseille stevig financiert. Het is dus niet zo evident om dit festival een nieuwe, meer hedendaagse invulling te geven. Maar ik voel wel dat er een politiek draagvlak voor is en dat die diversiteit omarmd wordt.’

Wat wil je dan nog veranderen aan het festival?

‘Ik wil niet langer in disciplines denken. Alle interessante kunst is multidisciplinair. Dus behalve dans moet er ook ruimte zijn voor theater, muziek en zelfs film. Daarnaast wil ik projecten doen met de burgers van Marseille zelf. In onze openingsvoorstelling *Rito de primavera* dansen naast de twintig performers van het gezelschap van choreograaf José Vidal ook twintig professionele dansers uit Marseille mee. En in *100% Marseille* van Rimini Protokoll staan honderd inwoners op de scène die de statistieken van deze stad weerspiegelen.’

Noem er eens een paar? Wat is er zo typisch aan de bevolking uit Marseille?

‘Er wonen hier ongeveer een miljoen mensen. Een kwart van hen heeft moslimroots. Eén tiende van alle inwoners komt uit Algerije en nog eens evenveel uit de Comoren, een eilandengroep in de Indische

Oceaan die ook een Franse kolonie was. Marseille is altijd al een aankomstplek geweest. Natuurlijk leven al die gemeenschappen voor een groot deel naast elkaar, maar er is toch heel wat dat hen bindt.’

Zoals?

‘Olympique de Marseille, in de eerste plaats. Die verbindt veel meer dan Anderlecht dat in Brussel doet. Maar ook het Mucem bijvoorbeeld, het meest zichtbare resultaat van Marseille als culturele hoofdstad in 2013. *Les Marseillais* gaan daar in het weekend flaneren en iets eten. Welke expo's er lopen is minder van belang. En uiteraard ook de Vieux Port. Zeker nu het ramadan is, zakt na zonsondergang veel volk af naar de oude haven. Hele families maken er wandelingen tot één uur 's nachts om het zware eten te verteren.’ (lacht)

Mélenchon

Hoe zit het met de politiek?

‘Marseille is een populaire, maar ook een populistische stad. Les Républicains voelen de adem van het Front National in de nek. Maar: Marine Le Pen eindigde bij de eerste ronde van de presidentsverkiezingen slechts vierde. Het was Jean-Luc Mélenchon die hier de meeste stemmen haalde. In sommige armere cités in het centrum zelfs tot 45 procent. Je voelt dat men hier echt *ras-le-bol* wil maken met de oude politiek.’

Er loopt dan ook heel wat mis in Marseille.

‘Er is alleszins veel sociale miserie. De helft van de bevolking verdient te weinig om belastingen te betalen. La Belle de Mai, waar het openingsweekend van ons festival plaatsvindt, is een van de armste wijken in heel Europa. In de *quartiers nord*s floreert de drugshandel. Maar tegelijk zijn er hier nog geen aanslagen geweest en heeft religieus extremisme nog niet tot veel problemen geleid. Leven en laten leven, lijkt de ingesteldheid van deze stad. Zo heeft het boerkinverbod hier vorige zomer nooit enige kans gehad. Gaudin heeft snel gezegd dat hij zich met dat soort flauwekul niet wou bezighouden.’

Als ik hier op straat rondloop, voel ik een enorme jeugdige drive.

‘Het potentieel aan jong talent is zeer groot. Maar de kloof tussen de *métissage* (mix, red.) op straat en de dominante blan-



'Ik wil niet de Jan Fabre van Marseille worden. Ik ben niet naar het zuiden van Frankrijk gekomen om hier alleen maar Belgische artiesten te programmeren'

ke elite is dat helaas ook. Hoe creëer je een leidende klasse die even divers is als de Franse voetbalploeg? Dat is een uitdaging voor heel Frankrijk, maar in het bijzonder voor Marseille.'

Zal Macron dat veranderen?

'Ik ben hoopvol. Macron zei al dat hij zich niet interesseert in dé Franse cultuur, maar in cultuur in Frankrijk. Dat is een wezenlijk nuanceverschil. Macron was de enige kandidaat die niet vertrok van wat Frankrijk allemaal te verliezen, maar wel te winnen had. Het glorieuze verleden van Frankrijk komt immers niet meer terug. Met zijn positiviteit geeft Macron een ongelooflijke injectie van zuurstof aan dit ingedommelde land.'

Heb je het schandaal rond Samusocial gevolgd?

'Ja, dat was een zeer deprimerende affaire. Maar het verbaast me helaas niet. Er is in Brussel een enorme zelfbediening die samenhangt met een decennialange verwevenheid met de macht. Ik denk echt dat er in België en in Brussel een nieuwe generatie politici nodig is om dit te veranderen, net als een andere partijpolitieke verkaveling. Zowel het logge, oude en zelfgenoegzame Franstalige socialisme als het arrogante, kille en meedogenloze Vlaams-nationalisme bieden voor mij geen garantie op een waardevolle toekomst. België heeft een nieuwe wind nodig zoals Macron die biedt.'

Hoe lang zie je jezelf nog blijven in Marseille?

'Daar wil ik nu geen termijn op plakken. Misschien drie, vijf of zeven jaar. Mijn valies staat altijd klaar om te vertrekken als men mij niet meer wil. Maar vooralsnog heb ik genoeg plannen hier.'

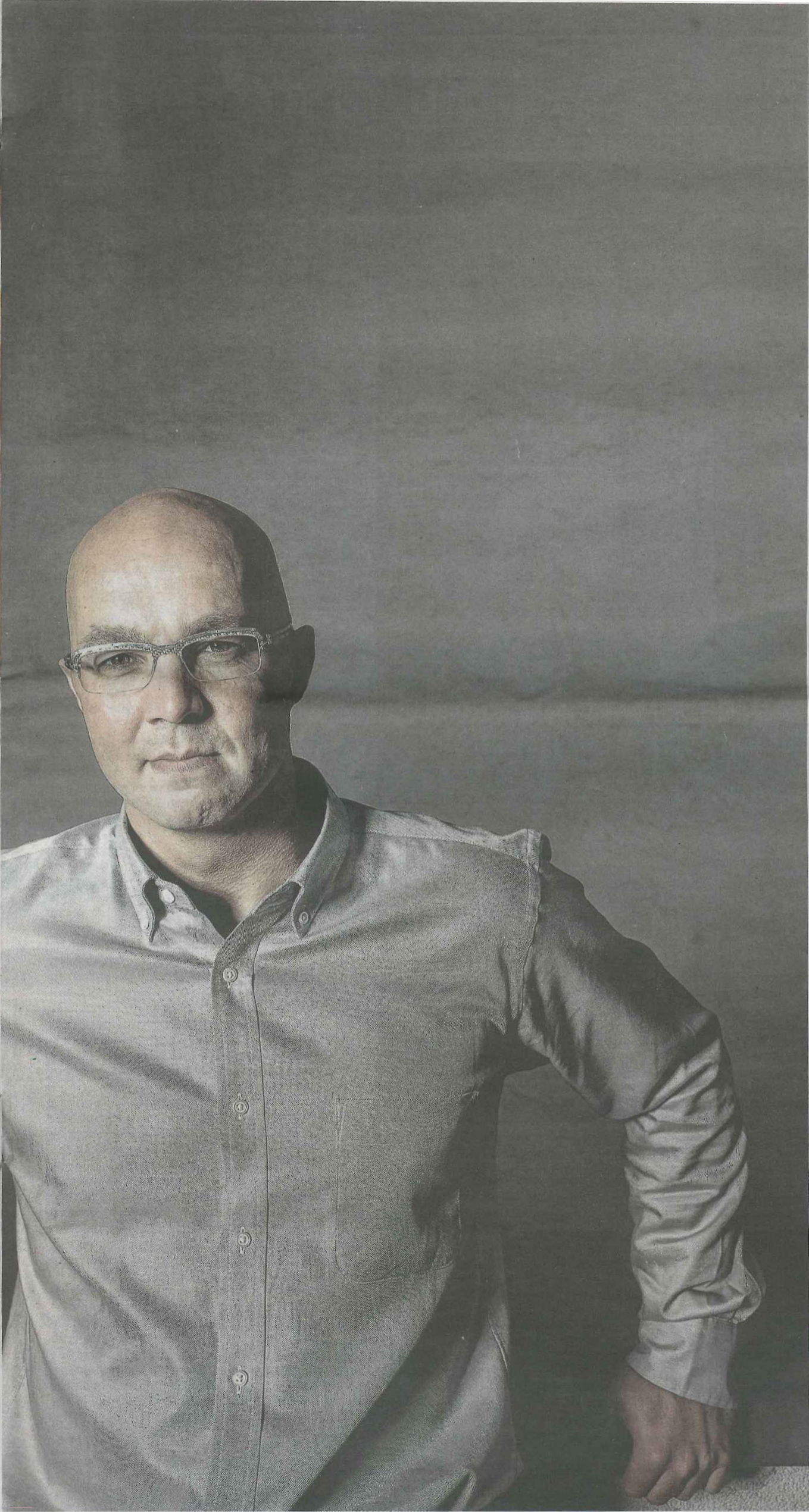
Zie je jezelf nog terugkeren naar België?

'Zeg nooit nooit, maar voorlopig niet. Na vijftien jaar Brussel en een periode in Marseille zou het voor mij erg moeilijk zijn om in Antwerpen of Lyon te gaan werken. Daar heb ik niets te zoeken. Mijn grootste talent en ambitie ligt in die uitwisseling met het zuiden. Dus de kans is groot dat ik hierna naar Afrika verhuis. Op cultureel vlak is dat onontgonnen terrein waar ik nog écht een verschil zou kunnen maken. Ik programmeer nu al mee het festival Dream City in Tunis en ben ook betrokken bij de culturele stichting van mijn vrouw Rokia Traoré in Bamako.'

Je pendelt samen met haar en jullie dochter tussen Marseille en Mali. Is zo'n langeafstandsrelatie houdbaar?

'Dat is zeer lastig. Op dat gebied ligt mijn leven helemaal nog niet in de goede plooi. Ik heb lang gewacht met kinderen en nu ik er eentje heb, zie ik haar te weinig. Dat doet zeker pijn. Maar ik probeer één keer per maand in Bamako te zijn. Volgende week komt Rokia naar hier, want ze speelt in een nieuwe creatie op het Festival d'Avignon. In augustus nemen we dan samen vakantie. Ons langetermijnperspectief ligt zeker in Bamako. Dat wist ik al toen we aan onze relatie begonnen. Marseille is voor mij een tussenfase op weg naar Afrika. Mijn Malinese paspoort zit in de pijplijn. En voorlopig groeit onze dochter op in twee landen en in drie talen. Dat is een enorme rijkdom waar ze de rest van haar leven uit zal kunnen putten.'

Festival de Marseille loopt tot 9 juli.



Jan Goossens: 'Hier is veel sociale miserie, maar er zijn hier nog geen aanslagen geweest. Leven en laten leven, lijkt de ingesteldheid van deze stad.' © Danny Willems

Bret Bailey au Festival de Marseille



Lien : <http://www.rfi.fr/emission/20170618-festival-marseille-bret-bailey-sanctuary>

Bret Bailey à propos de Sanctuary (capture d'écran). festivaldemarseille.com

Le Festival de Marseille vient de s'ouvrir avec notamment une pièce de l'artiste sud-africain Bret Bailey. Après «Exhibit B» où l'artiste s'était attaqué au problème racial en Europe, «Sanctuary» pose la question des migrants et le regard que l'on porte sur eux. «Sanctuary» de Bret Bailey se joue jusqu'au 21 juin au Festival de Marseille.



CULTURE

Brett Bailey plonge nos yeux dans ceux des réfugiés

Au Festival de Marseille, le metteur en scène sud-africain présente sa nouvelle création, « Sanctuary »

THÉÂTRE

MARSEILLE - envoyée spéciale

Brett Bailey est de retour. En 2014, le metteur en scène et plasticien sud-africain avait suscité une polémique avec *Exhibit B*, inspiré des « zoos humains » en vogue en Europe à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Cette installation, qui invitait les spectateurs à déambuler devant des tableaux vivants, était conçue comme une réflexion sur le colonialisme. Elle provoqua une bagarre inédite : des militants antiracistes s'en prirent à un spectacle antiraciste. Ce fut violent (on en vint aux mains), et édifiant. Si la question politique prit une telle place – aussi indéfendable que fût la position de ceux qui voulurent faire interdire *Exhibit B* – c'est parce que l'installation soulevait une question esthétique : celle de la reproduction de la réalité, qui ne peut se contenter du réalisme, dans des matières aussi sensibles que le colonialisme et son héritage.

Brett Bailey en a tiré les leçons. En grande partie, du moins, comme le montre *Sanctuary*, présenté en ouverture de la 22^e édition du Festival de Marseille, désormais dirigé par le Flamand Jan Goossens, qui accorde une place

plus grande au théâtre (on y verra 1993, la nouvelle création de Julien Gosselin) et propose un focus sur l'Afrique subsaharienne, en liaison avec celui du Festival d'Avignon. *Sanctuary* arrive dans la cité phocéenne après avoir été créé à Athènes, en mai, puis présenté à Hambourg. Les trois villes sont coproductrices de cette création, qui a un point commun avec *Exhibit B* : on y déambule. Mais dans un labyrinthe, cette fois.

Témoignages

Les spectateurs franchissent un rideau noir suspendu à une structure en fer coiffée de fils barbelés. Ils commencent par voir un film qui enchaîne des images touristiques de Grèce, Italie, Allemagne et France. Puis, au fil de couloirs étroits, ils vont d'espace en espace. Dans le premier, un homme se tient debout dans une armoire. Il a un bébé dans les bras, enveloppé dans une couverture. Au sol, des chaussures en vrac et des images pieuses. Ecrits sur un carton, ces mots, adressés au bébé : « *Ta mère te sourit depuis le ciel. Le soleil se lève pour toi.* » L'homme vient de Syrie. Il ne dit rien.

Les suivants aussi se taisent. Dans chaque espace s'écrit une histoire différente, qui toujours a trait à la fuite vers l'Europe. Brett Bailey a recueilli des témoignages

de réfugiés, et il a demandé à des performeurs, athéniens, hambourgeois et marseillais, de les incarner. Inutile de préciser ce qu'ils racontent : les journaux en parlent tous les jours. Les corps et les objets en disent plus que les mots, qui sont rares, dans *Sanctuary*. Ce qui importe, c'est le regard de celle ou celui qui est là, face aux spectateurs qui le regardent, dans un espace chaque fois différent. Et ce regard dit : « *Je vois que tu ne me vois pas* », comme on le lit sur un écriteau qu'une femme porte sur la poitrine.

Tout est là. Et bien là. Même s'il pêche par quelques notes discordantes (en faisant croire aux spectateurs qu'ils peuvent se mettre dans la peau de réfugiés contraints d'attendre devant une porte close, ou en allant trop vite à la fin, avec le regard « inversé » d'un Allemand et d'une Française), Brett Bailey nous éloigne des images qui trop souvent réduisent les réfugiés à des posts sur Facebook, et nous met face à eux, que nous voyons tous les jours dans les rues, sans les regarder. ■

BRIGITTE SALINO

Sanctuary, de Brett Bailey.
Friche La Belle de mai, jusqu'au
21 juin. Festival de Marseille,
17, rue de la République, Marseille
2^e. Tél. : 04-91-99-02-50.
Festivaldemarseille.com.



Diffusion : Mardi 20 juin à 13h

Durée : 2 min

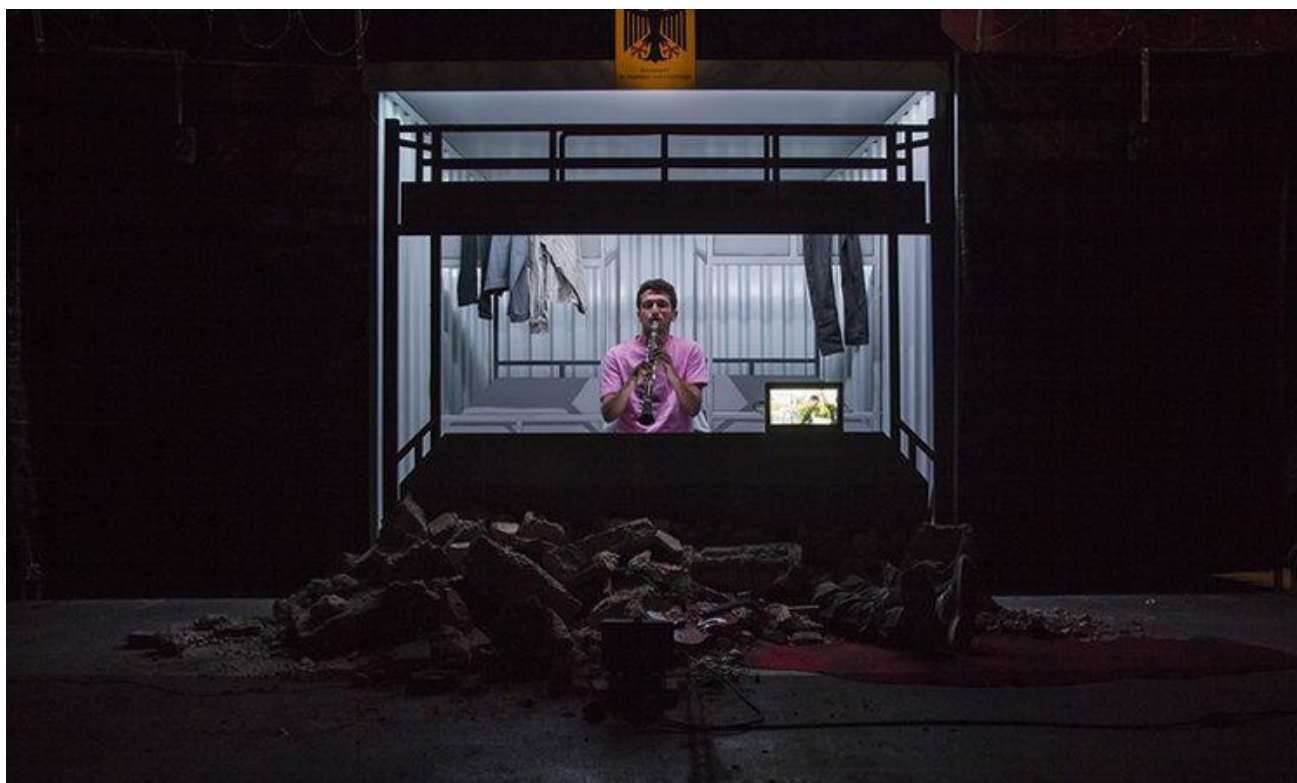
Sujet : Spectacle Sanctuary

Journaliste : Stéphane Capron

Lien : <https://www.franceinter.fr/embed/player/aod/631fe492-d8fd-4e09-a38a-438b1c96b5d6>



Sanctuary de Brett Bailey : un hommage du théâtre aux migrants



Après «Exhibit B», sur les «zoos humains», l'artiste sud-africain Brett Bailey présente «Sanctuary», sur les flux de migrants d'Afrique noire, au [Festival de Marseille](#). - Crédits photo : [Festival de Marseille](#)
NOUS Y ÉTIIONS - L'artiste sud-africain présente au [Festival de Marseille](#) une performance en une dizaine de tableaux retraçant le parcours de réfugiés. Jusqu'au 21 juin dans la cité phocéenne, avant d'autres dates européennes.

Après *Exhibit B*, une «exposition-théâtre» sur les «zoos humains» d'abord présentée sans vague en 2013 au Festival d'Avignon puis en déclenchant une grosse polémique un an plus tard à Saint-Denis, revoici Brett Bailey en France, au [Festival de Marseille](#), qui s'achève ce 21 juin. Cette fois, c'est le thème des migrants qui est au cœur de son travail. Le Sud-Africain a vécu la fin de l'apartheid, les flux de migrants venu d'autres pays d'Afrique noire et vu «les classes populaires céder aux tentations xénophobes du rejet de l'autre et du repli sur soi». Alors, traiter de la crise migratoire à laquelle est confrontée l'Europe aujourd'hui a été «une évidence» pour l'artiste.

Sanctuary, une performance installée dans le parking sous terrain de la Friche de la Belle de Mai, est une déambulation dans un labyrinthe de murs noirs grillagés surmontés de rouleaux de fil de fer barbelés où sont accrochés quelques vêtements abandonnés.

Le parcours se fait par groupe de sept personnes introduites dans le couloir une par une, sans retour en arrière possible. Un guide vous indique la marche à suivre d'un ton sec avec un visage fermé au son d'une

www.lefigaro.fr
Pays : France
Dynamisme : 0

[Visualiser l'article](#)

musique anxiogène. Pour vivre ce que vivent les migrants? Une dizaine de tableaux se succèdent racontant des situations difficiles vécues par des réfugiés. Ici, un homme venu de Syrie à l'air désespéré, un bébé enveloppé dans une couverture dans les bras au milieu de tas de débris et un écriteau indiquant «ta mère te sourit depuis le ciel». Là, une femme dans une chaise roulante déroulant des cartons racontant qu'elle a été enlevée, violée puis revendue. Ou encore une autre femme en soutien-gorge le regard vide dans une vitrine de peep show....

Les tableaux ont été conçus à partir de témoignages réels

À la fin, deux tableaux représentent des regards d'Européens comme cette femme dans son salon en train de regarder Marine Le Pen à la télévision, et débitant des «Tu es mon ange», «Tu me combleras»... Ou cet Allemand inquiet pour sa petite amie de la présence de «tous ces célibataires, sans leur famille, sans leur femme. Il y a des hommes partout sur chaque banc» du parc où il avait l'habitude d'aller.

Ces performeurs, non professionnels, ne jouent pas leur propre rôle, même si certains sont réfugiés ou employés d'ONG ou enfant d'immigrés rencontrés à Hambourg, Athènes ou Marseille. Parmi eux: Karam Al Kafri, réfugié syrien de 24 ans, Françoise Hémy, militante marseillaise de 74 ans, Magd Assad, réfugié syrien de 36 ans installé en Grèce.

Les tableaux ont été conçus à partir de témoignages réels. «J'ai suivi l'histoire d'un grand nombre de réfugiés. Ils quittent des pays en guerre et sont en quête d'un lieu où s'installer et vivre en sécurité avec leur famille, mais ils se retrouvent enfermés physiquement et sont pris dans les méandres d'un parcours administratif dont la sortie paraît toujours miraculeuse», explique Brett Bailey . C'est ce parcours entre deux mondes, ce purgatoire, cet espace déshumanisé qu'il a voulu dénoncer, pratiquement sans parole mais avec les regards intenses des performeurs dont l'un est accompagné de l'écriteau «je vois que tu ne me vois pas.»

À l'heure des réseaux sociaux et des chaînes infos où tout va très vite et où tout semble se valoir, le Sud-Africain veut nous faire prendre conscience de tous ces drames humains . Sanctuary, déjà montré au Port du Pirée à Athènes et à Hambourg, en Allemagne, a prévu plusieurs dates européennes, dont Strasbourg et Paris dans les mois à venir.



Culture médias

SPECTACLE

Brett Bailey « Les morts des pays pauvres n'ont pas de visage »

Avec *Sanctuary*, présenté au Festival de Marseille (France), le metteur en scène sud-africain force les spectateurs à **regarder les migrants en face**.

L'affaire est encore dans toutes les mémoires. Il y a trois ans, Brett Bailey affrontait une violente polémique – ponctuée de bagarres – avec son spectacle *Exhibit B*. En invitant le public à déambuler au milieu d'acteurs noirs mis en scène dans des tableaux vivants, l'homme de théâtre et plasticien sud-africain, qui voulait dénoncer le colonialisme, était accusé de ressusciter les zoos humains. Présentée à la Friche la Belle de Mai à l'occasion du Festival de Marseille, sa nouvelle création, *Sanctuary*, s'attaque à un sujet tout aussi délicat, les migrations, avec un mode d'approche – encore une déambulation – qui évoque *Exhibit B*.

JEUNE AFRIQUE: Quand avez-vous commencé à travailler sur le thème des migrants ?

BRETT BAILEY : Depuis longtemps ! J'ai notamment créé des spectacles avec des migrants congolais [*Macbeth*, avec des rescapés des guerres du Kivu]. *Exhibit B* était aussi une manière d'aborder le problème. Pour ce dernier spectacle, j'ai d'abord repensé au tableau *Le Radeau de la Méduse*, de Géricault, puis l'idée a évolué vers cette forme-ci : une sorte

de labyrinthe qui peut évoquer celui du Minotaure et dans lequel les spectateurs vivent l'expérience de la captivité.

Vous avez recueilli des témoignages de vrais migrants ?

Oui, en de multiples lieux : à Calais, à Grande-Synthe, à Dunkerque, à Athènes, sur l'île de Lesbos... Au début, j'étais très intimidé. J'arrivais avec ma caméra, l'envie de les interroger sur leurs histoires, mais je n'avais rien à leur proposer en échange, ça me paralysait. À Calais, par exemple, j'ai passé une journée entière à les observer. J'ai fini par les aborder au restaurant, tout est plus simple autour d'une table.

Êtes-vous resté longtemps à leurs côtés ?

Tout dépend. Par exemple, j'ai passé une semaine entière à Calais, puis encore quelques jours. Et il y a certaines personnes avec lesquelles je suis toujours en rapport, comme ce Pakistanais rencontré à l'aéroport d'Athènes et à qui j'avais donné de l'argent... Une personne magnifique, intelligente. Il a été emprisonné en Hongrie, nous nous sommes débrouillés pour le sortir de là en contactant un avocat.

► **L'artiste, en mai 2017.**



Qu'avez-vous appris à leur contact ?

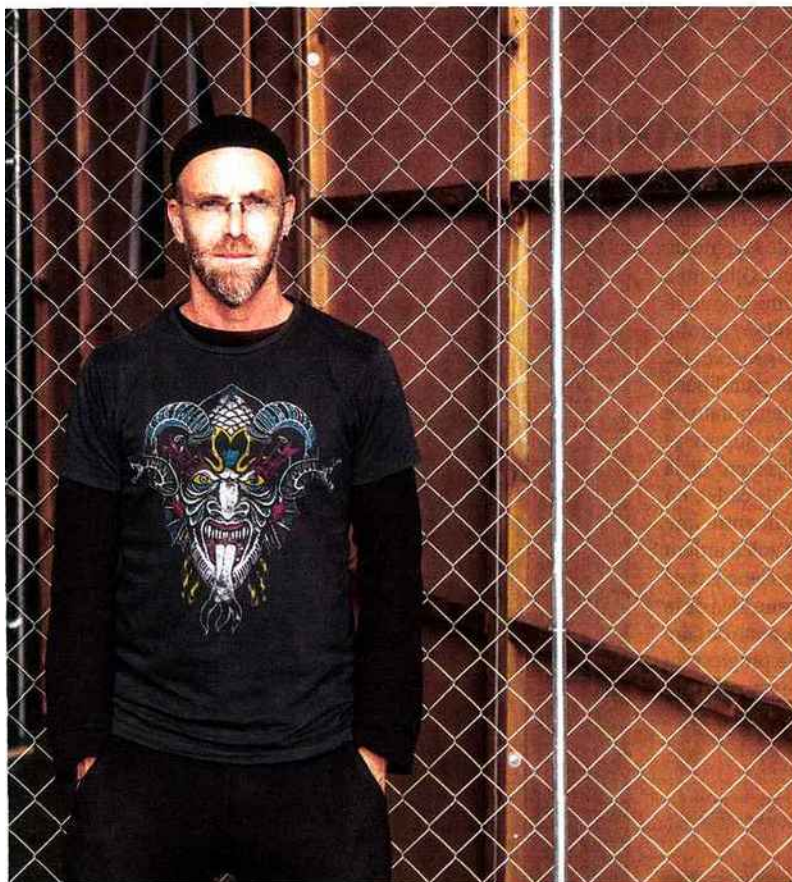
Qu'il n'y en a pas de bons ou de mauvais. Ce sont des humains dans toute leur complexité. Et ce ne sont pas des groupes homogènes. De notre côté, nous voyons une seule grande masse, alors qu'ils sont très divisés. Par sexes, notamment – les femmes, victimes de nombreuses violences, sont des migrants de seconde classe –, mais aussi entre pays d'origine ou ethnies. Les Africains que j'ai rencontrés étaient très envieux des Syriens, qui bénéficiaient de mesures pour être mieux accueillis en Europe.

Quel regard portez-vous sur ce phénomène en tant que Sud-Africain ?

En Afrique du Sud, nous n'avons pas réellement connu d'immigration jusqu'en 1994 et l'ouverture des frontières. Beaucoup d'immigrés sont venus du Congo, du Zimbabwe, du Mozambique, du Burundi, du Nigeria... À l'époque, ce mouvement a été accueilli avec beaucoup de bienveillance. Nous étions la nation Arc-en-Ciel, nous étions tous frères et sœurs... Cela a en fait eu peu d'impact sur la classe moyenne. Mais les plus pauvres sont entrés en concurrence avec encore



Culture médias



ANDREAS SIMOPOULOS

plus pauvres qu'eux. La vraie différence entre l'Afrique du Sud et l'Europe, concernant ce problème, c'est que chez nous il n'y a pas la peur d'une dissolution de notre identité.

Vous représentez des Européens racistes dans votre performance, mais sans porter de jugement.

Ce qui m'importe, c'est de reconnaître une forme d'humanité dans tous ces gens. Ma propre mère, née en 1940, qui a grandi en Rhodésie, a été « programmée » pour croire dans la suprématie raciale. Je l'ai toujours vue pester lorsqu'il y avait des dirigeants noirs qui s'exprimaient à la télé. J'ai demandé aux personnes qui incarnent ces racistes dans le spectacle de trouver une sorte de compassion pour eux.

Dans la déambulation, le spectateur est conduit à faire des temps de pause devant chaque personne. Pourquoi ce dispositif ?

Les images, qui se succèdent à un rythme effréné dans les médias et sur internet, ont perdu de leur sens. Celle d'une catastrophe humanitaire va être

mise en regard d'une photo de Lady Gaga. Parfois, tout à coup, un visage émerge et nous touche, comme celui du petit Aylan. Nous nous sommes tous demandé d'où ce petit garçon venait, comment il était mort... Le problème, c'est qu'aujourd'hui,

En se focalisant sur moi, qui dénonçais l'horreur de la colonisation, on s'est trompé de cible.

selon qu'ils sont originaires de tel pays ou de tel autre, les morts ont ou non un visage dans les médias. Les morts des pays pauvres ne deviennent le plus souvent que des statistiques.

On a le sentiment dérangeant en tant que spectateur de « jouer » au réfugié, et d'être culpabilisé.

J'en suis conscient. Mais l'idée n'était pas de changer le spectateur en migrant, plutôt de lui faire prendre conscience du contrôle que les États prennent sur nos vies. J'étais dans le centre de Paris, il y a peu. Il y avait des soldats partout, des contrôles partout. Même les courriels

sont surveillés. L'Europe s'est militarisée en si peu de temps après les attentats... et cette situation d'exception est devenue totalement normale !

Cette performance rappelle le dispositif de votre spectacle *Exhibit B*. Vous vous attendiez à la polémique qu'il a suscitée ?

Non ! Je croyais que nous aurions des problèmes en Autriche, où l'extrême droite était puissante, alors que l'affaire a commencé à Londres, après des représentations dans une vingtaine de villes. Le journal *The Guardian* avait fait un titre sur les « zoos humains » pour jouer sur la controverse. Ce n'est qu'après coup que la polémique a explosé à Paris. Quelque part, cela ne me surprend pas que l'affaire ait eu lieu en Grande-Bretagne et en France, les pays qui ont possédé les plus grands empires coloniaux... On m'a notamment reproché de parler, moi, blanc, favorisé, à la place de ceux qui ont été opprimés. C'est un argument que je respecte. Mais en se focalisant sur moi, qui dénonçais l'horreur de la colonisation, on s'est trompé de cible.

Cela a-t-il affecté votre manière de travailler ?

Oui. D'abord j'ai eu envie d'abandonner plusieurs projets. Et puis, quand je me lançais sur une création, je pensais aux réactions des gens. Je me demandais si je serais bien compris, si j'étais la bonne personne pour parler... C'est notamment

pour cela que j'ai invité de vrais migrants à s'approprier les personnages que je propose dans ce dernier spectacle.

Quel est votre prochain projet ?

J'aimerais travailler sur une histoire piochée dans la Bible, quelque chose sur Samson et Dalila marié à la musique gospel. Je veux faire un spectacle light.

C'est possible ?

Je ne sais pas [rires]. Mes amis me disent que même si je m'attaquais à la comédie musicale *Mamma Mia!* j'arriverais à en faire quelque chose de *dark!* 🍷

LÉO PAJON, envoyé spécial à Marseille

Rito de Primavera de Jose Vidal, en ouverture du festival, a réuni 20 danseurs chiliens et 20 Marseillais pour cette version explosive du Sacre du printemps.
Fabian Cambero



— Spectacles participatifs, ambassadeurs volontaires... pour donner un nouveau souffle à ce festival de danse et arts multiples, son directeur veut impliquer les Marseillais.

Marseille
De notre envoyée spéciale

À Marseille, dimanche, les spectateurs étaient nombreux à s'être déplacés jusqu'à la Friche la Belle-de-Mai, ancienne manufacture de tabac, pour le délirant *Water Between Three Hands* du metteur en scène libanais Rabih Mroué. Mais l'ambition du nouveau directeur du Festival de Marseille, Jan Goossens, qui signe la première édition entièrement de son cru (la 22^e de cette manifestation), n'est pas seulement là : « *Quand je suis arrivé en 2016, j'ai trouvé le public trop homogène. Ce n'est pas parce que les salles sont pleines qu'on fait du bon travail : le succès tient non seulement à la quantité mais aussi la diversité. Qui, à Marseille, ne s'identifie pas à ce festival ? C'est une question qui n'a pas été suffisamment posée* », estime-t-il de sa voix réfléchie où perce un léger accent flamand. Par le passé, il a tenu les rênes du KVS, théâtre royal flamand de Bruxelles, pendant quinze ans. Et a redynamisé, avec son équipe, une institution plus que centenaire, en rajeunissant et diversifiant son public.

C'est ce même objectif qu'il se donne pour le Festival de Mar-

L'équipe de Marseille s'appuie sur douze spectateurs partenaires aux profils divers : les Festiv'Alliés.



Le Festival de Marseille, mission diversification

seille, autre ville-monde, en impliquant ses habitants. Et d'abord, à travers des créations et co-créations participatives. *Rito de Primavera* de Jose Vidal, en ouverture du festival, a réuni 20 danseurs chiliens et 20 Marseillais pour cette version explosive du *Sacre du printemps*.

Entre autres performances, pas moins de cent habitants, formant un échantillon représentatif de la ville, présenteront 100 % Marseille, à l'initiative du collectif Rimini Protokoll : « *Il n'y a pas eu d'audition, ce groupe s'est formé de lui-même. Il y avait des critères à respecter - d'âge, de sexe, de quartier... On a désigné une première personne, qui-en a choisi une autre et ainsi de suite.* » Cette chaîne humaine, en répondant à diverses questions, sera la vivante incarnation d'une enquête socio-démographique menée par le festival.

Les artistes marseillais (Dorothee Munyaneza, Georges Appaix...) ont été sollicités pour des spectacles mais aussi pour échanger au sein du « Marslab » avec de jeunes talents locaux. Quant au reste de la programmation, il s'ouvre en grand à tous

les Suds, avec un focus Afrique (en partenariat avec le Festival d'Avignon) et nombre d'artistes du pourtour méditerranéen. Si la danse y reste importante, les arts sont décloisonnés.

Mais Jan Goossens sait qu'une programmation, aussi singulière soit-elle, ne suffit pas à une véritable démocratisation culturelle : « *Mon expérience bruxelloise m'a appris que ce n'est pas parce qu'on a la volonté de se reconnecter à une ville qu'on la connaît. Il faut être très humble et à son écoute.* » Lorsque le KVS s'est installé dans le quartier de Molenbeek, il a créé un festival d'artistes marocains,

repères

Des chiffres et des noms

Le Festival de Marseille. 49 représentations et 20 rendez-vous autour de la programmation, avec ateliers, cours de danse, restitutions et rendez-vous en famille.

5 créations et 9 coproductions dans 8 lieux de la ville.

pensant que cela pourrait intéresser la population locale originaire de ce pays. « *Et là, désastre : personne dans les salles ! Nous avons négligé le fait que ces personnes venaient surtout de familles berbères tandis que nos invités étaient des artistes arabes marocains. Ça a été une leçon.* »

Aussi à Marseille son équipe s'appuie-t-elle sur douze spectateurs partenaires aux profils divers : les Festiv'Alliés. Informés, libres de tout voir gratuitement, « *ils nous donnent aussi, collectivement, une lecture détaillée et profonde de la ville. On a rectifié certaines choses sur leur conseil,*

9 jeunes artistes accompagnés par le Marslab, de 22 à 30 ans.

2 000 places à 1 € avec la Charte culture pour les personnes en situation de précarité ou de handicap.

Des rendez-vous forts, dont Sanctuary de Brett Bailey, installation-hommage aux migrants, et l'attendu 1993 de Julien Gosselin et Aurélien Bellanger.

obtenu des contacts ». Ludovic Tomas, fidèle du festival depuis six ans, en fait partie : « *J'y ai toujours vécu des moments forts, mais je voulais que des personnes différentes en profitent. J'ai organisé deux rendez-vous pour le faire connaître : un barbecue et une rencontre avec 50 personnes.* »

Jan Goossens a aussi remis en question le rythme du festival : « *On ne peut pas se permettre d'être invisibles huit mois de l'année. J'encourage l'équipe à sortir constamment échanger.* » Aux actions éducatives qui existaient déjà se sont ajoutées des soirées mensuelles autour d'un artiste. Et les spectacles participatifs mobilisent parfois les volontaires pendant six mois. « *Ce qui me rendrait heureux, c'est que d'ici à cinq ans, tous les Marseillais sachent ce qu'est le Festival de Marseille, qu'ils l'aiment ou non. D'être, comme le MuCEM ou l'OM, un symbole collectif. Les habitants des grandes villes ne partagent pas un passé, mais un avenir commun.* »

Marie Soyeux

Festival jusqu'au 9 juillet. Rens. 04.91.99.00.20 et festivaldemarseille.com



100% Danse

Festival de Marseille, de "7even" à Jérôme Bel

Rendez-vous au parc Henri Fabre, aux Bernardines et sur La Canebière

Après nous avoir fait voyager au Chili avec José Vidal en ouverture, le festival de Marseille donne carte blanche aux artistes régionaux ce week-end.

"7EVEN", UNE MOSAÏQUE DU BALLET DE MARSEILLE

7even est une commande passée par Emio Greco et Pieter C. Scholten, codirecteurs du Ballet national de Marseille à sept chorégraphes de la nouvelle génération : Ula Sickle, Faustin Linyekula, Eric Minh Cuong Castaing, Nacera Belaza, Ayelen Parolin, Joeri Dubbe, Amos Ben-Tal. Ce spectacle a été créé et produit grâce au rapprochement entre le BNM et ICK, la compagnie néerlandaise d'Emio Greco et Pieter C. Scholten. Il sera ainsi présenté à Amsterdam après Marseille.

Ces vendredi 23, samedi 24, dimanche 25 juin à 20h30 au Ballet national de Marseille, 20 bd de Gabès (8'), 10/24€

COMPAGNIE, COMPAGNIE

Créé l'an dernier pendant le festival, *Gala* de Jérôme Bel fut l'un de nos coups de cœur. Il est repris cette année et adapté au plein air, sous le nom de *Compagnie, compagnie*. La pièce



"Compagnie, compagnie", carte blanche à des danseurs marseillais amateurs, à voir samedi à 19 h au parc Henri Fabre, et dimanche à 12h30 et 16h15 en bas de la Canebière, en entrée libre. /PHOTO DR

réunit sur scène des danseurs amateurs et professionnels au profil très différent, deux seniors, une petite fille de 8 ans, trois danseurs classiques, une danseuse contemporaine, un jongleur... Superbe et incroyablement émouvant. **M-E.B.**

Ce samedi 24 à 19 h au parc Henri Fabre (8'), et dimanche 25 à 12h30 et 16h15 en bas de la Canebière, gratuit. www.festivaldemarseille.com

Festival des idées aux Bernardines

Penser, questionner, déconstruire et refaire le monde: c'est l'ambition du Festival des idées, qui invite artistes et libres penseurs. Deux invités sont conviés au premier rendez-vous, "Faire ville ensemble": Eric Corijn, philosophe et sociologue à l'Université libre de Bruxelles, qui travaille sur les liens entre mondialisation et urbanité, communautés et société, vivre-ensemble et art, et Michel Peraldi, auteur de "Gouverner Marseille".

→ samedi 24 juin à partir de 11h aux Bernardines. Entrée libre sur réservation www.festivaldemarseille.com



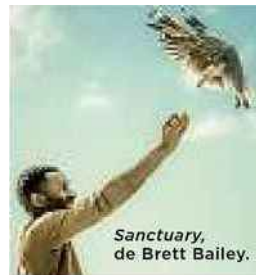
DANSE SUD-EST

FESTIVAL DE MARSEILLE

**Jusqu'au 9 juillet,
à Marseille
(Bouches-du-Rhône)**

Les bras largement ouverts sur la Méditerranée et l'Afrique, entre danse et théâtre mais aussi musique et cinéma, le festival pluridisciplinaire marseillais, sous la direction de Jan Goossens, entend plus que jamais devenir le porte-voix d'artistes engagés. Le Sud-Africain Brett Bailey, le Libanais Rabih Mroué, la Marocaine Bouchra Ouizguen ou encore le Burkinabé Serge Aimé Coulibaly participeront à ce savoureux rendez-vous où le brassage des cultures, la diversité des langues et des corps rythment l'ambiance. Cette 22^e édition fait aussi la part belle aux artistes marseillais comme Georges Appaix, Éric Minh Cuong Castaing ou Eva Doumbia.

**Friche la Belle de Mai-
La Cartonnerie. De 5 à 24 €.**
www.festivaldemarseille.com



*Sanctuary,
de Brett Bailey.*



Le Grupo de Rua marche sur la tête au Festival de Marseille

Après le Chilien José Vidal, le Brésilien Bruno Beltrão est invité au Silo

Il y a quelques années, on avait eu le bonheur de les découvrir à Marseille, sur la scène du Merlan : course effrénée, catapultes, sauts, la puissance des danseurs du Grupo de Rua de Bruno Beltrão donne le tournis. Venus des favelas de Rio, ses danseurs poussent ainsi à l'extrême les limites de la danse. Du hip hop, Bruno Beltrão garde l'esprit frondeur, mais se dégage de ses codes, et compose une écriture très personnelle. Aujourd'hui reconnu sur les plus grandes scènes internationales, le Brésilien a été récompensé par un Bessie Award en 2010 à New York.

Même si sa compagnie s'appelle Grupo de Rua, ce n'est pas tant dans la rue qu'en visionnant des vidéos de stars américaines du hip hop -Vanilla Ice, Stevie B...- que Bruno Beltrão s'est intéressé à la danse, à 13 ans. Quelques années plus tard, il cofonde en 1996 le Grupo de Rua de Niteroi, qui, à ses débuts, se consacre principalement aux compétitions de danse et à des apparitions dans des festivals et à la télévision. Tout en restant proche de la rue, le collectif en vient à questionner la manière de transposer les techniques de street dance sur scène, ce qui l'amènera à diverses créations comme *H2*, *H3* ou *Crackz*.

Le Festival de Marseille accueille l'une des premières représentations de sa nouvelle création, *InoaH*. "C'est le nom de la ville dans laquelle nous avons trouvé un studio suffisamment grand et abordable", explique Bruno Beltrão. J'aime les titres abstraits, il ne dit rien sur



Issus des favelas de Rio, les danseurs poussent le hip hop et les danses urbaines à l'extrême.

/ PHOTO DR

le spectacle si ce n'est une émotion vis-à-vis de ce lieu."

Cette pièce s'inspire de la marche pour évoquer celle que les migrants affrontent partout dans le monde. En réponse aux chemins que des milliers de personnes créent chaque jour pour se chercher un avenir, il a imaginé une procession-performance en explorant toutes les facettes de la marche. Sur

scène, les hip hoppers multiplient les allers-retours, même lorsque le sol semble se transformer en rivière.

D'une portée politique, la pièce peut facilement se voir en famille, pour la prouesse de la danse.

Il sera également question de marche et de procession avec Nacera Belaza, autre artiste invitée au festival mardi et mercre-

di, pour un rituel nocturne accompagné par les chants, au théâtre de la Sucrière. Un poème qui invite à goûter à "l'alenteur du mouvement et à l'étirement du temps".

M-E.B.

"InoaH", ce soir à 20h30 et mercredi 28 juin à 10h au Silo.
Tarif plein : 22/28€. Réduit : 15/20€.
www.festivaldemarseille.com

Nacera Belaza, chorégraphe



Lien : <http://www.rfi.fr/emission/20170629-nacera-belaza-choregraphe>

La chorégraphe Nacera Belaza. AFP/Anne-Christine Poujoulat

« Procession et solos » est le titre de la dernière création de la chorégraphe franco-algérienne Nacera Belaza. En tournée actuellement, elle se joue ce soir au Festival de Marseille. La pièce a été créée d'abord au Panthéon à Paris dans le cadre de Monuments en mouvement, une production initiée par le Centre des monuments nationaux pour faire vivre des lieux du patrimoine.

MALTRAITANCE

Des "Ange" de la télé-réalité violents avec leur bébé? P.IV



NOTRE ENQUÊTE DANS LA RÉGION

Tous drogués aux médicaments!

Achetés dans la rue ou sur internet mais aussi avec des ordonnances détournées, ils font des ravages. Tous les âges sont concernés P.2 et 3

MERCATO

L'OM flashe sur le Rennais Gnagnon P.29



POUR DONNER UNE DIMENSION LUDIQUE AU COMPLEXE DE LA JOLIETTE

Les Terrasses du port vont s'agrandir

Labyrinthe, parcours laser, "escape game" et accrobranche indoor pourraient jouxter le centre commercial aux 200 boutiques ouvert il y a trois ans en bord de mer P.4

BOUES ROUGES

La pollution terrestre, aussi, dans le viseur P.7



/PHOTO SERGE MERCIER

POLITIQUE

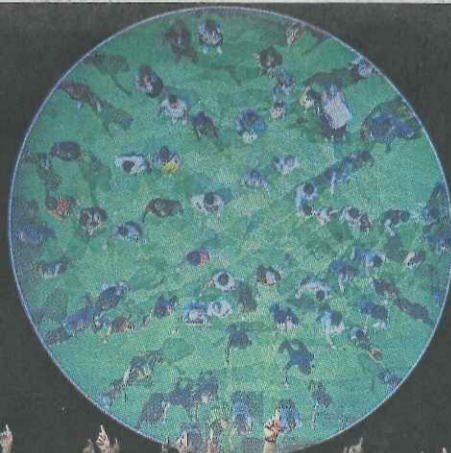
Macron convoque le Congrès lundi à Versailles P.II

TOUR DE FRANCE J-2

Tout savoir sur la Grande Boucle P.30

ÉDUCATION

800 000 collégiens passent le brevet P.III



Demain soir et ce week-end à La Criée



Un spectacle 100 % marseillais

Cent Marseillais, âgés de 3 à 88 ans, vont donner leur vision, souvent critique, mais aussi drôle et tendre de leur ville. /PHOTO P.LAURENSEN P.5

CLUB DE L'ÉCONOMIE DE "LA PROVENCE"

Quel avenir pour le travail intérimaire?



/PHOTO FRÉDÉRIC SPEICH

P.14 et 15

LES RESTAURANTS CONDAMNÉS À LA DÉMOLITION

Gros coup de chaud chez les plagistes



/PHOTO THIERRY GARRO

P.IV

M01VIL



Cent Marseillais se racontent à La Criée

De tous âges et de tous horizons, ils dressent le portrait de leur ville dans "100 % Marseille" demain soir

Lundi soir, c'est l'effervescence dans les loges de La Criée. Des enfants courent sur scène, une dame taquine gentiment un pêcheur venu avec sa canne. C'est le deuxième jour de répétition pour les participants de *100 % Marseille* du collectif berlinois Rimini Protokoll, et des liens commencent à se nouer. À J-4 avant la première au festival de Marseille, l'ambiance est bon enfant, malgré le tract. "On nous demande de jouer notre propre rôle, pas d'angoisse, relativise Michaël. Ce projet me permet de rencontrer 99 personnes qui ne sont ni de mon milieu, ni de mon âge, que je n'aurais jamais croisées autrement. Certaines questions qu'on nous pose nous obligent à nous interroger sur notre propre vision des choses. Par exemple: peut-on définir l'humanité par deux sexes, l'homme et la femme?"

Déjà réalisé dans 29 autres villes comme Montréal, Zurich, Tokyo ou Bruxelles, la série *100 % city* a pour ambition de donner un visage à des statis-

**Avez-vous voté
aux élections ?
Trompé votre conjoint ?
Sauvé une vie ?**

tiques. Les cent participants ont ainsi été recrutés par le Festival de Marseille sur la base de cinq critères: sexe, âge, quartier de résidence, pays d'origine, structure familiale (seul, en couple, famille monoparentale). "La première surprise a été de constater que Marseille n'est pas si cosmopolite qu'on le dit en général, explique Stefan Kaegi, l'un des artistes de Rimini Protokoll. Selon le recensement de l'Insee, elle compte 15% seulement d'étrangers, c'est beaucoup moins qu'à Bruxelles ou à Vancouver par exemple qui tournent autour des 35%. En revanche, le niveau de formation peu élevé et la pauvreté ne sont pas des clichés." *100 % Marseille*

dresse ainsi un portrait-vérité de la ville, mais de façon ludique avec des interrogations dans tous les domaines. Avez-vous voté au deuxième tour des élections législatives? Avez-vous déjà trompé votre conjoint? Y a-t-il de quoi être raciste à Marseille? Qui est supporter du PSG? Pour monter ce spectacle trois soirs, il aura fallu cinq mois pour réaliser le bon casting, en passant des petites annonces dans les CIQ et les associations. Le recrutement s'effectuait en chaîne, chaque participant parrainant le suivant. "La directrice d'école

m'a parlé de cette pièce", raconte ainsi Zohra, une habitante des Chartreux, qui se lance pour la première fois de sa vie sur les planches d'un théâtre. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des "acteurs amateurs". On leur a demandé de venir avec un objet qui leur est cher et de se présenter en dix secondes. "Malgré tes boues rouges, merci à Marseille!", lance une femme, équipée de son masque de plongée. Des enfants présentent leurs doudous au micro. Le retraité à la canne à pêche, Robert, dit qu'il "aime rire et taquiner" et qu'il ne veut surtout pas "devenir un homme du passé qui parle du bon vieux temps". Yoni porte son "tsitsit", des lanières "qui, dans la religion juive, lui rappellent ce qu'il doit faire ou pas et lui permettent de déstresser".

D'autres ne monteront pas sur scène, mais ont laissé leur témoignage dans le livret de salle: Valérie, sans-papiers, a pris en photo son rouge à lèvres, Jean-Noël, SDF, a choisi *L'Odyssée* d'Homère, son livre préféré. Arfin, réfugié du Bangladesh, 17 ans, un stylo Bic, car il aimerait devenir étudiant.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme, demandait Larmatine? Sur la scène de La Criée, ils symboliseront autant de tranches de vie.

Marie-Eve BARBIER

"100 % Marseille", demain et samedi à 20 h 30, dimanche à 18 h 30 à La Criée.
5-24 euros. festivaldemarseille.com



POURQUOI ELLES MONTENT SUR LES PLANCHES

► Mélissa, 28 ans, musicienne

"J'ai regardé une vidéo du 100% Montréal et du 100% Paris, et j'ai trouvé ça drôle et décalé. Ce qui m'a plu dans ce projet, c'est le saut dans l'inconnu. Jusqu'à lundi dernier, on ne savait pas à quoi s'attendre et ce que l'on allait faire. 100% Marseille sera différent des spectacles traditionnels."

Son objet : "Sur scène, on me reconnaîtra par mon saxophone." Ce qui la rend fière d'être marseillaise : "Dans la rue, les gens prennent le temps de dire bonjour et de discuter."



◀ Zohra, 42 ans, mère au foyer

"J'ai acheté un bateau chez un antiquaire pour le spectacle, car je suis arrivée d'Algérie en bateau quand j'étais enfant. J'ai traversé la Méditerranée et j'ai tout de suite trouvé mes repères ici comme si j'y avais toujours vécu. J'appartiens au groupe des amoureux de la cuisine et je suis membre de l'association Bien à vous, qui prépare des repas pour les sans domicile fixe. C'est la première fois de ma vie que je monterai sur les planches d'un théâtre. C'est la directrice de l'école de ma fille Dina qui m'a parlé de 100% Marseille. Je suis très contente de participer d'autant que ma fille vient avec moi."



► Mireille, 71 ans, retraitée

"Je suis née aux Goudes, puis j'ai suivi mon mari dans le Var. Marseille m'a manqué, et je suis heureuse de participer à un spectacle qui parle de ma ville. Je suis membre du CIQ et je participe au spectacle avec une copine. Ce sera la première fois que je monte sur scène. Enfin, la deuxième : j'ai participé une fois à l'émission Le Juste prix, mais parler en public n'est pas ma spécialité. J'aime Marseille, mais j'aime surtout les Goudes, ce sont mes racines, mon père y était pêcheur. Au sein de l'association Les Girelles, on se réunit tous les lundis, pour marcher ou faire du yoga."

L'après-midi, en hiver, on fait du crochet, tous les bénéfices sont reversés à une association pour les hôpitaux. Je ne comprends pas les gens qui critiquent Marseille, il n'y a rien de plus beau ! Il y a quelques années, j'ai été malade, j'essaie maintenant de faire un maximum de choses. De profiter de la vie."



◀ Marie-Laure Bardy Lamorinière, responsable des relations publiques

"Je suis venue à Marseille pour tourner une page de ma vie, et reprendre tout à zéro à 60 ans ! Autant dire que ça n'a pas toujours été facile ! Au début, j'étais perdue, je n'avais pas les codes, en tant que parisienne pur jus et grande bourgeoise désargentée ! J'aime cette ville autant que je la déteste, je la trouve sublime et insupportable ! J'aime dire : Marseille vous ouvre facilement ses bras, mais elle ne les referme pas ! Elle a un patrimoine

mythique, qui n'est pas du tout mis en valeur : l'abbaye de Saint-Victor, la villa Magalone, La Vieille Charité qui possède le 3^e plus beau musée d'Égypte ancienne mais qui le sait ? Ou la Cité radieuse. On parle toujours de la nature, des calanques, mais la ville a aussi un riche passé culturel, méconnu."





«100% Marseille» échantillon en chantier

Comme à Paris, Melbourne ou Montréal, le collectif Rimini Protokoll réunit cent habitants représentatifs de la ville pour un portrait sociologique incarné. Visite aux répétitions.

Par
ANNE DIATKINE
Envoyée spéciale à Marseille
Photo **PATRICK
GHERDOUSSI.DIVERGENCE**

La performance ne devait avoir lieu qu'une seule fois, à Berlin, pour fêter le centenaire d'un théâtre en 2008. Aujourd'hui, à force de faire le tour du monde, elle va finir par dessiner une cartographie en actes de toutes les métropoles de la planète. Elle s'ordonne autour d'un principe simple, évident, stimulant, inventé par le collectif berlinois Rimini Protokoll, qui permet de

cerner au plus près le souffle d'une ville, à travers cent personnes choisies pas du tout au hasard – et surtout pas par le biais d'une petite annonce. Après Berlin, Melbourne, Londres, Penang (en Malaisie), Brisbane, Montréal, Bruxelles et tant d'autres, voici donc *100% Marseille*, donné trois soirs durant au Théâtre de la Criée dans le cadre du festival de Marseille. Mode d'emploi et impressions glanées lors des répétitions.

Etre beau ne sert à rien

Soit un échantillon de cent habitants sur scène, au plus près de la réalité statistique de la ville. Par exemple, si 14% d'en-



fants de moins de 10 ans habitent Marseille, il y a quatorze enfants sur scène. Si 5% des habitants vivent en colocation, ils sont cinq à être représentés sur le plateau.

Les cent Marseillais ont été idéalement choisis selon une logique de réaction en chaîne. Le premier a coopté le second, qui a trouvé le troisième, et ainsi de suite jusqu'au centième, sachant que plus la chaîne arrive à son terme, plus les critères de sélection deviennent nombreux et restrictifs, et obligent chaque nouveau participant à se transporter aux antipodes de son cercle amical. Claire Oberlin, responsable des projets participatifs du festival de Marseille, explique : « Une fois qu'il accepte d'y être, chaque participant n'a qu'un seul jour pour donner le nom du suivant. Cela peut être complexe de dénicher, en une poignée d'heures, un homme né en Asie, de tel âge, habitant tel quartier, et ayant tel type de revenus. » Encore plus difficiles à motiver, « les personnes très âgées. Or, je suis obligée d'être tenace, car ce qui va émerger repose largement sur la justesse du casting ». Une distribution pour une fois absolument pas élitiste : être à l'aise sur le plateau ou être beau ne sert à rien. En effet, en visionnant le 100% Paris, on s'aperçoit que la performance rate le coche, car parmi les cent Parisiens recrutés, beaucoup se ressemblent furieusement. On serait ainsi tous précaires, aspirant artistes, comédiens en herbe, pas racistes, et fatalement de gauche. Et à l'aise ! Ce qui en dit beaucoup sur la solidité des murs invisibles, mais moins sur la diversité de ceux qui peuplent la ville.

Quatre jours de répétitions, c'est très peu

Les cent ne se sont encore jamais rassemblés. Dans cinq jours, ils seront pourtant à même de présenter quelque chose qui se tient. Des enfants courent partout sur le plateau, recouvert en son centre d'une piste verte. C'est Stefan Kaegi de Rimini Protokoll qui s'y colle

pour les convaincre de ne pas jouer avec le pied de micro, en dépit de sa terrible attraction. Quatre jours de répétitions, c'est très peu pour construire un groupe et un spectacle, mais il y a une trame, similaire dans chaque ville. De même, la scénographie évolue peu selon les lieux. Une piste d'une agréable couleur verte au sol, donc, projetée sur un écran, et d'une efficacité graphique indéniable, notamment lorsque les cent Marseillais s'immobilisent en fixant les spectateurs ou tombent au sol, parce qu'ils n'en peuvent plus de faire des pompes – qu'on se rassure, seuls les volontaires s'adonnent à cette torture, ce qui donne aussi aux spectateurs une idée du nombre des partisans de cet exercice, son genre, son âge.

De même, lorsque les cent Marseillais sont invités à danser la musette, le hip-hop ou le pop-rock, on se surprend à être très intéressé par le remplissage ou la désertion soudain de la piste couleur costume de Babar. Dans un premier temps, la personne numéro 1 se présente. Dans chaque ville, elle est recrutée quelques mois à l'avance en sa qualité d'expert. C'est elle qui va aider à fournir toutes les informations qui échappent aux statistiques – « très insuffisantes », note Claire Oberlin. L'absence de statistiques religieuses par exemple interdit de savoir le nombre de personnes qui célèbrent le ramadan.

Chaque participant se présente ensuite en quatre secondes à travers un objet choisi. L'imprévu est la tension créée par les présentations ininterrompues. Ce qui maintient en haleine ? Ce flot, où des personnes qui n'ont rien pour s'entendre disent en trois mots en quoi elles sont uniques. Puis viennent les questions, plus ou moins évidentes, plus ou moins indiscretes, qui scandent la représentation. Qui est donc ce jeune homme d'origine marocaine au tee-shirt blanc qui par deux fois lève la main quand on demande : « Qui d'entre vous pense qu'à Marseille, il est parfois légitime d'être raciste ? » Est-ce son propre

racisme qui lui paraît justifiable, ou celui qu'il subit ? Réponse ce week-end. Les notes de Claire Oberlin nous informent déjà que le jeune homme habite une cité en déshérence à côté de l'auto-route, qu'il est très investi dans la vie associative et que grâce à son obstination, il a réussi à faire construire un mur anti-bruit et à cultiver des jardins potagers pour les habitants des tours.

Un secret de famille

Est-ce grâce à l'absence d'acteurs professionnels sur scène et à l'aspect égalitaire du projet ? On est en tout cas étonné de ne constater aucun cabotinage parmi les cent Marseillais. Aucun ne cherche à profiter de l'estrade pour une mise en lumière personnelle – « Ça, c'était les Parisiens, se souvient Stefan Kaegi. Une fois qu'ils avaient la parole, ils n'arrivaient pas à la lâcher. » Tous suivent à la lettre les consignes, comme le remarque Marcel, 70 ans, représentant « des Français d'Algérie », attablé à la cafétéria du théâtre. Pourquoi a-t-il accepté de faire partie de ce portrait ? « Parce que je veux montrer que Marseille, ce n'est pas que de la délinquance et du chômage. » Il est venu avec la photographie de son père militaire prise à Oran en 1929. Une image qui dévoile un secret de famille découvert il y a peu. Ce qu'il refuse : « Être assimilé à l'extrême droite. » Il ne sait pas encore s'il aura l'occasion de le dire. Certaines questions entraînent de la « honte » dira Freddy. « J'ai levé la main quand on nous a demandé si on avait déjà été SDF. Et je me suis aperçu qu'on était deux. » La performance n'a rien d'une tribune. C'est grâce à des actes scéniques que les spectateurs observent l'incarnation de chiffres selon les mouvements des corps.

« Qui aimerait changer de conjoint ? »

Stefan Kaegi, qui revient tout juste d'un 100% Montréal, découvre à Marseille que la France est un pays bien moins multiculturel que les Français ne l'ima-



ginent. *«A Montréal, il y avait beaucoup plus de langues et d'étrangers et nous avons besoin d'un traducteur. A Marseille, tout le monde parle français, et l'arabe est une langue seconde pour une vingtaine de participants.»* Le collectif pose toujours des questions spécifiques à chaque ville visitée, mais remarque que ce sont surtout les réponses qui diffèrent. Aucun problème à Marseille pour dire à main levée la consommation de cannabis, contrairement à la Malaisie où la même question a été posée dans la pénombre – il faut dire que le pays fait planer une menace de peine de mort sur l'usage et le trafic de stupéfiants. Stefan Kaegi se souvient de sa surprise quand, en Corée du Sud, toutes les mains se sont levées à la question «Qui aimerait changer de conjoint?» : *«J'ai appris ensuite que le divorce pouvait provoquer des licenciements.»* Le spectacle a été invité en Chine, *«car les autorités ont grand intérêt à mettre en avant la diversité ethnique du pays»*. Mais ces mêmes autorités se sont rétractées devant l'impossibilité de sélectionner elles-mêmes les participants. Un problème similaire se posera peut-être très prochainement à Saint-Petersbourg.

N'y a-t-il pas un risque de répétitions et de formatage, à tourner autant ? *«Non, c'est un spectacle qui rend fou, si bien qu'on ne le fait pas tout le temps. Mais, par l'incroyable chance qu'il donne de saisir de l'intérieur une ville, il est addictif.»* Dimanche dernier, personne ne savait encore si ce 100% Marseille serait fidèle à ce qu'est la ville. Claire Oberlin regrettait cependant de ne pas avoir réussi à convaincre *«Jean-Noël, un SDF depuis près de vingt ans, agrégé de lettres classiques, logeant sur le bitume en bas de chez moi»*, ainsi que des sans-papiers. Elle se console en ayant notifié leur absence sur le plateau et dans le livret publié, propre à chaque ville. Les regrets de Claire et chacune des performances questionnent peut-être le plus important : la quête impossible de faire battre le cœur d'une ville dans des chiffres, aussi ludiques et nombreux soient-ils. ◆



"1993", la nouvelle fresque théâtrale de Julien Gosselin

Enfant prodige d'Avignon, il crée sa nouvelle pièce au Festival de Marseille

À 30 ans, Julien Gosselin a déjà été applaudi pour ses *Particules élémentaires*, adaptation magistrale du roman culte de Houellebecq, et pour *2666* de Roberto Bolaño, montée l'an dernier au Festival d'Avignon. Il a cette fois choisi le Festival de Marseille pour présenter sa nouvelle création, *1993*, d'Aurélien Bellanger (*La théorie de l'information, L'aménagement du territoire, Le Grand Paris*). Elle est interprétée par les jeunes acteurs issus de l'École du Théâtre national de Strasbourg (TNS).

■ En 1993 s'est achevée la construction du tunnel sous la Manche. Avez-vous choisi cette date parce qu'elle symbolise une époque où l'Europe faisait encore rêver ?

Oui, absolument. On a choisi 1993 pour plusieurs raisons. C'est aussi l'année où sort le premier grand tube d'euro-dance, par exemple *No Limit* du groupe 2 Unlimited. C'était le premier grand mouvement musical européen. On a travaillé en même temps sur le tunnel sous la Manche et cette musique-là. Par ailleurs, Victor Hugo a écrit un *1793* qui parle de la terreur révolutionnaire. Or nous évoquons une autre forme de terreur liée aux groupes identitaires qui pululent contre la jungle de Calais et les migrants. Tout se regroupe dans ce titre-là.

■ Voulez-vous parler de la désillusion européenne ?

Je travaille avec les étudiants de l'École du TNS qui sont nés autour de 1993. Avec *Les particules élémentaires*, je parlais d'une génération née après 1968, et qui en subissait les conséquences. Cette fois-ci, je parle d'une génération née après la chute du mur, qui n'a pas connu l'ouverture magnifique de l'Europe, et qui en subit les conséquences et les zones noires. En 1989, on pensait que l'idéal de paix européen, libéral et démocratique, allait s'exporter. On se rend compte aujourd'hui que non seulement il ne s'est pas mon-



La pièce fait le portrait d'une génération : que signifie être né après la chute du mur de Berlin ? De quelles déceptions, de quels rêves hérite-t-on ? Ci-contre, le metteur en scène Julien Gosselin.

/PHOTOS DR ET VALÉRIE FARINE

dialisé, mais qu'il s'est brisé à l'intérieur même de l'Europe. Quand on a construit le tunnel sous la Manche, on pensait, en réunissant La France et l'Angleterre, parvenir à cet idéal. Or c'est à cet endroit même que se catalyse aujourd'hui toute la violence du monde avec ces milliers de migrants qui fuient la guerre et se retrouvent coincés à Calais.

■ Vous êtes né à Calais et votre compagnie y est installée. La jungle aurait-elle pu être un objet théâtral en soi ?

J'y ai pensé à un moment, j'ai même réalisé des interviews sur place. Mais en tant que metteur en scène, j'ai besoin de me confronter à un texte poétique fort. Aurélien Bellanger a beaucoup de talent pour faire se connecter des thèmes, l'euro-dance, le tunnel, la jungle. Ils s'entrecroisent dans le spectacle de façon un peu magique.

■ A-t-il continué à écrire pen-

dant que vous travailliez ?

Il avait écrit une première version qui a été complètement remodelée à notre contact. C'était une expérience neuve pour lui : Aurélien Bellanger n'est pas spectateur de théâtre. C'est la première fois qu'il confrontait son écriture, non pas à un éditeur, mais à toute une équipe de techniciens et de comédiens. L'échange a vraiment eu lieu.

■ A-t-il des points communs avec Houellebecq ? Sa précision dans l'observation du monde contemporain ?

Oui, j'aime ces écritures. Je veux parler des gens d'aujourd'hui, avec la langue d'aujourd'hui. Je n'ai pas envie d'aller chercher des classiques pour raconter le monde contempo-

■ Pourquoi avoir choisi le Festival de Marseille pour cette création ?

Jan Goossens est venu me cher-



cher et je suis heureux de travailler avec lui. Je sais qu'on n'attend pas de moi quelque chose de "plan plan", mais une vision et des prises de risque. J'ai souvent travaillé à Marseille, avec Hubert Colas et à La Friche. Je ne peux pas être plus heureux qu'ici.

Recueilli par Marie-Eve BARBIER

"1993", ce soir et demain à 19h au théâtre du Gymnase, 10/24€. festivaldemarseille.com



DISTINCTION

Jan Goossens nommé Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres

Jan Goossens, directeur du Festival de Marseille, recevra des mains de Bernard Faivre d'Arcier, les insignes de Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres, ce mercredi 5 juillet au Théâtre des Bernardines, QG de la 22^e édition de la manifestation. Cet ordre est destiné à récompenser les personnes qui se sont distinguées par la contribution qu'elles ont apportée au rayonnement des Arts et des Lettres en France et dans le monde.



1993 : la fin du rêve européen ?



1993 photo Jean-Louis Fernandez

Tiens encore une année. Après 2666, Julien Gosselin met en scène 1993, un texte d'Aurélien Bellanger avec tout le groupe 43 de l'école du Théâtre National de Strasbourg. Une pièce qui interroge le rêve européen dans une scénographie radicale. Créé au Festival de Marseille, le spectacle va tourner en 2018.

Lorsqu'ils évoquent le sujet de la pièce, Julien Gosselin et l'auteur Aurélien Bellanger imaginent construire le texte à partir de témoignages recueillis à Calais. Finalement Aurélien Bellanger écrit un essai. **1993, c'est l'année des derniers travaux avant l'ouverture du tunnel sous la Manche**, un grande idée européenne portée par **Margaret Thatcher** et **François Mitterrand**. La même année, un autre tunnel est creusé entre la France et la Suisse, le Cern, on y installe un accélérateur de particules.

Le Tunnel sous la Manche entre Calais et Londres désenclave l'Angleterre. C'est aussi un appel d'air pour des réfugiés en quête de liberté. Les européens ne le savent pas encore en 1993, mais vingt ans plus tard ce tunnel provoquera un traumatisme en Europe. Le rêve européen s'est-t-il évanoui depuis la réunification des deux Allemagnes et la chute du mur de Berlin ? Le spectacle pose cette question. Aurélien Bellanger s'est appuyé sur l'ouvrage de **Francis Fukuyama**, *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*. Un essai de ce politologue américain dans lequel il affirme que la fin de la Guerre froide marque la victoire idéologique de la démocratie et du libéralisme sur les autres idéologies politiques, et que la chute du Mur va entraîner d'importants soubresauts.

Dans la première partie du spectacle, **Julien Gosselin créé un trou noir théâtral saisissant**. Les comédiens du groupe 43 du TNS, en ligne, scandent des bribes de textes. Puis ils sont happés par ce tunnel sombre, d'où se détache la lueur de néons stroboscopiques blafards. Ils disparaissent pendant plus de quarante minutes, laissant le public seul, face à ce trou béant. On est scotché devant la radicalité de la mise en scène. Julien



[Visualiser l'article](#)

Gosselin aime dire qu'il ne souhaite pas ménager le public. Il le confirme une fois de plus. Avec brio. **Les phrases chocs d'Aurélien Bellanger ne laissent pas indifférents non plus.** Il compare les réfugiés à des particules exotiques qui jaillissent du tunnel; l'Europe à une génération de playmobils.

1993 est totalement à contre courant de la pensée « macroniste » idéaliste sur l'état de l'Europe. Il est là où doit se placer le théâtre et la culture, dans l'interrogation et les doutes. Et avec cette génération d'acteurs, de scénographes, de régisseurs, de metteurs en scène enthousiastes, il crée **un électro choc salvateur.**

La deuxième partie se déroule dans un appartement quelque part en Europe lors d'une soirée Erasmus avec des étudiants de différentes nationalités. On boit, on se drogue, on baise. Les comédiens du TNS sont filmés par deux opérateurs de prise de vues qui les suivent du salon à la cuisine, dans les couloirs ou dans les toilettes. Julien Gosselin reproduit ici avec la même qualité technique, le procédé utilisé par **Cyril Teste** dans *Nobody*. Les images sont projetées au dessus du décor. Cette réunion de jeunes européens s'avère être un rassemblement de jeunes nationalistes. **La montée des fondamentalismes : une réaction à la vacuité de la société libérale ?** Aurélien Bellanger et Julien Gosselin posent crûment la question dans **un spectacle qui interroge notre propre vision de l'Europe.**

1993

Julien Gosselin & Aurélien Bellanger

Texte Aurélien Bellanger Mise en scène Julien Gosselin Avec Quentin Barbosa, Genséric Coléno-Demeulenaere, Camille Dagen, Marianne Deshayes, Paul Gaillard, Yannick Gonzalez, Roberto Jean, Pauline Lefebvre-Haudepin, Dea Liane, Zacharie Lorent, Mathilde Mennetrier, Hélène Morelli Musique Guillaume Bachelé Scénographie Emma Depoid, Solène Fourt Costumes Salma Bordes Son Hugo Hamman, Sarah Meunier Lumière Quentin Maudet, Sarah Meunier Vidéo Camille Sanchez Plateau Jori Desq Régie générale Valentin Dabadie Conseils vidéo Pierre Martin Conseils lumière Nicolas Joubert Assistanat à la mise en scène Eddy D'Aranjo, Ferdinand Flame

Décor et costumes ont été réalisés par les ateliers du TNS Crédits photos Pierre Martin et Simon Gosselin Spectacle créé avec le Groupe 43 de l'École du TNS (diplômé en 2017)

Julien Gosselin est metteur en scène associé au Théâtre National de Strasbourg

Production Théâtre National de Strasbourg Coproduction Festival de Marseille – danse et arts multiples

**Coproduction Festival de Marseille. Spectacle présenté en coréalisation avec le Théâtre du Gymnase
durée: 1 h 45**

Festival de Marseille 2017

Théâtre du Gymnase

3 et 4 juillet 2017 à 19h

Gennevilliers du 9 au 20 janvier 2018 au T2G-Théâtre de Gennevilliers – Centre dramatique national de création contemporaine

Valenciennes les 16 et 17 mars 2018 au Phénix – Scène nationale, Pôle européen de création

Liège du 17 au 21 avril 2018 au Théâtre de Liège

TNS du 26 mars au 10 avr 2018



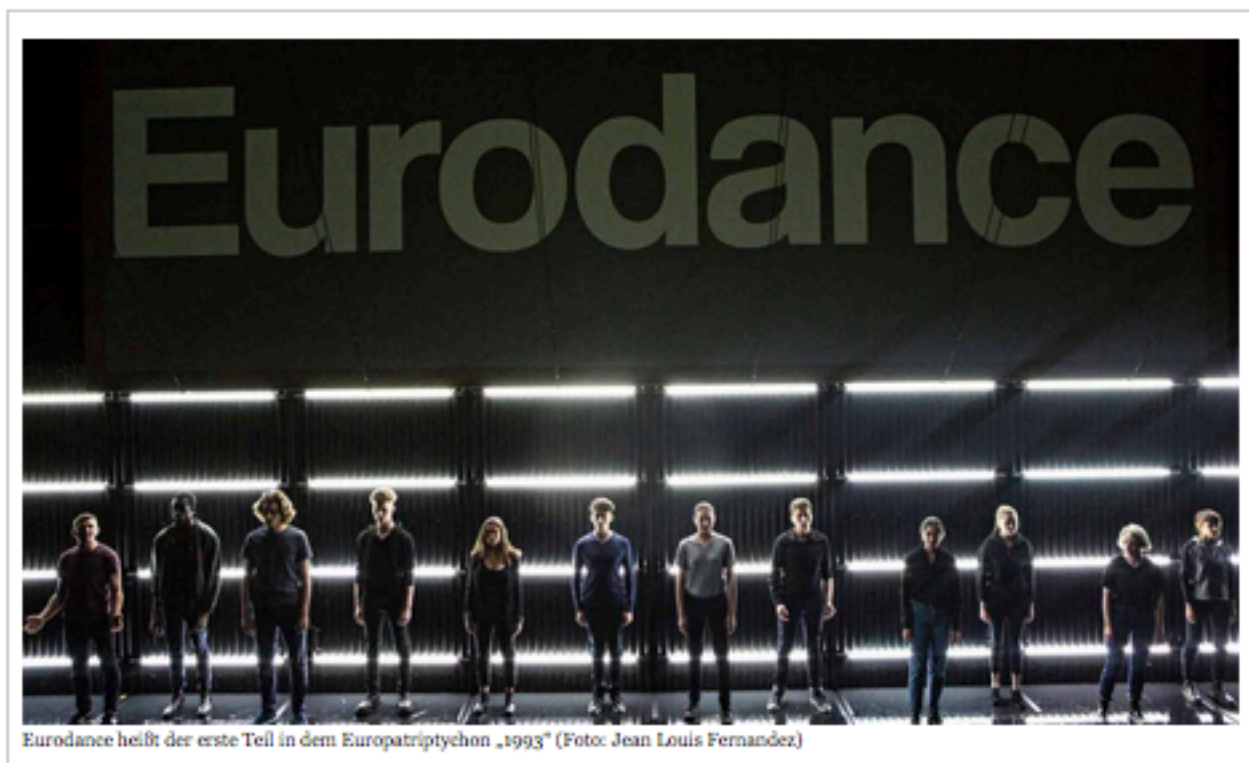
„1993“ in Marseille uraufgeführt

Das Tanzen der Elementarteilchen

von Eberhard Spreng

Julien Gosselin gehört zur Generation der Dreißigjährigen, in deren Kindheit das Theorem vom „Ende der Geschichte“ die Runde machte: Das Versprechen auf ein Leben ohne Krieg und im Wohlstand einer liberalen Gesellschaft. Zusammen mit dem jungen Erfolgsautor Aurélien Bellanger unterzieht der talentierte Nachwuchsregisseur mit „1993“ den europäischen Kontinent jetzt einer beklemmenden Bestandsaufnahme.

Deutschlandfunk, Kultur Heute – 04.07.2017 – Beitrag hören



Eurodance heißt der erste Teil in dem Europatriptychon „1993“ (Foto: Jean Louis Fernandez)

Ein Text des amerikanischen Politologen Francis Fukuyama begrüßt die Zuschauer beim Eintritt in den Saal im Marseiller Théâtre du Gymnase. In dem Text heißt es, die Geschichte der ideologischen Grenzziehung, des kalten Krieges zwischen Ost und West, der großen Menschheitskonflikte sei mit dem Fall der Berliner Mauer überwunden und werde nun von einer Freiheitsordnung abgelöst, in der das westliche, liberale Gesellschaftsmodell sich weltweit durchsetze. Mit dem Ende der Konflikte sei das Ende der Geschichte eingetreten.

Alle an der Produktion Beteiligten des Theaterstückes „1993“ haben gemein, dass sie nach dem Fall der Berliner Mauer erwachsen, beziehungsweise viele erst nach 1989 geboren wurden. Und damit in einem hellen Menschheitsversprechen, das sich gerade jetzt als trügerisch erweist. Auf die Illusion einer Europäischen Gemeinschaft, die Jahrhunderte verheerender Kriege auf diesem Kontinent auf immer vergessen mache, kommt die Aufführung immer wieder zurück. *“L’Europe a pris un visage humain, l’Europe est devenue une machine hantée par des fantômes humains. Une machine devenue folle, devenue hostile et malveillante. Les normes de sécurité des grands aéroports sont devenues les procédures de contrôle standards des flux humains et logistiques.”*

Techno-Grooves und rasende Wortflut

In rasendem Tempo sprechen die Akteure die wild assoziierenden Texte zu den Flächenakkorden der Ambientmusik und später heftig und laut pulsierenden Techno-Rhythmen, mit denen Gosselin schon in früheren Arbeiten das Bühnengeschehen befeuert hat. Aurélien Bellanger hat sich in seinen drei bisherigen Romanen immer wieder mit den modernistischen Mythen Frankreichs und ihrem Niederschlag in monströsen Infrastrukturprojekten befasst. Hier geißelt er ein technokratisches Europa, das die Freiheiten seiner Nachkriegsordnung in umfassenden Reglementierungen und administrativen Verhaltensdirektiven ertränkt.

Der runde Tunnel des Teilchenbeschleunigers Cern und der Eurotunnel unter dem Ärmelkanal fallen in dieselbe Entstehungszeit. Sie dienen hier als Metaphern für ein technologisches Fortschrittsdenken, das im Ergebnis doch nur neues Chaos schafft: Allem voran den so genannten Dschungel von Calais, wo Flüchtlinge campierten in der Hoffnung auf Weiterreise nach Großbritannien. Und so blendet sich, während im Text an Rostropowitschs Konzertauftritt an der Mauer erinnert wird, ganz sachte ein Videobild ein, das den neuen Grenzzaun zeigt, entlang der Bahnstrecke, die zum Tunnel führt.

Nachdem Gosselin den Text über den Teilchenbeschleuniger nur mit kunstvoll arrangierten Lichtblitzen begleitete, in der Abstraktion eines menschenfremden Photonentheaters, beendet sich nun wieder die bittere Wirklichkeit in die höchst kunstvoll arrangierte Bilderwelt des Regisseurs. So wirkt dann auch der salbungsvolle Text über den Friedensnobelpreis an die EU im Jahre 2012 wie blanker Hohn. *“So, where there was war, there is now peace. But another historic task now lies ahead of us: keeping peace where there is peace. After all, history is not a novel, a book we can close after a Happy Ending: We remain fully responsible for what is yet to come.”*



Die Spaßgesellschaft der Erasmusgeneration schliddert geradewegs in einen neuen Faschismus. (Foto: Jean Louis Fernandez)

Nachdem die Aufführung die ersten beiden, ziemlich abstrakten und zivilisationskritischen Teile des Europatriptychons absolviert hat, scheint dann im „Erasmus“ genannten Finale noch einmal das ganze Talent des Nachwuchsregisseurs Gosselin auf: Eine Horde Erasmusstudenten ist zu einer rauschenden, kokainbefeuernten und erotisch aufgeladen Party zusammen gekommen. Die horizontal geteilte Bühne zeigt oben im Video die Großaufnahmen der Akteure, unten ist das physische Geschehen als Totale zu verfolgen. Wie Gosselin hier aus der großen Gruppe Handlungsdetails entstehen lässt, wie er Rhythmus, Gesamtbild und Einzelereignis verknüpft und ineinander übergehen lässt, ist meisterhaft und hat eine große suggestive Kraft. Langsam wird deutlich, dass ein paar Partygäste noch eine andere unheimliche Agenda haben: Ein Revolver kommt ins Spiel. Dann werden die Handys eingesammelt, und nach und nach versammeln sich alle in einem Kreis und heben langsam den Arm zum Hitlergruß. Aus der Spaßgesellschaft ist die neue Rechte geworden. Dann grelles, kaltes Licht, ausdruckslose Gesichter, Katerstimmung, Im Hintergrund Plakate: die Modemarke „European Brotherhood“ oder „Je suis Charlie Martel“. An Karl Martell wird also erinnert, der im 8ten Jahrhundert in der Schlacht bei Poitiers die arabische Ausbreitung in Europa gestoppt haben soll. Gespenstisch das Ganze, wenn auch nicht wirklich hergeleitet aus der Infrastrukturkritik des Anfangs.

Aurélien Bellanger und Julien Gosselin wollen auf das große Ganze hinaus, das Epochale, das Gesamtbild. Gosselin hat mit bisherigen Arbeiten bewiesen, dass er das kann. Bei „1993“ gelingt das nur in Ansätzen, denn dieser Text gibt dem Theater und seinen Bildern kaum Raum zur Entfaltung.



Scènes

au cœur du chaudron phocéén

"Raverie" franco-chilienne sur *Le Sacre du printemps*, plongée dans les fracas mémoriels du Moyen-Orient... Le **Festival de Marseille** est plus que jamais ouvert sur le monde.



Cest par une procession – motif "chorégraphique" très en vue ces derniers temps – que s'ouvre *Rito de primavera* du Chilien **Jose Vidal** présenté en ouverture du Festival de Marseille dirigé depuis 2016 par Jan Goossens. Par groupe de dix spectateurs guidés par des accompagnateurs, chacun gagne la Cartonnerie dans une pénombre qui annonce la fête à venir. Car c'est bien de célébration – et de libation ? – qu'il va s'agir une heure durant. Un *Sacre du printemps* des temps modernes où la musique de Stravinsky est diluée dans une matrice électro donnant une irrésistible envie de danser. D'ailleurs, aux deux tiers du spectacle, les danseurs invitent le public pour un instant de partage. Jose Vidal a voulu montrer "son" *Sacre* et en faire une "raverie" actuelle. Les corps ici sont peints façon pigments, les rondes sont sensuelles, le sacrifice emprunt d'amour.

Outre des interprètes chiliens, des danseurs marseillais se joignent à la cérémonie. *Rito de primavera* abonde en instants de grâce – l'ouverture, par exemple, et ces silhouettes dénudées. L'énergie des quarante artistes est belle à voir. Jusque dans leur souffle. Là où cette création est moins inspirée, c'est dans le travail des voix un peu répétitif ou dans la recherche gestuelle même. D'une certaine manière, *Rito de primavera* ressemble à ces grands-

messes des festivals musicaux actuels, la boue en moins. On ressent en sortant de ce *Sacre* une certaine légèreté. Est-ce le fait d'être pieds nus ? Ou d'avoir transpiré à l'unisson des danseurs ? Mystère. Il est temps alors de rejoindre le toit-terrasse de la Friche la Belle de Mai pour continuer le rituel en dansant.

La contagion chorégraphique se poursuit le lendemain avec *Water Between Three Hands* du Libanais **Rabih Mroué**, conçu avec le **Dance On Ensemble de Berlin**. Une compagnie très particulière fondée en 2015 et composée de six danseurs ayant tous dépassé la quarantaine – autant dire habituellement en préretraite – et collaboré avec des chorégraphes de renommée internationale. William Forsythe pour la plupart, Merce Cunningham ou Lucinda Childs. Pour ce projet, Rabih Mroué ne s'est pas improvisé chorégraphe mais a travaillé avec eux à la composition d'une pièce où la mémoire et sa disparition forment un leitmotiv à la fois individuel et collectif.

Sur le plateau nu, à l'exception de la batterie du musicien Philipp Danzeisen et d'un pupitre où trône le carnet de répétitions, le langage corporel complète et développe les récits des danseurs ou se mêlent souvenirs, rêveries ou anecdotes des répétitions. Tous se relient au postulat énoncé au départ : *"En creusant dans mon corps, j'ai trouvé des os qui ne sont pas à moi, comme dans une fosse commune"*



ON A VU AU FESTIVAL DE MARSEILLE

"1993", le baromètre des illusions

1993 se veut un nouveau feuilleton d'anticipation, une noire parabole des chimères modernes qui n'a évidemment rien à voir avec la fresque 1984 d'Orwell. Julien Gosselin, précédé de sa réputation de "relève artistique et culturelle française", metteur en scène associé au Théâtre national de Strasbourg (TNS) qui a brillé avec 2666 l'an dernier à Avignon, a créé ce spectacle au Festival de Marseille, en rêvant de dresser le portrait d'une génération, celle qu'on surnomme Y. Les membres du groupe 43, issu de l'école du TNS, qui vocifèrent sur la scène du théâtre du Gymnase cette création truffée d'effets spéciaux, sont d'ailleurs nés autour de 1993. Un chœur vibrant de "millennials" enfantés après la chute du mur de Berlin pour la consommation et le chômage, résume le texte fourre-tout du romancier Aurélien Bellanger. Leur jeunesse et leur énergie sont embarquées dans un show qui doit beaucoup à la "teen pop", comme elle, fluorescente et futile, stridente et vainement survoltée.

Ces figures fantomatiques ne sont jamais incarnées car le poids qui pèse sur elles (rien moins que celui de la fin de l'histoire) ne prend pas corps. Les comédiens éructent, anonymes, sous les éclairs, et soufflent sur les braises froides



Les membres du groupe 43, issu de l'école du TNS, vocifèrent au Gymnase cette création truffée d'effets spéciaux. / PH. J.-L. FERNANDEZ

de ce conte philosophique de comptoir, dont la morale pourrait être "post historic animal triste". En mêlant les mots d'Ace of Base et du politologue américain Francis Fukuyama, et plongeant le spectateur dans une cataracte de néons censés figurer les tunnels sous la

Manche et du CERN (comme accélérateur d'élémentaires particules et de catastrophe à venir), 1993 parvient à dégoupiller pour la rendre inoffensive sa grenade scénique, convulsive et cacochyme. Ces tunnels sont interminables - sur scène cela ressemble à un immense tue-in-

secte électrique sur lequel les comédiens sont collés et condamnés à hurler leur texte -, et leur trop longue traversée éprouvante. Le piège visuel voulu par Julien Gosselin comme reflet de la violence du monde, génère l'ennui. Ventilateur géant, fumée et décharges stroboscopiques assomment.

La science-fiction métaphorique de bazar pensée avec Aurélien Bellanger offre simplement à ce surdoué de la scène qu'est Julien Gosselin, un tremplin pour surjouer les peurs contemporaines (identitaires, nationalistes, réactionnaires) et un écoeurement nullement subversif. La seconde partie, imaginée comme une fête des abysses à l'esthétique aéroportuaire sur une scène divisée en deux par un écran et aux dialogues vomis en "globish" (la "novlangue" de cette terne tragédie est l'anglais international), n'offre pas de sortie de secours. Aucune éclaircie dans cet abrégé frénétique et sceptique de la mondialisation qui laisse le spectateur fébrile, fatigué de l'ambition manquée d'une pièce imaginée comme le point sur les "i" des mythologies européennes, de l'Eurodance à l'Erasmus. 1993 signe simplement la vacuité d'artifices hypnotiques évanescents dont ne subsiste, une fois le théâtre quitté, que l'énerve-ment. **Gwenola GABELLEC**

FESTIVAL DE MARSEILLE : LE MONDE EN MEDITERRANÉE

REPORTAGE

— par Marie Sorbier —

Titre à sens multiples car en effet, tout comme les arts qu'il est censé représenter, le festival de Marseille invite à sa table les expressions des corps venus du monde entier avec un tropisme assumé pour le continent africain.

De grands noms de la création débarquent et attirent les foules, car le monde, dans sa diversité, est aussi dans les salles. Preuve en est ce week-end d'ouverture qui prend chair et vie à la Friche la Belle de mai, espace protéiforme, accueillant, non exclusif car non exclusif, qui bouscule peut-être même un peu un public habitué à fréquenter des lieux plus institutionnels. Oui mais voilà, depuis l'arrivée de Jan Goossens à la direc-

tion, l'année dernière, l'ouverture s'entend aussi bien en termes de programmation que d'attention bienveillante à des spectateurs souvent oubliés. Ainsi, dans une même soirée, vous déambulez la gorge serrée dans le dédale conçu par le Sud-Africain Brett Bailey et dansez avec le chorégraphe chilien Jose Vidal et ses 40 danseurs, dans un rite exaltant la jeunesse et l'énergie collective. Le Liban sera à l'honneur le lendemain avec deux propositions de Rabih Mroué, dont une création chorégraphique, aride à première vue mais qui travaille des zones de notre passé mémoriel et nos liens historico-sensibles avec la danse. Ce processus rituel et cette mémoire vive sur scène se retrouveront aussi dans la lente procession méditative de Nacera Belaza

et dans les transes joyeuses des « Corbeaux » de Bouchra Ouizguen tout comme dans la puissance communicative et régénérante des corps de Serge Aimé Coulibaly, dont le « Kalakuta Republik » sera aussi présenté au Festival d'Avignon. La fête et la joie d'être ensemble comme appel à la curiosité des plateaux ; la recette n'est pas nouvelle, mais à Marseille elle s'incarne dans le présent de ce début d'été et permet à tous d'accueillir simplement les créations qui interrogent sans concession notre rapport aux lieux et à l'espace partagés de notre monde.

Festival de Marseille, du 15 juin au 9 juillet 2017

CRITIQUE : « SANCTUARY », DE BRETT BAILEY

— par Marie Sorbier —

On se souvient, parfois pour de mauvaises raisons, de la précédente déambulation de Brett Bailey, « Exhibit B », qui avait déclenché lors de sa présentation à Paris et en Europe une violence inouïe et des débats virulents sur la colonisation et l'esthétisation de la souffrance. C'est ici aux parcours des migrants à travers l'Europe que l'on se retrouve confronté, avec comme marque de fabrique les regards des performers plantés avec insistance dans les yeux du public. Un labyrinthe en plusieurs tableaux, vivants certes mais immobiles, silencieux, pesants et

pour certains culpabilisants (« Mais que peut-on faire ? Comment aider ? » entend-on souvent à la sortie du dédale...). C'est un fil rouge qui relie ces scènes de la vie ordinaire de ceux qui fuient vers un ailleurs qui ne veut pas d'eux, guidés autoritairement par les barbelés. L'installation performative du Sud-Africain continue à interroger la pertinence de l'art à s'emparer de sujets d'histoire très contemporaine, même si elle génère moins de véhémence que la précédente. Ce n'est pas du théâtre documentaire : rien de nouveau dans ce parking sur les conditions d'exil de ces peuples et de l'accueil qui leur

est réservé. Ce sont surtout ces échanges via le regard qui engendrent un espace-temps particulier ; le temps de partager, pendant quelques longues secondes, la détresse, l'incompréhension et l'aberration d'une situation géopolitique ubuesque. La transformation artistique, et donc l'intérêt de la démarche au-delà du coup de poing, se trouve précisément dans ce lien entre le spectateur et l'acteur, qui pendant un instant sont réellement dans les rôles qu'on leur distribue : un migrant sans ressources et un habitant d'un pays qui refuse de l'accueillir.

CRITIQUE : « 1993 », DE JULIEN GOSSELIN

— par Mariane de Douhet —

On cherche encore l'onomatopée adéquate pour qualifier l'état d'essorage dans lequel on sort de « 1993 », création nihiliste-blafarde de la fratrie Gosselin-Bellanger au-dessus de laquelle plane l'ombre du père Houellebecq.

La pièce décrit l'état du monde avant sa fin, ramassant par là une intensité de stade terminal, dans lequel les « corps sont devenus des choses », les excitations stroboscopiques des expériences existentielles, les discours cosmétiques de dirigeants onusiens l'écho des conversations formatées, partageant avec celles-ci le même vide, d'étudiants Erasmus qui laisseront leurs dernières forces dans des flaques de vomis exutoires. On s'est abandonné au déchaînement scénographique de Julien Gosselin, dont la profusion et le mouvement permanent semblent répondre à l'état de crise paralysant l'Europe contemporaine, empêtrée dans ses contradictions, creusant ses sols pour favoriser les passages de marchandises, de particules, d'hommes (tel est le propos inaugural du spectacle : en cette fin de millénaire, deux tunnels transfrontaliers sont créés, celui de la Manche et celui du Cern, à la frontière franco-suisse, en vue de construire le plus grand accélérateur de

particules), en immobilisant d'autres. Les clignotements de lignes lumineuses désynchronisées – des flux qui ne peuvent qu'être interrompus, des itinéraires fragmentés, des arrêts aux frontières –, le texte en permanence crié par ses acteurs – parce qu'il faut bien s'entendre malgré les bruits du monde –, le brouillard enveloppant sensuellement un public fasciné, groggy, comme la matérialité de l'indifférence : tout est signifiant, le décor créant une sublime homologie avec son propos.

“

**On n'a jamais autant pris la mesure du vide
laissé sur ces plages frontalières**

La scène, coupée en deux par un écran qui la prolonge et la surveille, dispositif désormais régulier de Gosselin mais toujours aussi pertinent tant le « réel » de la scène ne semble pouvoir exister sans son double, conjugue les images ralenties de corps dansants et défoncés à la frénésie d'un son industriel, créant par là un sentiment d'imminence tragique, comme si quelque part les choses se ralentissaient pour mieux laisser place à l'explosion des autres. Du texte de Bellanger, de ces prophéties hurlées sur fond de techno frénétique, on ne retient pas

tout, car il est trop dense, comme l'est le pullulement de l'information aujourd'hui, mais qu'importe, on a compris qu'il n'était plus, au sein du contemporain, que question de s'accrocher à quelque radeau, à quelques mots ou individus, position qui est aussi la nôtre face à « 1993 » : n'y entendre, voir et retenir que ce qui fait sens pour nous, nous obligeant à une vigilance de tout instant, rompant par là avec l'accusation si facile qui réduit cet effet immersif à un effet de séduction. En traitant, entre autres, de la crise de l'Europe (un des thèmes phares du festival de Marseille), de l'hypothèse d'une fin de l'histoire (l'œuvre éponyme de Fukuyama au fondement du spectacle), « 1993 » interroge sur une expression qu'on se refuse à prononcer, la fin de l'homme, la fin des hommes, d'emblée moins abstraite que celle du continent : c'est ce que montrent les photographies des plages lugubres de Calais, terrifiantes d'absence humaine, c'est ce que donne à entendre le martèlement de la salle par l'Eurodanse artificielle et synthétique qui inondait l'Europe dans les années 1990. On n'a jamais autant pris la mesure du vide laissé sur ces plages frontalières. En survenant à la toute fin du spectacle, cette séquence donne l'impression, suprêmement ironique, qu'il s'agit d'un paysage d'après bataille alors même qu'il en est le cœur.

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

**FESTIVALS/** MARSEILLE**«Il fallait faire
comme si on parlait
de la "jungle"
100 ans après»**

Après «2666», prouesse de douze heures qui avait conquis Avignon, Julien Gosselin s'est associé à Aurélien Bellanger pour créer «1993», une pièce sur l'Europe et Calais.

INTERVIEW



Recueilli par
OLIVIER LAMM
Envoyé spécial à Marseille

« **L**a fin de l'histoire, veloutée et fluo, a traversé le ciel européen dans le milieu des années 90. » La phrase d'ouverture de 1993 est déclamée, avec un indicible mélange de passion et de didactisme, par une silhouette chirurgicalement désincarnée par un mur de néons. Elle rappelle l'incipit d'un roman monstre de la modernité dont on verrait bien Julien Gosselin s'emparer un jour pour l'un de ses spectacles, *l'Arc-en-ciel de la gravité* de Thomas Pynchon, qui débute par ces mots : « *Un hurlement traverse le ciel.* »

Le décor, seulement figuré par la prose d'Aurélien Bellanger, de la fumée et de l'obscurité, n'a pourtant rien à voir avec la « zone » immédiate d'après-guerre décrite par le romancier américain. Nous sommes en Europe, quelque part entre 1993 et 2017, à un endroit de l'histoire humaine où la guerre est presque absolument absente, où les hommes se sentent pourtant plus anxieux que jamais de la voir revenir en même temps que les populations suppliciées de pays lointains où elle s'épanouit. A équidis-

tance de deux chefs-d'œuvre de l'ingénierie moderne, le tunnel sous la Manche et le grand collisionneur de hadrons (LHC) du Cern, Julien Gosselin, homme de théâtre et de visions, et Aurélien Bellanger, romancier de la technique et des grands projets, ont perçu la naissance d'un monde, le nôtre, et de la malédiction de l'Europe, sa postmodernité. Avec « la Fin de l'histoire », article de Francis Fukuyama, en horizon ironique, une compilation d'eurodance dans les tympans et main dans la main avec douze jeunes comédiens et régisseurs du Groupe 43, formés à l'école du Théâtre national de Strasbourg (TNS), ils ont conçu au jour le jour un objet théâtral d'un genre nouveau, entre l'essai, le pamphlet et la pure poésie. *Libération* les a rencontrés à Marseille au lendemain de la première représentation du spectacle, au Théâtre du Gymnase.

Comment est née l'idée du spectacle et de votre collaboration ?

Aurélien Bellanger : Julien m'avait invité à

la représentation de son adaptation des *Particules élémentaires* à Lille il y a quelques années, puis à participer à une discussion avec le public en tant que « spécialiste de Houellebecq » [le premier livre d'Aurélien Bellanger, publié en 2010, est un essai intitulé *Houellebecq*, écrivain romantique, *ndlr*]. Il se trouve que c'était la première fois que j'allais au théâtre depuis mes 14 ans.



Julien Gosselin.



Aurélien Bellanger.

Julien Gosselin : Quand Stanislas Nordey, directeur du TNS, m'a demandé de faire le spectacle de sortie du Groupe 43, je travaillais sur 2666, une pièce de douze heures adaptée de Roberto Bolaño, et je n'avais pas la tête à trouver un autre texte. Il m'a demandé : « *De quoi tu as envie de parler ?* » J'ai répondu : « *Calais.* » C'était vague mais c'était une nécessité. Politique, déjà, puisqu'on était proche du démantèlement. Géographique, également, pour les paysages. J'envisageais de partir de témoignages de migrants, de Calaisiens, de commerçants, de skinheads... Parce que je man-



quais de temps, Stanislas m'a conseillé de prendre un assistant. J'ai pensé à Aurélien en me disant qu'il n'accepterait jamais.

A.B. : Tous mes romans parlent de grands projets de modernisation qui se mettent à déconner. Le tunnel sous la Manche est exactement le genre de projet dont j'aurais pu m'emparer, surtout depuis qu'il y a la « jungle ». Mais je suis romancier, j'invente. En discutant, nous nous sommes vite rendu compte que c'était le caractère hautement politique du tunnel qui nous intéressait. Les responsabilités sont à la fois extrêmement graves, et extrêmement diluées. Même un grand méchant comme le ministre de l'Intérieur, Gérard Collomb, ne doit pas faire oublier que l'on a affaire à une faillite générale.

La structure de la pièce, avec ses forts effets de contraste, semble souligner cet effet de révélation qu'a permis la « jungle » : comme si l'Europe se révélait à elle-même du jour au lendemain.

J.G. : Au tout début du projet, je souhaitais que nous collaborions avec Haydée Sabéran, qui écrit notamment pour *Libé* sur Calais. Mais j'ai compris que c'était un travail d'historien, de romancier. Il fallait faire comme si on en parlait 100 ans après.

d'une matière théorique et poétique représentée de manière ouvertement désincarnée. Je voulais une seconde partie plus incarnée. Après avoir écarté les témoignages de migrants, on s'est décidé sur la face noire de ce qu'on exposait dans la première : qu'est-ce que la jeunesse – une jeunesse – calaisienne peut faire de pire en réaction à ça ? On a choisi les identitaires comme une extrémité, mais également parce qu'ils existent vraiment à Calais. On a travaillé cette chose-là en répétition. Puis j'ai lu l'article de Fukuyama. Je me suis dit, c'est de la prescription un peu bizarre, un peu limite, mais aussi visionnaire : c'est écrit en 1989, et il annonce que l'islam et le nationalisme seront les seules possibilités pour les

A.B. : Très rapidement s'est révélé comme une évidence que la pièce devait interroger le rapport de l'Europe à la modernité. Même en période postcoloniale très tardive en ce début de millénaire, alors que le Vieux Continent a cessé de classer les peuples en fonction de leur degré de civilisation, il reste le sentiment d'une séparation : les Européens savent « gérer » et conserveraient une différence anthropologique fondamentale avec le reste du monde qui est qu'ils auraient accédé, comme des particules, à un état de « super-énergie » et la création du tunnel est le meilleur exemple de ça. Si on arrive à prendre un peu de recul et à déconstruire l'Occident moderne, avec ses fétiches, comme un ar-

chaïsme comme les autres, on tient une croyance comparable à celle des Océaniens pour les dieux du cargo. Et là, la « jungle » n'est plus une anomalie.

A quel moment l'article de Francis Fukuyama, qui reste immensément décrié, est-il arrivé dans la pièce ?

J.G. : Aurélien a tout de suite intégré la notion de fin de l'histoire. C'est dans le début du texte. Mais c'est arrivé dans le désordre. Je savais que je ne voulais pas m'en tenir à ce qu'on voit dans la première partie, qui part

« L'idée que les sociétés libérales avancées et technologiques sont indépassables, j'y crois comme une religion. »

Aurélien Bellanger
auteur de la pièce

peuples de re-rentrer dans l'histoire. A part Dantec, que tout le monde prenait pour un dingue parce qu'il annonçait que le XXI^e siècle serait celui de la religion, la doxa était qu'il ne serait plus question que de technologie. On a pris la décision de le faire passer non pas comme un texte étrange, mais un texte référentiel. Avec une forme d'humour.

A.B. : J'aime beaucoup interroger ma propre bêtise dans mes textes, et je peux affirmer sans hésiter que « la Fin de l'histoire » fait partie de mes points de stupidité, parce que j'y ai vraiment cru. L'idée que les sociétés libérales avancées et technologiques sont indépassables, j'y crois comme une religion. Fukuyama est un éditorialiste plus qu'un historien ou un philosophe, mais il est brillant.

L'usage extensif de ce texte ne risque-t-il pas de faire croire au spectateur qu'il défend effectivement une thèse moralisatrice ?

J.G. : Je voudrais qu'il y ait plus de joie et de plaisir à dire que c'est magnifique, l'Europe telle qu'elle est, ne serait-ce que pour créer une ironie supplémentaire.

A.B. : C'est, malgré tout, un texte élégiaque. La structure est celle d'un long poème. L'ironie est très globale, ou très extérieure au texte. C'est la totalité de la forme esthétique qui est en soi ironique. Même si le texte critique une forme de croyance – celle de 1993 – qui s'est dissipée, elle demeure vivante, en germe. Le spectacle essaie de ressusciter quelque chose qui a vraiment existé. Il le respecte en tout cas.

J.G. : Il ne faut pas oublier que le spectacle

est joué par des jeunes acteurs qui sont nés à peu près à l'époque qui est décrite dans le spectacle. Quitte à radicaliser l'ensemble, le dogmatiser aussi par endroits, je ne voulais pas que l'on sente trop mon regard au moment de la prise en parole. Je voulais que la colère du spectacle puisse être perçue comme appartenant à celle de jeunes gens de 20 ans. D'autant que la conception collective de 1993 a permis à ces jeunes acteurs de rentrer dans un système de pensée qui était en train de se créer.

Outre les inaugurations du tunnel et du LHC, comment avez-vous déterminé l'année d'ancrage du spectacle, qui lui donne également son titre ?

A.B. : En vérité, le tunnel a été inauguré en 1994. Mais en 1993, il y avait *No Limit* de 2 Unlited. C'était une bonne bascule. Quand j'entends « années 90 », je pense à une extrême froideur technologique, revendiquée comme telle. Quand j'entends « 93 », j'entends contre-révolution, violence...

J.G. : Et l'année de naissance de l'eurodance : c'est écrit dans la fiche Wikipédia.

A.B. : Je me souviens, j'étais en vacances avec un copain en Corrèze qui écoutait ça. On dormait dans une tente, et il m'avait expliqué qu'en enfonçant plus profondément les écouteurs dans les oreilles, on entendait mieux les basses. J'avais 13 ans, c'était la première fois que je dormais à la belle étoile et que j'entendais un truc comme ça. Je trouve ça dingue que l'on associe la fête à un genre musical aussi mélancolique.

Par ses contrastes et son usage du discours, 1993 apparaît comme un spectacle à thèse. Est-ce un leurre complet ?

J.G. : En même temps, quelle est la thèse ? Qu'on a raté quelque chose ? Qui peut dire le contraire ? La thèse du spectacle la plus tangible, elle est à déchiffrer dans les paysages vides qu'on voit à la fin. C'est une tristesse plus poétique qu'idéologique. Je pense à ce moment bouleversant du spectacle, quand on voit les visages très jeunes des comédiens éclairés en lumière crue, et qu'on se dit qu'ils sont les conservateurs d'un musée triste qui ne leur appartiendra jamais.

A.B. : Anciennement, la culture est le contenu d'une civilisation. Si l'on débarque chez un peuple premier et que l'on assiste à un événement culturel, on aura l'impression de faire l'expérience du cœur de sa civilisation. Est-ce cette impression que l'on aura en allant au théâtre en Europe aujourd'hui ? Si tu veux voir la culture des Peuls, va assister à une cérémonie traditionnelle. Si tu veux voir la culture des Européens, va visiter un échangeur routier. ◀

1993 texte AURÉLIEN BELLANGER
m.s. JULIEN GOSSELIN En tournée en 2018.



ON A VU

Le Festival au désert, l'Afrique généreuse

Festival en exil, il a réuni pour la première fois à Marseille au théâtre Silvain, samedi soir, les musiciens du Nord Mali sur fond de compositions blues et rock

Un vent particulier a soufflé samedi soir à Marseille. Chaud et sablonneux comme celui du désert, portant les sonorités rock et blues de musiciens africains jusqu'au pied du théâtre Silvain. Le Festival au désert, grand rendez-vous musical d'Afrique de l'Ouest, est devenu une manifestation itinérante à cause des tensions existant dans cette région du globe. Africa Fête et le Festival de Marseille ont coréalisé cette soirée festive, marquant du même coup l'ancrage d'une ville ouverte sur le monde. Pour preuve, l'énergie étonnante qui émane de MaClick composé de cinq Marseillais venant d'horizons différents, autour d'un blues mordant, aux sons afro-européens. Terakaft, groupe de rock touareg raconte, lui, à sa manière l'histoire du Sahara, avec ses hommes fiers, mystérieux, portant leurs guitares en bandoulière. Africa Fête, c'est aussi et surtout Ali Farké Touré band, dont les musiciens font revivre le répertoire du grand maître du blues malien disparu en 2006. Rokia Traoré vient se joindre à eux en fin de soirée. Le public suit, se met à danser, exulte. Une fête noble, généreuse, fraternelle. De celles qu'on aime.

Ph.F.



Le groupe Terakaft est influencé par Tinariwen. Diara et Sanou, aux guitares, distillent une musique de transe. / PHOTO PH.F.



ON A VU AU FESTIVAL DE MARSEILLE

Un symbolique "Kalakuta Republik" enfiévré et intense au Mucem

Le Festival de danse et d'arts multiples de Marseille s'est clôturé ce dimanche avec "The Last King of Kakfontein" donné à Klap et le spectacle de Serge Aimé Coulibaly présenté sur la place d'Armes du Mucem. Des pièces à retrouver à Avignon.

C'est sur la place d'Armes du Mucem que le Festival de Marseille s'est installé dimanche pour son final. Serge Aimé Coulibaly était attendu avec *Kalakuta Republik*, une pièce autour de Fela Kuti, sa vie, sa musique et sa portée politique. "De Fela, j'ai repris les chansons et l'idée", glisse en aparté le metteur en scène qui y a donc ajouté sa part, une vision des sociétés soumises aux crises, une vulnérabilité de la jeunesse et une envie terrible de liberté.

Le spectacle en deux parties, coupé par un entracte, s'ouvre sur un tableau de six danseurs, debout face au public. Ils sont beaux, ils sont jeunes et ils sont vivants, le symbole de tout ça étant le mouvement de leur corps au même rythme que les pulsations d'un cœur. Mais ils sont statiques. Jusqu'à ce qu'un septième, étonnant par la stature (le charismatique Serge Aimé Coulibaly) ne vienne activer la part d'énergie en eux. S'en suit, sur les chansons du saxophoniste nigérian, une danse sans césure, énergique et nerveuse, parfois convulsive et fiévreuse, qui trouvera son point d'orgue dans l'arrêt brutal de la musique. Sur le mur de la place d'Armes, apparaît les images d'un exode, la route de milliers de migrants dans les Balkans en 2015. Quatre danseurs sont à terre, une tourne le dos au public regardant la vidéo bras ballants, deux poursuivent leur duo. En seconde partie, changement de décor, direction un night-club où les six danseurs puisent dans leur jeunesse et dans leur urgence à vivre, le courage d'une lutte. On gardera en mémoire une image quasi-métaphorique. Celle des trois danseuses ayant enjambé l'épaule de leurs partenaires, qui enchaînent les gestes combatifs dont le poing levé. Tous les six - ne formant à présent plus que trois silhouettes- descendent de l'estrade pour s'évanouir sur la passerelle du Mucem, transformés le temps d'une marche en ar-



Les sept danseurs retracent l'engagement politique de Fela Kuti. /PHOTO DR

chétype collectif de l'engagement citoyen.

Kalakuta Republik sera repris au Festival d'Avignon du 19 au 25 juillet. Tout comme l'avant-dernier spectacle donné samedi et dimanche à Klap, à Marseille, *The Last King of Kakfontein*, qui sera présenté à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon du 17 au 23 juillet. Boyzie Cekwana allie la musique live, les mouvements de danse et la vidéo, pour dépeindre un roi seul en son palais, régnant sur du vide, symbolisé par des figurines en papier journal. On regrette un usage trop présent de la narration vidéo rattrapée par l'intensité des chants et le cynisme d'une pièce qui met en regard le jeu innocent d'un enfant et la puérité tragique d'un monarque.

I.A.



CRITIQUES ♦ DANSE

♦ PLUS DE DANSE SUR JOURNALZIBELINE.FR ♦

La ville a enfin un festival à sa mesure : multiple, bigarré, militant, festif et politique. Reflet du monde, concentré de vie, de jeunesse et de corps. Quelques retours éclatés d'une réussite manifeste

Marseille éclatante !

Un *Sacre du Printemps* pour commencer ? Stravinski et son rite ont été tant de fois interrogés par la danse... Eh bien justement, pas de Stravinski, ou alors traficoté par l'électronique, ne conservant que les rythmes, traversé par d'autres souvenirs musicaux. Et la bande n'est pas le bout de la surprise : le rituel commence dès l'entrée, lorsque le public se déchause comme en un temple japonais ou une mosquée, tandis qu'il pénètre dans une Cartonnerie (La Friche) enfumée et vibrante des psalmodies des 40 danseurs... Hommage à la danse, à l'amour, au désir, à l'éveil, à la jeunesse, le *Rito de Primavera* de **José Vidal** célèbre et rapproche les corps : ceux des danseurs chiliens et marseillais, ceux du public invité à danser, ceux des hommes et des femmes, hétéro ou homosexuels. Un *Sacre du Printemps* ? Sûrement, dans l'esprit de ce que Stravinski et Nijinski inventèrent il y a plus d'un siècle !

On a beau aimer voir des corps danser, si bien, on a beau aimer leur présence et leurs discours, admirer ces interprètes/créateurs qui savent placer chacun de leurs gestes avec émotion et pensée, on a beau s'accrocher à ce discours un peu étrange sur les os qui nous composent, et sur la mort qui approche avec le temps, *Water between three hands* ennue un peu. Composé de danseurs virtuoses âgés de plus de quarante ans, le **Dance on ensemble** est emmené ici par **Rabih Mroué** vers des contrées vraiment auto-référencées. À l'heure où le *Festival de Marseille* s'attache aux urgences du monde on admire

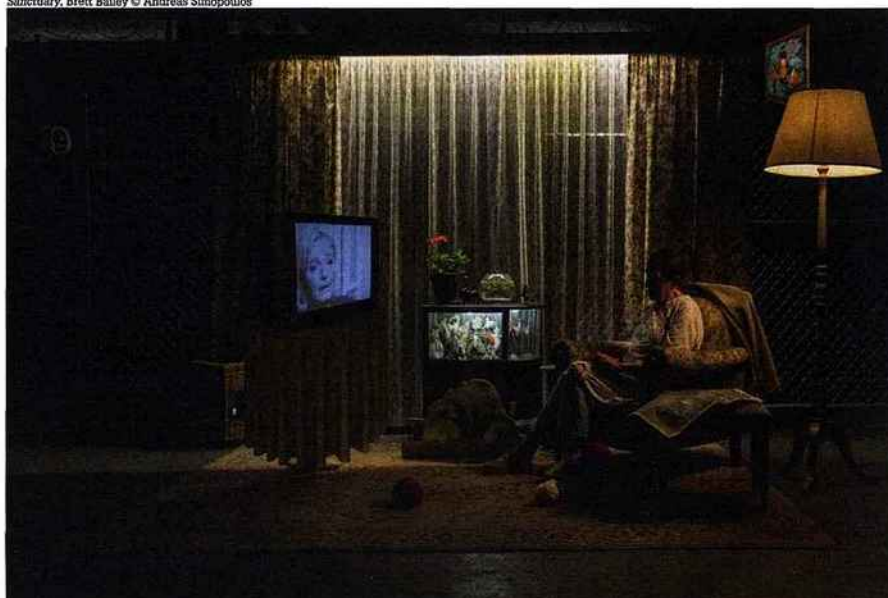
le travail léché et la douce autodérision, l'incroyable talent du batteur aussi, mais on peine à s'intéresser vraiment à cette nostalgie à rebours. Impression subjective ?

Sanctuary de **Brett Bailey** est un choc. Se veut un choc. Le spectateur placé entre des grillages et des barbelés traverse détresses et tragédies. Celles des migrants parvenus en Europe, des morts qu'ils ont laissés derrière eux, des difficultés qu'ils vivent dans cette Europe sanctuaire qui les rejette, les prostitue, nie leur mémoire, les exploite. Le visiteur passe devant des tableaux, stations d'un chemin de croix que des acteurs habitent, et leurs regards transpercent, renversent l'abjection du rejet qu'ils vivent dans notre Europe si confortable. La force même du dispositif, concentrationnaire,

bouleverse et interroge. Le glissement vers des allusions aux attentats - comme conséquence de la fracture entre l'Europe et l'Afrique -, la menace terroriste qui clôt le parcours, la seule Blanche qui incarne une mémé FN, caricaturent une réalité où les migrants fuient aussi guerres et attentats perpétrés en Afrique, et où le public qui vient au festival est largement acquis à l'idée d'ouvrir grand les frontières. Brett Bailey, venu d'Afrique du Sud, prévient que notre monde éclatera, et qu'un jour peut venir où eux et nous (Noirs et Blancs ?) perdrons le sentiment de notre humanité commune. Transposition de l'Apartheid, ou réalité de l'Europe ?

En 2010 Madame Plaza avait fait l'effet d'une grenade et propulsé la chorégraphe marocaine **Bouchra Ouizguen** sur les

Sanctuary, Brett Bailey © Andreas Simopoulos





Rito de Primavera, José Vidal © Fabian Cambero

scènes européennes où elle multiplie depuis les tournées. Sur la place d'Armes du MuCEM et le toit-terrasse de la Cité Radieuse pour, dit-elle, explorer « *cette volonté de créer du lien tout en insufflant de la joie* », elle lance ses *Corbeaux*. Tout de noir vêtu, cheveux retenus par un fichu blanc, un groupe de danseuses parvient lentement jusqu'à l'extrémité de la place bordée par la mer. Silence absolu, supplanté peu après par le *chant des corbeaux* : la voix des performeuses qui, de vagues successives en roulis continus, entrent en transe, imposent leurs rôles, leurs mouvements contractés, leurs dissonances. Le *chant des corbeaux* fait entendre les singularités, l'intensité dramatique d'un visage, la douceur d'un autre, la crispation d'un corps, le relâchement total d'un autre. Difficile de faire plus abstrait et subjectif. Parlons plutôt de sérénité partagée, comme celle ressentie plus fort encore dans la vidéo *Corbeaux-Traces* projetée au MuCEM. La superposition, simple, de la pierre du mur-écran et du paysage aride du désert marocain ; le mouvement lent de la caméra qui s'approche des silhouettes sculpturales ; les croisements font de la vidéo un moment d'immense quiétude.

Pour répondre à leur manière aux « 7 nécessités » qui constituent le manifeste artistique des directeurs du BNM, 7 jeunes chorégraphes de la scène internationale ont eu carte blanche. Ces nécessités sont celles du corps dansant, du corps dans l'espace et le temps. Pas seulement celui des danseurs mais aussi le nôtre. Issus du BNM et d'ICK (Amsterdam) ils interviennent avec un enthousiasme débordant et un talent inouï qui leur permettent de passer d'une esthétique à l'autre avec un engagement total. Quand **Nacera**

Belaza soumet les corps à des tressautements d'abord imperceptibles puis plus amples allant jusqu'à un état de transe, **Ula Sickle** installe une horloge où défilent les minutes et fait reprendre la chorégraphie à l'envers aux danseurs dans des mouvements amples et saccadés. Les corps exultent, occupent l'espace, les voix surgissent parfois. La dernière chorégraphie d'**Ayelen Parolin** offre une danse tribale qui nous ramène aux origines et à plus d'émotion. Car dans l'ensemble les propositions sont assez formelles et semblent oublier la réalité sensorielle des corps. La chair deviendrait-elle froide ?

Après un passage à Paris, le collectif berlinois **Rimini Protokoll** a posé ses valises dans la cité phocéenne pour y créer son dernier spectacle participatif *100% Marseille*. Constituée d'amateurs, la troupe rassemble un échantillon de cent habitants représentatifs de la ville, qui, à travers un jeu de questions-réponses, dressent un portrait moderne de Marseille. *Qui essaie de ne pas payer ses impôts ? Qui est amoureux ? Qui pense que les femmes et les hommes sont traités à égalité ? Qui pense que le burkini devrait être interdit ? Qui est déjà allé en prison ? Qui se sent seul ?* Débutant avec légèreté, la représentation glisse vers l'intime et le politique, dans un spectacle documentaire donnant à voir les préoccupations de notre époque. Statistiques et art sont à priori très éloignés. Mais ici, la magie opère et ces individus réussissent le pari de « faire cité ». L'addition de ces habitants aboutit à une unité incarnée par leur sentiment d'appartenance à cette ville, un sentiment commun qu'ils crient haut et fort. « *Nous sommes Marseille !* »

Le Silo n'est peut-être pas le meilleur endroit pour diffuser l'énergie bolide des dix corps du **Grupo de Rua Niterói**, qui sous la direction du brésilien **Bruno Beltrão** présentait sa création 2017 : la street dance, même ou surtout rigoureusement travaillée pour la scène a besoin d'espaces qui laissent filer l'imagination. Ici, malgré les bandeaux-vidéo aériens de nuages et de frondaisons frémissantes, malgré l'époustouflante virtuosité des danseurs, une certaine pesanteur semble en permanence menacer la liberté d'invention qui tente de se déployer. À moins qu'il ne s'agisse d'un choix délibéré en écho au grondement sourd de la bande-son ou au clair-obscur qui dérobe parfois les interprètes à la vue... Apparitions glissando, rencontres en duos, en trios, engagements subtils, dégagements soudains, envols, explosions de saltos à couper le souffle, beauté sculpturale des muscles et des étoffes amples offrent un concentré serré de fragments esthétiques qui peinent à construire une cohérence sensible. *InoaH* ne déçoit pas mais engendre une frustration certaine du spectateur laissé au bord du chemin.

Les danseurs amateurs aiment danser, et fort de cette tautologie opératoire le chorégraphe **Jérôme Bel** avait l'an dernier mis sur scène une jolie troupe débridée et colorée qui revient en ce dimanche de Canebière présenter un extrait de ce fameux *Gala* dont la vitalité et la pertinence artistique sont intactes. Trente minutes de bonheur place du général de Gaulle dans un cercle de spectateurs attentifs et ravis en miroir absolu avec ceux qu'ils regardent... *compagnie, compagnie*, donc, qui rappelle que le théâtre est communauté, que la vulnérabilité est consubstantielle à toute exposition de soi ;



des individus divers et même singuliers, des costumes ou plutôt des « tenues » de corps que l'on n'associe pas forcément à l'activité : le fauteuil roule et la djellaba prend le vent ; les musiques se succèdent et les meneurs de jeu tourment ; on suppose que la perfection incisive de certains signe leur appartenance à la profession ; tous ne rattrapent pas leur bâton de majorette lancé vers le soleil mais tous savent saluer !

Vaut-il mieux être un martyr mort qu'un héros vivant ? Dans *So Little Time*, énième étape de son travail de déconstruction des mythes et clichés politiques, le libanais **Rabih Mroué** se contente de suggérer malicieusement que, en tout cas, être un martyr vivant est invivable. Un labo-photo réactualisé prête son dispositif au développement d'un conte oriental porté par la présence intense de **Lina Majdalanie** affairée à raconter (les méandres de l'histoire sont tels qu'il faut à la comédienne beaucoup d'énergie pour ne pas se perdre elle-même) tout en repêchant avec ses gants jaunes des photos qui, loin d'illustrer le récit, se révèlent anecdotiques, narcissiques ou simplement s'effacent jusqu'à la blancheur intégrale. De qui parle-t-on et quelle est la part de vérité de cette loufoque fiction ? Dib-Al-Asmar parti combattre aux côtés de l'OLP dans les années 60 disparaît et se voit donc élever un monument dont il aura beaucoup de mal à se débarrasser lorsqu'il reviendra quelques années plus tard à la faveur d'un échange de prisonniers ; détruire sa propre statue, sortir de la fascination pour la mort et les icônes paranoïaques, ambitieux programme traité ici avec grâce et doigté.

Avec sa compagnie **Damaged Goods**, la chorégraphe **Meg Stuart** a présenté *Until our hearts stop*, une performance artistique totale où se mêlent et se rejoignent spectacle de danse, pièce de théâtre, concert et



InonH, Bruno Beltrão X-DR

art contemporain. Ils sont neuf sur scène, trois musiciens et six danseurs, même si les rôles ne sont pas figés et que chacun est amené à échanger volontiers sa place. Les artistes, intentionnellement maladroits, joueurs ou dans la confrontation, vibrent d'une multitude de sentiments. La solitude et l'ennui, le désir et la sensualité, la brutalité et l'animalité, autant de raisons qui conduisent les êtres à chercher des liens avec leurs semblables. Et à travers ces relations qui se nouent, les corps à la fois puissants et vulnérables alternent liberté de mouvements et empêchement. Aussi impliquée qu'impliquante, la troupe met son corps à nu (littéralement) et propose au public, dans une part d'improvisation cocasse, de participer à cette recherche du lien humain, qui peut troubler certes, mais nourrir surtout. Une performance brute et nerveuse tout autant que poétique et sensuelle.

Avec *What do you think ?* **Mélanie Venino** et **Alessandro Bernardeschi** reprennent le dialogue où ils l'avaient laissé en 2014, accompagnés cette fois de **Carlotta Sagna**, **Maria Eugenia Lopez** et **Romain Bertet** qui renvoient leur image, se passent les mots et les gestes, se séparent et se retrouvent dans la joie du partage. **Georges Appaix** semble mener le jeu ou observe, mi-amusé, mi-dubitatif, les dialogues dansés ou parlés des autres. Monté sur un vélo, il démarre le jeu de quelques énergiques coups de pédales qui déclenchent la lumière. Il parle, elle

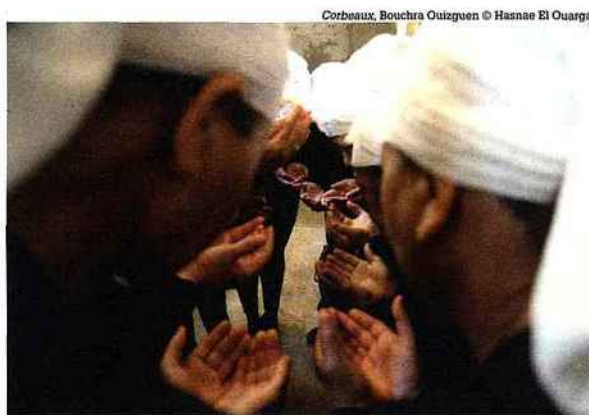
danse. L'écoute-t-elle ? Du coup il ne sait plus que penser. Faut-il danser pour ne plus penser ou pense-t-on plus fort quand on danse ? Et comment s'introduire dans la pensée de l'autre ? Le spectateur jubile, danse lui-même sur son fauteuil, enchanté par ces partages où l'humour côtoie la réflexion. Suspensions, traversées endiablées du plateau, références musicales connues, simples objets participent à la fluidité de ce spectacle superbement vivant !

The Last King of Kakfontein, dernière création de **Boyzie Cekwana**, laisse un goût d'inachevé. Quatre interprètes sont sur scène, en tenue militaire, le plateau est jonché de pneus et de sculptures en papier journal. Le premier monologue, en anglais sans traduction, laisse une bonne partie du public à l'écart. Il évoque l'enfance, l'Afrique, la domination occidentale sur le continent. Puis Boyzie Cekwana endosse le rôle du roi-tyran, caméra en main, façon selfie. Son visage menaçant se projette sur un écran. Les intentions et le message sont explicites, mais à peine effleurés, dans une symbolique basique. Sans la profondeur, l'ardeur, ni la dimension politique que demanderait le propos. Restent les chants, la musique, et la danse, étincelles pour tenir l'œil et l'oreille en éveil. Mais ces braises ne font pas de flamme. (Reprise au Festival d'Avignon, les 17, 18, 20, 21, 22 et 23 juillet)

♦ MARIE-JO DHÔ, AGNÈS FRESCHÉL,
CHRIS BOURGUE, MARIE GODFRIN-GUIDICELLI,
FAUSTINE AUPAIX ET JAN-CYRIL SALEMI ♦



le Festival de Marseille s'est tenu
du 15 juin au 8 juillet



Corbeaux, Bouchra Ouizguen © Hasnae El Ouargh



Avignon 2017 : Cekwana et Coulibaly, une révolution, deux émotions



“The Last King of Kakfontei”, du Sud-africain, et “La Kalakuta Republik”, du Burkinabè, ont conjugué avec brio danse et politique en dénonçant les pouvoirs tyranniques. Si le premier a touché de manière évanescence, le second a pris le public aux tripes à coup de tableaux puissants.

On n'oubliera pas cette soirée du dimanche 9, perchée sur le toit du fort Saint-Jean de Marseille, entre vieux port et Mucem, avec rade, îles et brise marine au couchant. Sur le terre-plein de l'ancienne caserne, le Festival de Marseille achevait sa traversée devant un public impatient, serré sur les bancs de pierre, toutes générations et toutes origines culturelles confondues comme la mosaïque Marseillaise. On était descendue d'Avignon, pour y retourner le lendemain, car le programme de cette soirée-là – *La Kalakuta Republik* du chorégraphe Serge-Aimé Coulibaly comme le *Last King of Kakfontein* de Boyzie Cekwana, présenté deux heures plus tôt au KLAP-maison de la danse de Marseille – était une avant-première avant les représentations de cette semaine dans le IN du Festival. Jan Goossens, ex-directeur du KVS de Bruxelles, qui a repris le festival de danse de Marseille en 2016 pour l'élargir à d'autres formes, et Olivier Py, ont eu l'intelligence de produire ensemble ces spectacles...

Portrait Avignon 2017 : le combat artistique de Serge Aimé Coulibaly

Si Serge-Aimé Coulibaly le chorégraphe-danseur belgo-burkinabè passé autrefois chez Alain Platel, inspiré par la personne, l'engagement et la musique viscérale de Fela Kuti, a pris le public aux tripes, le travail plus modeste du sud-africain Boyzie Cekwana a touché d'une manière plus évanescence et désespérée. Dans le programme d'Avignon, il s'annonce de manière tonitruante, dans la foulée de son titre : *The Last King of Kakfontein* – « le roi de la fontaine Caca ». Il s'agirait de dénoncer la montée du culte de la personnalité dans les démocraties comme dans les tyrannies du monde entier, africaines en particulier. On s'attendait à une grande démonstration révoltée. Il s'agit plutôt d'une rêverie sur ce qui aurait pu être... de la part d'un artiste-

[Visualiser l'article](#)

phare de la scène sud-africaine, formé sous l'apartheid, dont les premières œuvres ont l'âge de l'arrivée au pouvoir de Nelson Mandela.

Un écran blanc, des pneus entassés, des sculptures graciles de papier mâché sont dispersés dans l'espace. Un vidéaste, une jeune chanteuse et un guitariste chevronné distillent du mbaquanga (« le pot au feu du pauvre », mélange de sonorités zulu, xhosa et sotho, de jazz des années 30 « fusionné », dans les années 80, à des influences rock). Un délice musical qui donne la pulsion au performeur Cekwana au fur et à mesure qu'il raconte. En casquette et treillis (habillé en milicien ?), il manipule les pneus, les fait rouler avec une dextérité véloce.

Une danse qui devient transe

Lors de son enfance à Soweto, était considéré comme héros celui qui dénichait le plus gros pneu (et s'autorisait à imiter le grondement de tigre des plus grosses voitures !), sans que les gamins ne sachent jamais que le caoutchouc était le fruit d'années d'esclavage pour le compte d'un roi. Léopold 1er, roi des belges qui fut propriétaire direct de tant de richesses au Congo (capitale Kinshasa aujourd'hui), est ainsi le premier tyran distingué. Cekwana s'agite sur place, ses mains vibronnent, ses jambes semblent intenables au fil d'une danse qui devient transe. Puis vient ce texte à l'écran : « *Certains jours se plaignent sous le poids de l'ineptie et de la vénalité...* » Le rire du président Jacob Zuma, incapable au parlement sud-africain, de répondre à une question cruciale sur l'eau renforce le malaise. Cekwana se maquille le visage de blanc, ceint son front d'une couronne, s'emballe d'un peignoir entrouvert. Et s'assoit sur son trône. Un roi shakespearien, entre Macbeth et Richard III, prêts à tout pour la conquête du pouvoir, comme Donald Trump dans la figure apparaît aussi... « *Parfois, c'est toi le bouffon* » dit la voix off en se parlant à elle-même. Une ambiance de spleen où l'idéal se serait à jamais perdu. *The Last King of Kakafoin* est un spectacle encore en devenir qui trouvera sa forme au fil de sa tournée internationale. Il réussit cependant une prometteuse alchimie entre point de vue politique et expérience sensible.

La Kalakuta Republik, titre ironique dont Fela Kuti avait baptisé sa geôle, devient sur scène un lieu d'utopie pour danseurs-échantillons de l'humanité. Serge-Aimé Coulibaly y exprime une révolte... solaire. Et cette explosion semble une fête. Le chorégraphe n'a pas collé à l'œuvre du musicien engagé qui a tenu tête au pouvoir et s'est retrouvé plusieurs fois dans les prisons du gouvernement du Nigeria. Il s'en est inspiré. Il a traduit sa force créatrice et son aura, via une succession de tableaux puissants.

La fête, expression ultime de la liberté ?

Un canapé en cuir fauve d'un côté, quelques podiums de l'autre, un rail de lumières au fond. La bande-son signée Yvan Talbot, construite en référence à la musique profonde et rythmée de Fela Kuti, ne tarde pas à faire circuler le fluide dans le corps des danseurs, filles et garçons qui peuplent la scène dans une panoplie de costumes acidulés rappelant les années 80. C'est du Fela sans être du Fela : sons des clubs de Londres qu'il a fréquentés et scansion de la tradition africaine déclinent un afrobeat décalé convaincant. Tout comme la danse des sept interprètes : inscrite dans le sol et dépensière en énergie, avec des rythmes répétés jusqu'à la transe. Des solos laissant s'exprimer les personnalités, les dialogues à deux, les ballets à trois fourmillent. Dans ces situations entremêlées, Serge-Aimé Coulibaly tient son rôle aussi... Qui joue celui du chanteur vedette (ou de la star politique attendue ?) dans son pantalon blanc et sa veste sombre. Images projetées en contrepoint tranche avec cette démonstration de puissance : en noir et blanc, défilent sur les routes des campagnes d'Europe, des files de réfugiés. Et ce n'est pas 1940, mais l'été 2016, quelque part aux abords de la Hongrie. La ville aux immeubles éventrés qu'on devine plus tard, c'est Alep. « *Je serai votre président !* » vient clamer un danseur en nage. Une image d'espoir à la Obama, ou l'ambition d'un futur tyran comme celui campé par Cekwana ? A nous de choisir...



Deuxième partie après entracte : la démonstration de puissance vire à l'ambiance sulfureuse. *Sunlights* de boîte de nuit. Exaltation de la jouissance. Positions scabreuses suggérées à la volée. Fête pure et dure comme l'expression ultime de la liberté ? Et conquête totale de l'espace par des danseurs qui se surpassent. Comme s'ils avaient passer la cinquième vitesse. Esprit de Fela es-tu là ? Les puristes répondront peut-être non... Une telle ivresse des corps sur scène (rassurez-vous, c'est une image) est pourtant splendide et... subversive.

The Last king of Kakfontein, de Boyzie Cekwana, du 17 au 23 juillet, à 18h, Chartreuse de Villeneuve lez Avignon. Dialogue avec Boyzie Cekwana le 19 juillet à 16h30, site Louis Pasteur.

Kalakuta Republik, de Serge-Aimé Coulibaly, du 19 au 25 juillet, à 22h, Cloître des Célestins. Dialogue avec Serge-Aimé Coulibaly le 23 juillet à 16h30, site Louis Pasteur.



Le festival de Marseille rajeunit son public



Le Festival de Marseille commence ce soir et proposera 49 représentations. Pour son directeur artistique, Jan Goossens, "le renouvellement des publics est une grande obsession". Photo david rossi

Après les tâtonnements de l'année de transition en 2016 (une date du spectacle de Lemi Ponifasio avait dû être annulée le soir de la finale de l'Euro), le festival de Marseille, désormais dirigé par Jan Goossens qui a succédé à Apolline Quinrand, a trouvé sa vitesse de croisière. Les chiffres de la 22e édition, publiés hier, en témoignent : un taux de remplissage de 87 % et une hausse de plus de 50 % des places "jeunes de moins de 26 ans" confirment l'impression de dynamisme ressentie durant ces trois semaines de festival, du 15 juin au 9 juillet. De nombreux spectacles, *Rito de Primavera* du Chilien José Vidal en ouverture, *1993* mise en scène par Julien Gosselin, *Until your hearts stop* de Meg Stuart, ou encore *Kalakuta Republic* de Serge Aimé Coulibaly, joué en clôture et qui sera repris au festival d'Avignon la semaine prochaine... se sont ainsi joués à guichets fermés.

www.laprovence.com
Pays : France
Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

"Nous avons diversifié notre public", se félicite Jan Goossens, directeur artistique. C'était particulièrement visible pour 100 % Marseille, qui a rempli La Criée trois soirs et attiré de nouveaux spectateurs qui fréquentaient La Criée pour la première fois. "100 % Marseille", du collectif berlinois Rimini Protokoll, a été créé avec cent Marseillais sur scène, une des trois pièces "participatives" du festival. "Nous avons touché des gens qui se sont identifiés aux personnes sur scène et qui ne sont pas forcément consommateurs de spectacles par ailleurs. C'est vraiment ce que nous cherchons." Cette ligne artistique est réaffirmée pour les éditions à venir. Une commande sera ainsi passée au compositeur Fabrizio Cassol et au chorégraphe Alain Platel, qui travailleront avec des chorales marseillaises.

Par ailleurs, la programmation partagée avec le festival d'Avignon a aussi porté ces fruits, assurant une exposition médiatique maximale à certains artistes défendus par le festival, comme Serge Aimé Coulibaly ou Dorothee Munyaneza.



CULTURE

Une scène nomade au milieu des sables

L'EXPÉRIENCE DU DÉSERT 516 Depuis sa création en 2001 au Mali, le Festival au désert promeut la musique touareg

Le désert ? Sans doute l'un des endroits les plus ingrats pour y installer un festival. Certains ont osé. Des projecteurs se sont allumés, des riffs de guitare ont cisaillé le silence et du monde a rempli le vide dans des endroits au bout de nulle part. Les Américains ont créé Burning Man, dans le désert de Black Rock au Nevada, et Coachella, près d'Indio, en Californie. Les Africains ont aussi inventé leurs festivals désertiques. Avec des moyens plus modestes, mais portés par des idées fortes : sauvegarder la culture saharienne, la sortir de son isolement.

Avant le festival Taragalte, lancé en 2009, dans le Sahara marocain, près de Zagora, le Festival au désert fait figure de pionnier. Il surgit en 2001, au milieu des sables, à Tin-Essako, non loin de Kidal, dans le massif montagneux de l'Adrar des Ifoghas, dans le nord du Mali. Au fil des éditions et de son nomadisme dans la région, la manifestation (après Tin-Essako, elle se posera à Tessalit, vers la frontière algérienne, puis Essakane, à 70 km de Tombouctou), participera grandement à révéler au monde la richesse de la culture tamacheq (touareg). Des rockeurs notoires (Robert Plant, Bono...) l'ont fréquentée et commentée avec ferveur.

Condamné à l'exil

Un festival au milieu des dunes,

explique Manny Ansar, son directeur général, c'est d'abord des problèmes de logistique à surmonter. L'approvisionnement en eau, en électricité, l'acheminement du matériel à travers les pistes... Cahin-caha, tout cela fonctionnait néanmoins plutôt bien. Jusqu'à ce qu'un climat d'insécurité s'installe dans le coin. Après l'occupation de la région en 2012 « par des mouvements séparatistes et (...) islamistes qui prônent l'instauration d'une "charia" hostile à toute manifestation festive », écrit Manny Ansar, dans un long communiqué daté du 19 septembre 2012, le festival est contraint à l'exil.

Il existera désormais à travers la création d'une « Caravane des artistes pour la paix et l'unité », poursuit le communiqué. Le 8 juillet 2017, la Caravane du Festival au désert fait escale pour la première fois en France, invitée par le Festival de Marseille, dans une soirée au Théâtre Silvain, présentée en coréalisation avec le festival Africa Fête. Elle réunit l'Ali Farka Touré Band, composée des musiciens du guitar hero malien décédé en 2006, et Afel Bocoum, son neveu, également guitariste, chanteur et citoyen de Niafunké, la commune dont Ali Farka Touré fut le maire, sur le fleuve Niger, à 170 km au sud de Tombouctou. « J'ai participé à la seconde édition, en 2002, à Tessalit, nous raconte, à Marseille, Afel Bocoum. J'avais envie de rencontrer chez lui le peuple tamacheq, que je ne

connaissais pas. »

Autre participant à cette caravane, le groupe Terakaft (avec le guitariste Diara, un ancien du collectif Tinariwen, le plus célèbre des groupes touareg), qui a donné son premier concert lors de l'édition 2007 du Festival au désert. Sur scène, à Marseille, le guitariste anglais Justin Adams les rejoint. Il a produit deux de leurs albums, dont le dernier, *Alone* (Outhere Records), et deux albums de Tinariwen.

Lui a participé à la première édition du Festival au désert, en 2001. Il dit avoir été totalement happé par la musique tamacheq quand il l'a entendue la première fois, à Bamako, il y a une petite vingtaine d'années. « J'étais avec Philippe Brix, alors manager du groupe Lo'Jo, pour qui j'assurais la réalisation artistique de l'album *Bohème de cristal* [paru en 2000]. Je suis touché, comme beaucoup d'Occidentaux, par le romantisme du désert. Pour moi, il s'agit d'un vide qui libère. Personnellement, cela m'a changé. Mais je ne sais pas si ça marche pour tout le monde. »

Le désert manque terriblement à Afel Bocoum depuis qu'il vit à Bamako, « en attendant des jours meilleurs », précise-t-il. Il se remémore ces vents de sable, quand, gamin, il se laissait surprendre avec ses copains près du marigot. « Il fallait s'accroupir et attendre que le vent s'arrête. Certains étaient impatients et se relevaient. Au risque de se perdre. » Manny

Ansar a dû aussi se réfugier à Bamako. Le manque du désert lui pèse. « Je suis tamacheq, né sur une dune, Tin Idnane, à côté du puits de Louteïd, l'un des rares puits qui existent encore dans un rayon de 500 km au nord de Tombouctou. » Il explique que depuis qu'il a lancé son « combat contre l'extrémisme, à travers cette caravane », il est « persona non grata, là-bas. Mes oncles me disent : "Ne viens pas. Il paraît que tu parles trop sur les téléés, les radios, apparemment, tu es ciblé" ».

« Je suis malheureux de ne plus pouvoir dormir sur une dune, au milieu des chamelles, aller au puits à l'oasis avec les animaux, voir les levers du soleil sur les dunes, ce monde de silence et sans murs. » Manny Ansar a été le premier manager de Tinariwen : « On a été invités chez Lo'Jo, à Angers, en France. Ils nous ont dit : nous allons venir jouer chez vous. On amène le matos, trouvez une scène. » Quelques pierres et des tapis ont fait l'affaire. Pour la première fois, en 2001, du son électrique a résonné à travers les dunes. « Au fur et à mesure que la nuit avançait, des gens venaient. On voyait des centaines de points lumineux dans l'obscurité. C'étaient les yeux des dromadaires. Tout le monde convergeait vers là d'où le bruit venait. » Environ 500 personnes se sont retrouvées là. Deux ans plus tard, à Essakane, il y en avait dix fois plus. ■

PATRICK LABESSE

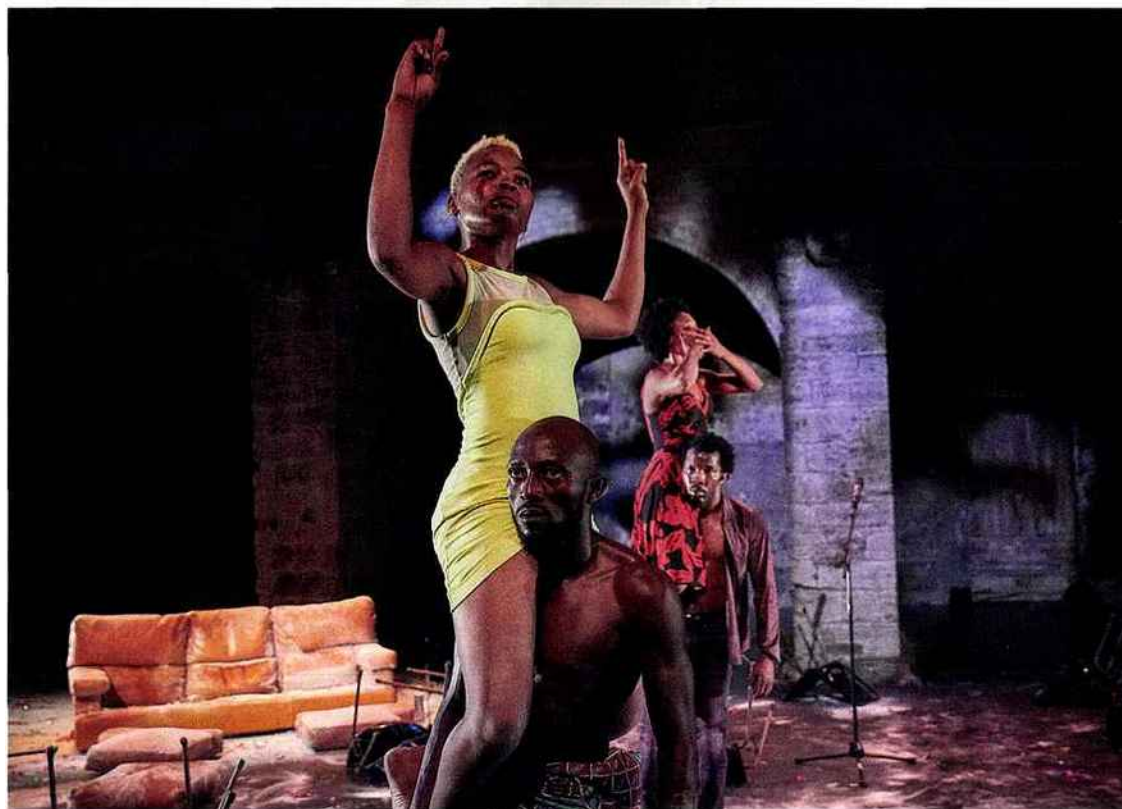
Prochain article : *Le quatuor à cordes n° 1 d'Elliott Carter, composé dans le désert d'Arizona.*



Le Festival au désert, en janvier 2011, lors de son avant-dernière édition à Essakane, à deux heures de Tombouctou. ALICE MUTASA



SCÈNES



Des danseurs exaltés à la conquête de la liberté (ici, au dernier Festival d'Avignon).

KALAKUTA REPUBLIK

DANSE
SERGE AIMÉ COULIBALY

L'Afrique et l'Europe, la révolte et la conscience de soi, la fête et le sexe : Pœuvre créatrice et politique de Fela transcendée dans un spectacle hypnotique.

TT

Kalakuta Republik, show spectaculaire inventé par Serge Aimé Coulibaly, chorégraphe-danseur belgo-burkinabé passé autrefois chez Alain Platel et Sidi Larbi Cherkaoui, navigue sur scène depuis quelques semaines. Passé par Lyon, Marseille ou Avignon, il s'amarrera bientôt aux Francophonies de Limoges. Inspiré par la personne, l'engagement et la musique viscérale du légendaire Fela Kuti (1938-1997), le spectacle a déjà plusieurs fois saisi le public aux tripes.

Kalakuta Republik – nom ironique avec lequel Fela Kuti, arrêté par le pouvoir nigérian dans les années 70, avait lui-même baptisé sa geôle puis son stu-

dio-domaine expérimental près de Lagos – se transforme sur scène en utopie dansée. Coulibaly y exprime une révolte... solaire. Le chorégraphe ne colle pas à l'œuvre du musicien mais traduit plutôt son aura créatrice et politique, au moyen d'une succession de tableaux hypnotiques.

La bande-son signée Yvan Talbot, construite en référence à l'afrobeat de Fela Kuti, pète comme du Fela sans être du Fela : sons des clubs de Londres qu'il a fréquentés au début des années 60 et scansions de la tradition yoruba s'y mêlent pour créer autre chose. Dès le début, Serge Aimé Coulibaly tient le rôle de Fela. Tour à tour chanteur vedette ou star politique. Dans son pantalon

blanc et sa veste sombre, il semble toujours aussi fulgurant... Les images projetées en contrepoint tranchent avec sa séduction : en noir et blanc défilent, sur les routes des campagnes hongroises, les files de réfugiés de l'été 2016, Afrique et Europe se côtoyant pour le pire.

Deuxième partie après entracte : l'ambiance vire au sulfureux. Sunlights de boîte de nuit. Positions scabreuses suggérées à la volée. Fête envisagée comme l'expression ultime de la liberté. Et conquête de l'espace par des danseurs aux solos personnels, se surpassant comme s'ils avaient passé la cinquième vitesse... Esprit de Fela, es-tu là ? « Non », répondront peut-être les puristes... Une telle ivresse des corps sur scène est pourtant splendide et... subversive.

– **Emmanuelle Bouchez**

| 1h25 | Le 27 septembre aux Francophonies en Limousin (20-30 sept.) à Limoges (87), tél. : 05 55 10 90 10 ; le 10 oct. à Douai (59), puis en janvier à Mulhouse, Paris (le Tarmac), Noisiel...



*Festival de Marseille
danse et arts multiples*

*Direction
Jan Goossens*

*17, rue de la République
13002 Marseille - France*

*+33 (0)4 91 99 00 20
info@festivaldemarseille.com*

*festivaldemarseille.com
#FestivaldeMarseille*

